

DELLY

# Cité des Anges



BeQ

**Delly**

**Cité des Anges**

roman

**La Bibliothèque électronique du Québec**  
Collection *Classiques du 20<sup>e</sup> siècle*  
Volume 289 : version 1.0

Des mêmes auteurs, à la Bibliothèque :

Entre deux âmes

Gilles de Cesbres

Esclave... ou reine ?

L'étincelle

L'exilée

Le rubis de l'émir

La biche au bois

Aélys aux cheveux d'or

L'orgueil dompté

La maison des Rossignols

Le sphinx d'émeraude

Bérengère, fille de roi

Le roi de Kidji

Elfrida Norsten

# **Cité des Anges**

Édition de référence :

Éditions du Dauphin, Paris, 1953.

# I

Ce matin de juillet, en quittant la Sorbonne, Norbert Defrennes rencontra son ami Foury sur le boulevard Saint-Germain, et tous deux se dirigèrent en causant vers la rue Saint-Guillaume, où demeurait Norbert.

Foury, brun, trapu, au visage coloré, aux gestes exubérants, était l'antithèse de son compagnon, svelte, élégant, de physionomie fine, un peu froide, d'allure souple et réservée. Leurs caractères différaient autant que l'apparence physique. Ils s'étaient liés au lycée, puis retrouvés à la Faculté des Lettres. Foury voyait dans le fils du banquier Defrennes un prêteur généreux, quand ses frasques avaient mis à sec la bourse garnie tous les trimestres par sa mère.

Il continuait ces relations d'amitié plutôt par habitude que par réelle sympathie. Foury, de son côté, se fût bien gardé de les rompre. Par M.

Defrennes père, influent dans les milieux politiques de gauche, il s'était fait nantir d'une confortable sinécure administrative, et comptait que, grâce à cette protection, il pourrait quelque jour s'élever à un échelon supérieur. En somme, un type d'aimable égoïste, pas mauvais garçon, susceptible de quelques élans généreux, mais trop amateur de toutes les jouissances de la vie. Ainsi le jugeait Norbert, en toute équité.

Ils marchaient d'un pas flâneur, le long du boulevard. Foury parlait de ses projets pour le mois d'août. D'abord un séjour à Cabourg, en joyeuse compagnie. Puis une quinzaine donnée à sa mère dans la maison familiale de La Rochelle. Ensuite l'ouverture de la chasse, en Gascogne, chez des cousins.

Norbert recourait d'un air distrait. Ses yeux, d'un gris foncé, qui parfois prenaient une teinte presque bleue, avaient en ce moment l'expression d'indifférence et de songe qu'un observateur y eût souvent discernée depuis quelque temps surtout. Il semblait alors que sa pensée n'eût plus avec ses interlocuteurs qu'un contact léger,

suffisant néanmoins pour lui permettre de se tenir superficiellement au courant de la conversation.

Foury, après un court silence, demanda :

– Et toi, mon cher, quels sont tes projets ?

– Un voyage en Danemark avec Bartholier.

Ensuite... je n'en sais rien. Peut-être irai-je passer quelque temps à Larchamp, quand mes parents y seront.

– Eh ! c'est tout indiqué. Larchamp est épata nt, quand il y a du monde. On s'y amuse ferme ! Ta belle-mère est extraordinaire pour organiser les distractions !

Un pli d'ironie se forma au coin des lèvres de Norbert.

– Oui, elle s'y entend parfaitement. Elle s'entend à organiser tout, d'ailleurs.

– C'est une femme très intelligente, très remarquable !

Foury parlait avec une chaleureuse conviction.

– ... Et très bien encore, très chic, surtout !

Norbert répéta, sur le même ton d'ironie :

– Très chic, certainement.

Ils marchèrent de nouveau en silence pendant un moment. Puis Foury, avec un clin d'œil malicieux vers son compagnon, demanda :

– Il paraît, cachottier, que tu es fiancé ?

Norbert tourna vers lui un regard de calme surprise.

– Moi ? Qui t'a raconté cela ?

– M<sup>me</sup> Sorgues. Elle prétend le tenir de source sûre.

– Eh bien, mon cher, cette source sûre lui a fait avaler un canard. Il n'est pas question de fiançailles pour le moment.

– Allons, je rengaine mes félicitations. Pas pour longtemps, j'imagine ? Car la charmante M<sup>me</sup> Figuères ne peut tarder à devenir M<sup>me</sup> Defrennes.

Norbert dit froidement :

– C'est possible.

Foury n'insista pas. Il savait que son ami

n'aimait pas qu'on essayât de scruter sa pensée, ni qu'on s'immisçât dans sa vie sentimentale.

D'ailleurs ils arrivaient à la rue Saint-Guillaume. Après une poignée de mains, ils se séparèrent. Norbert gagna le vieil hôtel où se trouvait son appartement, au fond d'une cour en fer à cheval que bordaient des corps de logis aux allures aristocratiques, patinés par les siècles. C'était le perpétuel étonnement de son père, de sa belle-mère, que le choix de cette vieille rue, de ce logis ancien ; « un tombeau ! » disaient-ils. On admettait encore qu'il eut du goût pour les choses du passé : en tant que meubles, objets d'art, ce goût-là étant fort à la mode. Mais qu'il le poussât jusqu'à loger dans une de ces antiques demeures de la rive gauche, voilà ce qui paraissait complètement incompréhensible à des gens, pour qui l'atmosphère des plus élégants quartiers de Paris semblait la seule où ils pussent respirer.

Dans ce choix, il avait suivi la pente naturelle de son esprit qui le conduisait à la curiosité du passé, de la vie morale et matérielle des générations éteintes. Peut-être aussi fallait-il y

voir une instinctive réaction contre le luxe trop neuf, l'existence trop mondaine de ses parents et de leurs habituelles relations. Parfois, entre ces vieux murs, une nostalgie s'insinuait en lui. Nostalgie de quoi ? Impossible de l'analyser, car elle restait vague, changeante comme des jeux d'ombre sur les ondes palpitanes de la mer. Néanmoins, une empreinte en demeurait sur sa nature réfléchie, secrètement vibrante, douée d'une sensibilité plus riche que personne n'eût pu le soupçonner, car il était une âme fermée que l'amour lui-même n'avait pu ouvrir qu'à demi.

Comme il traversait le vestibule de son appartement, le domestique vint à lui, annonçant :

– M. Defrennes a téléphoné, pour demander à monsieur de venir dîner ce soir.

– Bien. Vous amènerez la voiture pour sept heures et demie.

Norbert entra dans son cabinet de travail, où les volets clos maintenaient un peu de fraîcheur par cette journée d'été. La longue pièce, tendue de vieilles tapisseries, avait trois porte-fenêtre cintrées, ouvrant sur un petit parterre vieillot, seul

reste du grand jardin d'autrefois qu'ornaient statues, bassins et buis taillés. Entre les bibliothèques en marqueterie ancienne, des piédestaux soutenaient des bustes de marbre. Le grand bureau sobrement garni de bronze finement ciselé avait appartenu à un fermier général du dix-huitième siècle. Papiers et livres y étaient rangés avec le soin que Norbert apportait à toute chose. Dans un petit vase de Saxe, quelques roses commençaient de s'effeuiller.

Norbert alla vers une des fenêtres, entrouvrit un volet. Puis il vint s'asseoir près du bureau. Une lettre l'attendait là. Elle était de M<sup>me</sup> Figuères, la jolie Régina Figuères, femme d'un administrateur colonial en instance de divorce, et fort éprise de ce charmant Defrennes aux yeux songeurs, au fin sourire parfois nuancé d'ironie.

En ce moment à Paramé, elle écrivait à Norbert pour lui demander d'y venir passer une quinzaine de jours. Sans quoi, disait-elle, le temps lui semblerait trop long jusqu'en octobre, où de nouveau ils se retrouveraient à Paris.

Norbert lut avec émotion cette lettre tendre,

spirituelle. Il aimait la blonde jeune femme aux yeux vifs, expressifs, dont les goûts délicats s'apparentaient aux siens. Elle avait connu l'amertume d'une union mal assortie et vivait depuis deux ans chez son père, Abel Figuères, qui avait été le maître de Norbert en littérature ancienne. Le jeune professeur l'avait connue là, et ils s'étaient aimés aussitôt. Mais tandis que Régina donnait son cœur sans détour, Norbert sentait parfois comme une ombre passer sur son amour, ombre légère, fuyante, qui laissait en lui un vague désenchantement.

Ayant mis de côté cette lettre pour y répondre le lendemain, il ouvrit une revue et lut jusqu'à l'heure où il lui parut opportun de se préparer pour se rendre chez son père... Ces réunions de famille ne représentaient pas un plaisir pour lui. Son père, pris par ses affaires et ses plaisirs, ne lui accordait qu'un intérêt superficiel. Il n'existant entre eux aucune affinité de goûts, de pensée. L'âme de Norbert avait, plus d'une fois, subi de secrets froissements au contact de ce matérialisme de jouisseur, de l'étroitesse d'un esprit incliné vers le sectarisme. Les rapports

entre eux se limitaient, d'ailleurs, à quelques entrevues, au cours d'un repas, à quelques jours passés ensemble, en fin d'été, au château de Larchamp, dans l'Oise.

Sa belle-mère se montrait à son égard d'une aimable indifférence. Tout son intérêt, toute son activité, qui était grande, se concentraient sur les distinctions mondaines, les essayages de toilettes, les réunions d'œuvres hautement patronnées par des personnalités politiques ou financières. Quant à Licette, la demi-sœur de Norbert, elle se faisait déjà à dix-neuf ans une existence indépendante, et il eût semblé vain de chercher quelque affection chez cette jolie fille égoïste.

Ainsi, depuis la mort de sa mère – il avait sept ans à cette époque – Norbert vivait dans une solitude morale à laquelle il s'était accoutumé en apparence, mais qui, plus d'une fois, avait été pour lui la cause d'une amertume, d'une souffrance inavouée, par exemple quand il découvrait chez quelqu'une de ses relations une vie familiale tout autre.

Et dans son attrait pour Régine, dans son désir

de s'unir à elle, il y avait peut-être surtout l'appel de son âme isolée vers un foyer, vers une chaude affection.

Dans le luxueux hôtel du Parc Monceau, il trouva ce soir-là M<sup>me</sup> Defrennes en train de discuter avec Licette qui refusait de l'accompagner à La Baule. Enfoncée dans un fauteuil, les jambes croisées, haut découvertes par la jupe étroite, de mode à cette époque, la jeune personne opposait aux observations de sa mère, le sourire dédaigneux de ses lèvres rouges et de brèves phrases jetées avec impertinence,

M<sup>me</sup> Defrennes prit à témoin son beau-fils.

— Elle veut aller à Biarritz avec les Landremart, Norbert. Or, je trouve cela un peu risqué. Certainement j'ai les idées larges, mais la petite M<sup>me</sup> Landremart a une réputation tellement déplorable ! Et son mari vaut si peu de chose ! À l'âge de Licette, ne trouves-tu pas ?...

— Naturellement, votre devoir est d'interdire cela.

Il y avait de l'ironie dans cette réponse. Licette

glissa vers Norbert un regard de malice narquoise. Il la connaissait bien, son frère ! Il savait qu'elle n'en faisait jamais qu'à sa tête, la jolie fille brune qui ne voyait dans le monde que sa petite personnalité intelligente, vivace, orgueilleuse, toute gonflée d'ambitions secrètes qui se résumaient après tout en cette formule : beaucoup d'argent pour obtenir le maximum de jouissances. Ce n'était pas d'une âme très élevée. Mais le mot « âme » était vide de sens chez Maurice Defrennes.

Le banquier entrait à ce moment : assez bel homme, avec quelque embonpoint, le teint un peu congestionné, le crâne un peu dégarni. Il serra la main de son fils en disant :

— J'ai à te parler. À table ! Nous causerons là.

Ils passèrent dans la salle à manger, s'assirent autour de la table luxueusement décorée. Sous la lumière, M<sup>me</sup> Defrennes, fardée, vêtue de gris argent, donnait encore l'illusion d'une femme jeune, bien qu'elle approchât de la cinquantaine. Elle teignait en blond ses cheveux d'un beau châtain clair, depuis que des fils d'argent y

apparaissaient. Dans le visage fin et mobile, les yeux bleus avaient un éclat un peu dur. M<sup>me</sup> Defrennes passait pour une maîtresse femme, qui administrait avec la même compétence sa maison et les œuvres dont elle était présidente, trésorière ou conseillère. Son mari lui laissait toute liberté pourvu que, de son côté, elle ne le gênât en rien. Ils s'arrangeaient ainsi d'un accord tacite une vie à leur guise, sans guère se soucier l'un de l'autre.

Quand M. Defrennes eut posément avalé son potage, il tourna vers Norbert ses yeux gris de lin, un peu troubles.

— J'ai un service à te demander, mon ami. Voici de quoi il s'agit : M<sup>e</sup> Roubin, notaire à Clergeac, m'a écrit qu'il a reçu dernièrement une demande d'achat pour une vieille bicoque. On en offre dix mille francs avec tout ou partie des meubles — ce qui serait à débattre. Autant m'en débarrasser, puisque je n'en fais rien. Mais je voudrais que tu ailles là-bas auparavant, pour donner un coup d'œil à ces vieilleries, voir si quelque objet vaut la peine d'être soustrait à la vente. Il doit y avoir une assez belle armoire

ancienne...

M<sup>me</sup> Defrennes dressa l'oreille.

– Une armoire ancienne ? Quel genre ?

– Dix-septième siècle, je crois... Elle était dans le salon. Mon frère Raymond l'y aura probablement laissée, car il était respectueux de toutes les traditions.

Il y avait du sarcasme dans le ton du banquier.

– Dix-septième ? Elle ferait bien dans la petite antichambre. Norbert s'y connaît, il jugera ce qu'elle vaut. Il n'y a pas de meubles du dix-huitième, Maurice ?

– Je ne crois pas. Mais voilà si longtemps que je n'ai mis les pieds là-bas...

M. Defrennes se servit de l'entrée que lui présentait le valet de chambre, commença de manger, puis s'adressa de nouveau à son fils :

– Je te donnerai une procuration et tu régleras tout au mieux. Cela ne dérange pas quelque projet, ce petit voyage ?

– S'il ne demande que quatre ou cinq jours,

non, mon père. Je ne serai même pas fâché de connaître le lieu où vécurent nos ancêtres.

— Un affreux trou ! Il n'y a rien à y voir, en dehors de l'église et des restes de l'abbaye. Tu auras vite fait de traiter cette petite affaire, dont je t'abandonne le produit en compensation de ton dérangement. Tu iras par la route, sans doute ?

Sur la réponse affirmative de son fils, il ajouta, après avoir avalé de nouveau quelques bouchées :

— Il y avait autrefois un assez bon petit hôtel, « l'Écu d'Or ». Ou bien tu pourrais loger dans la maison. La vieille Élise, une ancienne servante de la famille, chargée de son entretien, te prépareraît une chambre et te ferait de l'excellente cuisine du pays. Que préfères-tu ?

— Cette dernière solution me plairait davantage.

— Y a-t-il quelque remise où je puisse garer ma voiture ?

— Oui, il y a ce qu'il faut. En écrivant au notaire pour lui annoncer ton arrivée, je lui demanderai de prévenir Élise pour qu'elle

t'attende un des jours de la semaine prochaine.

— C'est une corvée que papa te donne, Norbert ! dit Licette en faisant la moue.

— Mais pas du tout, je te le répète, c'est avec plaisir que je ferai la connaissance de cette antique petite cité. Y avons-nous encore de la famille, mon père ?

Les lèvres de M. Defrennes eurent un plissement de dédain.

— Oui, des cousins. Des dévots à tous crins ! L'un d'eux est prêtre...

— Oh ! là là ! ricana Licette. Est-ce que tu les verras, Norbert ?

— Mais je...

Coupant la parole à son fils, M. Defrennes dit avec impatience :

— Norbert n'a rien à faire avec ces gens-là. Je n'ai plus de rapports avec eux depuis bien longtemps.

— Êtes-vous brouillés, mon père ?

– Brouillés, non, ce n'est pas le mot, mais ils me sont totalement indifférents... ou, pour employer l'expression exacte, complètement antipathique.

## II

Le crépuscule tombait sur la petite ville de Clergeac en Périgord, quand Norbert y arriva en cette chaude soirée d'été.

La vieille cité groupait ses rues en pente autour d'une église du XIII<sup>e</sup> siècle dont, à cette heure tardive, le jeune homme ne distingua que les contours. Il se fit indiquer la direction de la maison Defrennes et engagea sa voiture dans une rue étroite, bordée de vieux logis où s'allumaient quelques lampes discrètes.

Celui qu'il cherchait se trouvait tout en haut, à courte distance de l'église qui projetait sur lui son ombre séculaire. Dans la demi-obscurité, Norbert ne vit que ces fenêtres du rez-de-chaussée ornées de grilles ouvragées, la porte étroite dont le heurtoir représentait une tête d'homme. Il descendit de voiture et s'arrêta un moment avant de frapper. Dans cette ombre du soir, dans ce

silence de la rue déserte, des logis clos, il eut la fugitive impression d'un mystère autour de lui.

Aussitôt, il s'en dégagea, sourit et leva le heurtoir qui retomba avec un bruit profond.

Presque à l'instant, la porte fut ouverte, laissant voir un menu visage de vieille femme, des cheveux blancs coiffés du mouchoir périgourdin. Une lampe, que cette femme tenait à la main, éclaira Norbert, qui levait son chapeau en demandant :

– C'est bien ici la maison de M. Defrennes, n'est-ce pas ?

– Mais oui, monsieur ! Oh ! je n'espérais plus guère vous voir ! Mais j'ai heureusement tenu le dîner au chaud...

– J'ai été retardé par une panne près de Limoges. Il y a une remise où je puis rentrer ma voiture ?

– Voici, monsieur. J'ai ouvert à l'avance...

Quand Norbert, non sans quelque difficulté vu l'étroitesse de la rue, eut logé l'automobile dans la grande remise vide qui joignait la maison, il

franchit le seuil de celle-ci derrière la servante qui levait la lampe pour l'éclairer. Sur un long corridor où flottait une légère odeur de moisissure, donnaient plusieurs portes.

Élise ouvrit l'une d'elles.

— Voici la salle à manger. Si monsieur veut bien entrer, je vais le servir tout de suite.

La pièce était vaste, meublée d'un grand buffet d'acajou à étagères, d'une table ronde et de nombreuses chaises cannées. Les deux portes vitrées ouvraient sur le jardin. Norbert s'approcha de l'une d'elles. Dans la nuit envahissante, il ne distinguait que des formes d'arbres et les massifs d'arbustes les plus proches. Mais une fraîcheur douce venait jusqu'à lui, avec de délicats parfums de fleurs. Il demeura là, immobile, tandis que la vieille femme mettait le couvert à petit bruit. Une sensation apaisante le pénétrait dans cette atmosphère nouvelle qui le rejetait à des années en arrière et le faisait penser à des êtres disparus, dont il ne connaissait presque rien, car Maurice Defrennes ne parlait pas volontiers de sa famille.

Il savait que son père avait eu un frère aîné,

marié, mort vers la quarantaine après avoir perdu son unique enfant. La maison de Clergeac était alors échue en héritage au cadet, avec une cinquantaine de mille francs. Insignifiant apport dans la fortune déjà faite du banquier. Celui-ci, depuis le décès de son frère, n'était plus retourné dans la maison familiale confiée aux soins d'Élise, la servante qui avait assisté Raymond Defrennes à ses derniers moments. Voilà tout ce que Norbert connaissait du logis qui conservait le souvenir de ses descendants.

Élise s'approcha en annonçant que le repas était servi. Norbert s'assit devant la table recouverte d'une nappe de toile fine. La lampe éclairait le service de porcelaine blanche à filets verts, les verres de forme ancienne, les couverts de fer battu très brillants. Élise s'excusa :

— Je n'ai pas autre chose, monsieur. L'argenterie n'est plus ici, M. Maurice se l'était fait expédier après la mort de M. Raymond. Il y avait des choses très belles, dont avait hérité une arrière grand-mère de ces messieurs.

— C'est très bien ainsi, Élise, tout à fait bien.

Il dîna avec appétit, complimenta Élise sur sa cuisine. Mais il ne s'attarda pas à table. Dans cette grande pièce mal éclairée, il éprouvait une sorte de malaise. Élise, la lampe à la main, le précéda dans l'escalier de pierre grisâtre, aux marches creusées par tous les Defrennes d'autrefois. Elle ouvrit une porte dans le corridor pavé de petites briques hexagonales, et s'effaça pour laisser passer Norbert, puis elle entra derrière lui.

— J'ai préparé cette chambre pour monsieur, parce que c'est la plus agréable. Puis il y a des souvenirs... M. Raymond et M. Maurice y sont nés, après leur petite sœur vite partie pour le ciel.

La pièce était grande, bien aérée par deux fenêtres qui laissaient entrer l'air du soir, tiède, parfumé au passage des jardins. Élise éleva la lampe, la promena autour d'elle pour que le jeune maître pût se rendre compte de la disposition des lieux.

Il distingua un grand lit d'acajou de la forme dite « bateau », une armoire, une commode du temps de Louis-Philippe, une table ovale posée

sur le tapis qui recouvrait en partie le parquet brillant.

Élise demanda :

– Monsieur désire-t-il que je reste cette nuit dans la maison, au cas où il aurait besoin de quelque chose ?

– Non, Élise, merci. Retournez chez vous. Il est inutile de changer vos habitudes pour si peu de temps que j'ai à rester ici.

– Alors, je vais dire bonsoir à monsieur. Je pense qu'il ne lui manque rien... Le verre d'eau est prêt, là...

Sa main s'étendait vers la commode.

– ... J'ai mis la valise dans le placard. Demain matin, je viendrai de bonne heure. Bonsoir, monsieur, dormez bien !

Elle sortit, discrète et tranquille, après avoir posé la lampe sur la table.

Norbert fit quelques pas à travers la pièce. La lampe, avec son abat-jour de porcelaine verte, répandait un faible halo de lumière qui éclairait le tapis de la table, en velours élimé entouré d'une

bande de tapisserie, et laissait dans la pénombre le lit, les autres meubles, les chaises à dossier d'acajou en forme de lyre, le grand fauteuil recouvert de tapisserie.

Pour mieux examiner les lieux, Norbert prit la lampe, et, comme tout à l'heure Élise, la promena autour de lui.

Il vit alors, aux murs, quelques portraits, une glace ovale dans un cadre doré au-dessus de la cheminée même, une grande pendule Empire, en bronze, fort belle, entre deux lampes de la même époque, coiffées de globes opalins.

En abaissant un peu la lampe, Norbert éclaira la commode. Sur le dessus de marbre noir se dressait une statue de la Vierge tenant entre ses bras l'Enfant divin. Elle était en bois, sculptée avec un art un peu fruste, peinte de nuances adoucies par le temps. Les draperies tombaient avec raideur, les attitudes étaient sans grâce ; mais les deux visages avaient une expression douce, tendre et cependant majestueuse.

« Une pièce assez intéressante, songea Norbert. Première période du treizième siècle,

sans doute. Je la verrai mieux demain. »

La lumière, en s'élevant de nouveau, tomba sur un grand Christ d'ivoire jauni qui se détachait sur le bois noir d'une croix.

Ce fut une vision brève. Norbert se détourna, posa la lampe sur la table et alla vers une des fenêtres.

Toutes deux ouvraient sur un étroit balcon de pierre. Au-delà, c'était le jardin perdu dans la nuit profonde. Des parfums d'été montaient jusqu'à Norbert, qui les aspira en s'appuyant à la balustrade.

Du jardin voisin tout proche – car de ce côté cette fenêtre était la dernière du logis des Defrennes – arrivait un murmure de voix. En se penchant un peu, Norbert distingua trois personnes assises devant une porte vitrée par où venait un reflet de la lumière placée à l'intérieur.

À ce moment, l'horloge de l'église sonna une demie. Puis une cloche s'ébranla, remplit la nuit paisible de son timbre fort, plein, puissant.

Du groupe des trois personnes, quelqu'un se

leva en disant :

— Voici le premier coup. Je vais m'habiller, cher père.

Cette voix de femme était jeune, fraîche, et frappa agréablement l'oreille de Norbert. Il entrevit une forme mince vêtue de clair qui se tenait debout en face du banc où étaient assises les deux autres personnes — deux hommes dont les crânes dénudés étaient éclairés par le reflet de lumière.

Dans les vibrations de la cloche, le bruit des voix se perdit. Norbert vit la forme féminine disparaître à l'intérieur du logis. Peu après, ses compagnons l'imitèrent. Norbert remarqua alors que l'un d'eux était un prêtre, qui semblait marcher avec quelque difficulté.

Il demeura encore un moment accoudé à la balustrade de pierre qui s'effritait un peu. La tiédeur de l'atmosphère, le calme du soir l'engourdissait, après cette journée de voyage au grand air, à une assez vive allure.

Puis il ne savait quoi de doux, d'apaisant,

l'enveloppait, s'insinuait en lui, souffle mystérieux pour lequel s'entrouvrait son âme fermée.

La cloche, un instant silencieuse, résonnait de nouveau. Toute la nuit s'emplissait des vibrations profondes du bronze. Une autre se mit en branle presque aussitôt. Elle avait un timbre plus puissant encore, que le sonneur mariait avec maîtrise à la voix de sa compagne. Ce fut un duo magnifique. Norbert l'écoutait, un peu redressé, la main sur la pierre usée. Ces voix de bronze n'éveillaient en lui aucune de ces émotions ayant leur source dans les souvenirs d'une enfance pieuse, qui a connu le cycle inoubliable des fêtes liturgiques. Sa mère lui avait appris à prier dans sa petite enfance. Mais après sa mort, pensionnaire de lycée, il n'avait reçu aucune instruction religieuse de par la volonté de son père, qui commençait de faire sa fortune et désirait se bien poser près de ses amis politiques.

Plus tard, ses études l'avaient amené à s'intéresser au christianisme, sur le même pied que les différents systèmes philosophiques. Mais

les leçons de ses maîtres ne lui en avaient présenté qu'une image défigurée qui ne l'attirait pas.

Toutefois, comme il n'existant chez lui aucun sectarisme, il sentait vivement la beauté des cérémonies liturgiques auxquelles il lui avait été donné d'assister en curieux. Les nobles sanctuaires anciens ne lassaient jamais son admiration fervente et quand, au cours d'un voyage, il passait à proximité d'une de ces cathédrales qui élèvent sur le sol de France la splendeur mystique de leurs pierres ciselées, il faisait un détour pour la revoir, pour contempler les sculptures d'un portail, déambuler sous les nefs sombres, parfois découvrir en quelque coin de chapelle, au chapiteau d'une colonne, dans la pénombre d'une sacristie, quelque petit chef-d'œuvre encore inconnu de lui.

Et la voix des cloches avait toujours eu pour lui un attrait particulier.

Enfant, il se mettait à sa fenêtre pour les écouter quand elles carillonnaient les grandes fêtes. Jeune homme, il aimait entendre ces voix

puissantes dont il ne comprenait pas les mystiques appels à l'adoration, à la prière, et qui pouvaient éveiller en lui de singuliers échos, survivances ataviques dans cette âme d'un descendant de vieille lignée bourgeoise très chrétienne, dont bien des membres avaient pris place dans les rangs des clergés régulier et séculier.

Voilà pourquoi, aujourd'hui, Norbert demeurait là, écoutant cette sonnerie qui annonçait un office du soir. Tandis qu'autour de lui se répandaient les grandes ondes sonores, il avait l'impression de n'être plus seul dans cette maison inconnue ; d'invisibles présences l'entouraient, bienveillantes, hospitalières. Une sensation d'aise, de repos, le pénétrait jusqu'au fond de l'être, le tenait là dans une sorte de quiétude. Quand les cloches se turent, il demeura encore un moment immobile, les yeux dans les ténèbres que perçaient au loin quelques lumières. Un bruit de voix, dans quelque ruelle voisine, vint jusqu'à lui, un éclat de rire traversa l'air. Et ce fut de nouveau le silence, la paix embaumée de cette nuit d'été.

Il rentra dans la grande chambre mal éclairée, où tout lui était étranger. Cependant il y ressentit la même impression de paix familiale, de présences mystérieuses. Avant de prendre son repos, il rêva encore un long moment à ceux dont le sang coulait dans ses veines, et dont il ne connaissait rien.

### III

Norbert s'éveilla le lendemain matin au son de l'Angélus. Une brise déjà chaude entrait dans la chambre avec les bruits divers de la petite ville qui reprenait sa vie de chaque jour. De son lit, Norbert voyait le soleil levant éclairer l'horizon et les collines boisées qui se dessinaient avec netteté sur le bleu pâle d'un ciel très pur. « Une belle journée qui se prépare, pensa-t-il, je vais tâcher d'en finir vite avec ce notaire pour faire connaissance avec la ville et ses environs, dès cet après-midi. »

Tandis qu'il s'habillait, son regard fut attiré à nouveau par la statue de bois et il s'approcha pour la mieux regarder.

Du point de vue artistique, elle lui paraissait présenter assez d'intérêt pour qu'il décidât de la faire figurer parmi les objets à enlever avant la conclusion de la vente. De même la pendule. Si

son père n'y voyait pas d'inconvénient, il la mettrait dans son cabinet de travail. Elle serait, dans ce décor « acheté », un souvenir de famille — le seul.

Rien d'autre ne valait la peine d'être enlevé de cette chambre... Non, vraiment, il ne voyait rien.

Son regard faisait le tour de la pièce. Pendant quelques secondes, il s'attacha au grand Christ jauni pendu à la croix de bois noir.

— Cela n'a aucune valeur, murmura-t-il.

Il se souvenait de crucifix anciens admirés dans des expositions ou des musées. Celui-ci n'avait rien qui rappelât ces pierres précieuses. Aussi Norbert en détourna-t-il les yeux avec indifférence, non sans penser comme il l'avait fait d'autres fois : « C'est étrange, le culte que depuis des siècles tant d'êtres humains rendent à cet homme supplicié, victime de l'intolérance juive. »

Tout en finissant de s'habiller, il continuait l'examen de la pièce. Sur la cheminée, deux vieilles photographies se faisaient pendant. Elles

représentaient un homme à la physionomie fine et songeuse, une jeune femme souriante portant la crinoline et qui entourait de ses bras deux petits garçons,

« Les grands-parents, sans doute, avec mon oncle et mon père », pensa Norbert.

Quand il fut prêt, avant de descendre il s'approcha du balcon pour jeter un coup d'œil sur le jardin dont il n'avait rien vu la veille, dans la nuit. C'était un bon vieux jardin de province, quelque peu abandonné à lui-même, charmant néanmoins, avec ses bosquets de noisetiers, de lauriers, ses vieux arbres, sa charmille, ses plates-bandes, où fleurissaient pêle-mêle les rosiers de Bengale, les pieds d'alouette, les grandes pâquerettes à cœur jaune.

Une palissade de bois, disparaissant sous les feuillages touffus de superbes clématites, le séparait du jardin voisin. Celui-ci, également à l'ancienne mode, était bien entretenu, du moins dans la partie que pouvait apercevoir Norbert. Il y avait là de fort beaux rosiers, des héliotropes dont le parfum vanillé arrivait jusqu'à lui. En

s'avançant un peu sur le balcon il aperçut toute une floraison de roses-thé sur la façade de la maison. Celle-ci paraissait très ancienne. Il distingua une porte en ogive, des ornements sculptés autour des fenêtres. Un vieux figuier abritait un puits décoré d'une antique ferronnerie. Derrière lui. Norbert aperçut une aile en retour, avec des fenêtres ogivales, des pinacles sculptés au bord du toit.

D'intéressants restes du passé devaient exister dans cette ancienne petite cité. Il se promettait de les voir avant son départ.

Quand il descendit, Élise avait déjà mis le couvert dans la grande salle à manger qu'assombrissait le voisinage d'un marronnier. Elle s'informa comment il avait passé la nuit tout en le servant. Tandis qu'il lui répondait, il la considérait avec intérêt, car il l'avait mal vue la veille à la lueur de la lampe.

C'était une grande, maigre, vieille femme, très droite encore. Son visage ridé, couleur de cire jaunie, avait dû avoir une certaine finesse. Les yeux, très noirs, restaient beaux sous leurs

paupières flétries. Leur doux et franc regard plut aussitôt à Norbert.

Tout en commençant de déjeuner, il demanda :

— Où demeure-t-il, ce M<sup>e</sup> Roubin, qui a informé mon père qu'un de ses clients désirait acheter cette maison ?

— Dans la rue des Archers, monsieur, à dix minutes d'ici. On traverse la place de l'Église, on va jusqu'au bout de la rue des Trois-Anges, et après c'est la rue des Archers... Ainsi donc, M. Maurice songerait à vendre la maison ?

Elle fit une petite pause avant d'ajouter avec une intonation de reproche :

— La maison de ses parents.

— Eh oui, Élise ! Elle lui est tout a fait inutile, car, fixé à Paris depuis si longtemps, il n'a aucune intention de revenir par ici.

— Puisque monsieur est riche, il aurait pu la garder tout de même pour qu'elle ne sorte pas de la famille.

Tel était bien l'avis de Norbert. Il ne comprenait pas que, sans nécessité, son père

vendît ce vieux logis où il était né, où il avait vécu son enfance et son adolescence. Mais en se rappelant la désinvolture avec laquelle M. Defrennes lui avait parlé de « la vieille bicoque », dont il désirait se débarrasser, le jeune homme se rendait compte que les souvenirs du passé familial n'existaient pas pour lui.

En jetant un regard autour d'elle, Élise soupira longuement :

— Je trouvais déjà bien triste que la maison ne fût jamais habitée. Mais y voir des étrangers, ce sera pire !

— Vous êtes attachée à cette demeure, Élise ?

— Oui, monsieur, et ça se comprend ! Je suis entrée au service de la famille Defrennes à l'âge de douze ans. J'ai partagé toutes les joies et tous les malheurs de mes maîtres. Aussi ai-je accepté avec empressement l'offre que me fit M. Maurice, après la mort de M. Raymond, de soigner, d'entretenir la maison. Cela m'était bien facile, car ma nièce chez qui je me suis retirée avec mes petites rentes, loge tout près d'ici, sur la place.

— Quand j'aurai vu ce notaire, je ferai connaissance avec la ville. Qu'y a-t-il d'intéressant ? L'église, d'abord, n'est-ce pas ?

— Oui, monsieur. Elle est très belle et très ancienne. Ce fut autrefois celle des Prémontrés qui avaient ici un monastère fondé par saint Norbert lui-même. Les touristes viennent beaucoup la voir ainsi que les bâtiments qui restent de l'abbaye. Puis il y a la Porte des Chantres, les vieilles tours, une partie des remparts, et aussi plusieurs maisons qui sont de même époque que l'église.

— N'en existe-t-il pas une à côté ?

— Oui, celle des messieurs Laurentie, qui sont des cousins de monsieur,

— Des cousins proches ?

— Non, pas bien proches. Je crois que les grands-pères de M. Maurice et de M. Bruno étaient cousins germains. Mais toujours on voisinait ferme entre les deux familles. Le père de M. Maurice et M. l'archiprêtre, qui étaient du même âge, s'aimaient comme deux frères. Plus

tard, il en fut de même entre M. Raymond et M. Bruno.

— Qui est M. Bruno ?

— Le fils d'un frère aîné de M. l'archiprêtre. Il est notaire, comme son père, comme son grand-père, comme d'autres Laurentie avant eux. C'est l'étude la plus ancienne et la meilleure de tout le pays. Malheureusement, il n'a pas de fils, rien qu'une fille, M<sup>lle</sup> Bénédicte, qui est bien mignonne mais un peu délicate de santé, comme sa défunte mère. Elle dirige la maison où vit aussi M. l'archiprêtre, M. l'abbé Laurentie, qui est très âgé.

Tandis que Norbert buvait l'excellent chocolat préparé par elle, la vieille femme ajouta :

— Elle a une jolie voix, M<sup>lle</sup> Bénédicte. Hier soir, elle a chanté un *Ave Maria* qui a fait bien plaisir à tout le monde.

— Il y avait une cérémonie à l'église ?

— Oui, pour la fête de Notre-Dame des Anges, à qui est dédiée l'église, comme l'était aussi le monastère. Ah ! elle n'est plus pleine comme

autrefois, bien sûr ! Clergeac se meurt, comme dit M. Bruno, et dans ceux qui restent il y a bien des indifférents !

Avant de se rendre chez le notaire, Norbert voulut faire une visite domiciliaire. Il parcourut les pièces, peu nombreuses, mais très vastes : le salon décoré de boiseries grises et d'un mobilier empire, fané, le cabinet de consultation d'une simplicité presque monacale, qui avait servi au docteur Raymond Defrennes, à son père, à son grand-père. Au premier, il visita les trois chambres qu'il ne connaissait pas, toute meublées dans le genre de celle où il avait couché. Dans l'une, il remarqua un portrait peint à l'huile représentant un petit garçon de cinq à six ans, brun, frêle, de mine souffreteuse. Les yeux bleus, doux et pensifs, donnaient à cette physionomie d'enfant un attrait qui retint un moment Norbert dans une contemplation pensive.

La servante, près de laquelle il s'informa en descendant, lui apprit que ce portrait était celui du fils de Raymond Defrennes, le petit Dominique.

— ... La chambre où il se trouve était celle de M. Raymond. Lui, le pauvre chéri, couchait dans celle des grands-parents, parce qu'elle était plus claire, plus aérée. C'est là qu'il est mort, comme un vrai petit saint.

Une larme mouilla les yeux noirs. Norbert demanda :

— Mon oncle était veuf, à ce moment-là ?

La physionomie d'Élise laissa voir une assez vive surprise à cette question, qui montrait l'ignorance complète du jeune homme à l'égard de sa famille paternelle.

— Mais non, M. Raymond n'était pas veuf ! Sa femme, une grande belle brune, l'avait lâché pour s'en aller dans les Amériques avec un Espagnol très riche. Le pauvre monsieur en reçut un coup dont il ne se remit jamais. Il l'avait beaucoup aimée, cette misérable qui trompait le monde avec ses mines sérieuses et ses airs de dévotion. Il se consacra au petit que sa mère abandonnait, il le soigna comme jamais cette femme n'aurait su le faire. Mais voilà que l'enfant, dans ses derniers jours, se mit à demander : « Maman !... je veux

voir maman ! » Nous avions beau lui dire : « Elle est en voyage bien loin », il répétait toujours : « Je veux la voir ! »

« Un jour, il regarda son père avec des yeux tellement suppliants que le pauvre monsieur n'y tint plus. Il alla s'asseoir devant son bureau. Quand il sortit, une lettre à la main, il était blanc comme un linge, avec une figure toute raidie et des yeux où il y avait tant de souffrance !... tant de souffrance, monsieur ! Il me dit d'une voix toute sèche : « Tenez, portez cela, Élise. »

« Et il me jeta presque à la figure l'enveloppe qui portait l'adresse de M<sup>me</sup> Defrennes dans un grand hôtel de Paris où, par des amis, monsieur avait appris qu'elle se trouvait en ce moment.

« Elle arriva le surlendemain, très belle toujours, très élégante. Le petit allait de pire en pire ; mais il l'avait encore demandée plusieurs fois. Il eut la force de lui tendre les bras, de murmurer d'une voix qu'on entendait à peine : « Maman ! » Elle l'embrassa en disant avec ces jolies intonations de voix qu'elle avait : « Niquet... mon joli petit Niquet !

« Monsieur était là debout, derrière, avec la figure d'un mort, et il serrait les poings...

Élise sortit son mouchoir et s'essaya les yeux.

— ... L'enfant mourut dans la nuit. Elle avait été se mettre sur un lit pour se reposer. Comme Dominique ne la demandait plus, monsieur ne voulut pas qu'on allât la réveiller. Quand le lendemain elle voulut lui en faire des reproches, il répondit avec un air dur que je ne lui avais jamais vu : « Je ne vous ai fait venir que pour lui, à qui je ne pouvais refuser même cela, le pire sacrifice pour moi. Mais à vous, la mère qui l'avez lâchement abandonné, à vous chez qui je n'ai pu découvrir devant le lit de mort de cet ange le moindre signe de repentir, ni même de vraie souffrance, je n'ai que ceci à dire. Ne profanez plus par votre présence cette demeure où ont vécu tant de femmes irréprochables, d'où vient de s'envoler vers Dieu une petite âme toute pure. Repentante, je vous aurais accueillie, non sans révolte et douleur, parce que ma religion me l'eût commandé. Mais telle que vous êtes toujours, je ne puis vous voir un instant de plus sous ce toit.»

« Elle partit en essayant de le braver, mais sans oser riposter. Il paraît qu'elle est morte, il y a quelques années, à l'étranger. Mais pardon, monsieur, je vous ennuie peut-être avec ces tristes histoires ? »

Norbert déclara qu'au contraire il y prenait intérêt ; de fait, il lui plaisait d'entendre un peu parler de cette famille paternelle qu'on semblait avoir reléguée dans l'oubli, chez le banquier. Tandis qu'il se préparait pour sortir, il songeait au drame banal que venait d'évoquer la vieille servante. Cette paisible maison qui semblait n'avoir jamais dû abriter que des existences calmes et unies, avait connu la tragique désunion de deux êtres qui s'étaient promis amour et fidélité, la désertion d'une femme, d'une mère faible devant l'appel de la passion, mais peut-être surtout désireuse d'une vie plus brillante, de faux plaisirs du monde que ne pouvait lui donner le docteur Defrennes.

Élevé dans un milieu qui pratiquait au point de vue moral ce que M<sup>me</sup> Maurice Defrennes appelait « la plus grande largeur d'idées »,

Norbert, néanmoins, n'avait jamais éprouvé ces sortes de défections. En lui existaient, tout instinctifs, le sentiment de la famille, le respect du lien qui la forme et du foyer qui la constitue. Mais comme, d'autre part, son éducation ne l'avait pas préparé à comprendre la doctrine du sacrifice, de l'acceptation des souffrances dans le devoir, il se trouvait assez embarrassé pour concilier l'impression pénible que lui causait la détente des liens familiaux, dans la société à laquelle il appartenait, avec le principe du droit à la libre jouissance qui, très naturellement, découle de la croyance que la mort est la fin de tout l'être, l'anéantissement total.

Ceci n'était d'ailleurs qu'une des faces du conflit de sentiments, de la lutte secrète entre les forces ancestrales et l'esprit nouveau, en cette âme droite, probe, chercheuse de vérité, d'idéal, et méprisant les joies factices dont on se contentait autour de lui.

Quand il sortit de la maison Defrennes, il jeta d'abord un coup d'œil aux alentours. En face, il y

avait un mur de jardin, assez décrépit, couronné de joubarbes. Une vieille petite maison d'un étage lui faisait suite, formant le coin de la rue et de la place. Norbert se retourna pour regarder le logis Defrennes, ses fenêtres grillées, son balcon de fer forgé. Puis, aussitôt, son attention se porta sur la demeure voisine.

Sa porte en ogive, ses fenêtres à meneaux en croix, les gargouilles de ses toits, la situaient dans un lointain passé. Aussi lointain sans doute que l'église dont Norbert, en faisant quelques pas vers la place, vit se dresser la masse imposante.

Elle datait de la première période ogivale. Sa façade, comme sculptures, ne présentait qu'un intérêt secondaire, mais la noble pureté de ses lignes frappa Norbert. Un clocher aux proportions harmonieuses se dressait dans la grande lumière de ce matin d'été. Entre les ouvertures en ogives élancées, Norbert distingua les cloches dont, la veille, il avait entendu la voix.

En jetant un coup d'œil autour de la place, il vit de petits logis sans grand intérêt, qui devaient avoir un siècle ou deux d'existence. Mais à

gauche de l'église, et communiquant avec elle par un petit cloître aux fenêtres géminées, se dressait une demeure aux murs anciens, au toit verdâtre, où l'on entrait par une porte ogivale surmontée d'une croix taillée dans la pierre. Cette porte, et les fenêtres semblables, la signalaient comme un témoin de cette époque médiévale à laquelle appartenait Notre-Dame des Anges et la maison des Laurentie.

Cette dernière se trouvait située au coin de la venelle mal pavée, longeant de ce côté le flanc de l'église, et se continuait là par cette aile que Norbert avait aperçue de sa fenêtre, sur le jardin. Au-dessus d'une porte, il distingua des panonceaux ternis. Là se trouvait évidemment l'entrée de l'étude Laurentie.

Remettent à plus tard d'examiner mieux toutes ces choses qui, de prime abord, excitaient son intérêt, Norbert prit le chemin indiqué par Élise pour se rendre chez M<sup>e</sup> Roubin. À l'extrémité de la vieille rue des Archers, dont les logis pittoresques s'en allaient de guingois, semblaient prêts à choir l'un sur l'autre, une maison entre

cour et jardin abritait l'étude Roubin. Norbert y trouva un jeune notaire qui lui déplut par son air de pose, et la façon dédaigneuse avec laquelle il parlait de la vieille demeure dont, à son avis, M. Defrennes avait cent fois raison de se débarrasser.

— ... L'occasion est excellente et ne se représentera peut-être pas d'ici longtemps. M. Mutin, mon client, se retirant du commerce, désire acheter une maison. La vôtre lui conviendrait, et il prendrait aussi les meubles, pour peu de chose, naturellement, car c'est un mobilier complètement démodé, à peu près sans valeur, sauf quelques pièces que, peut-être, vous ne laisserez pas ?

— En effet, j'ai l'intention de retirer certains objets. Du reste, je veux réfléchir encore. Je reviendrai vous voir cet après-midi ou demain.

— Je suis tout à votre disposition, monsieur !

Et M<sup>e</sup> Roubin, empressé, reconduisit jusqu'à la grille de la cour le fils du banquier, de ce Maurice Defrennes qui était une personnalité dans le parti politique, dont le jeune notaire était l'un des adeptes dans la petite ville.

## IV

Ainsi, venu avec l'intention d'en finir rapidement avec cette vente, Norbert quittait l'étude sans avoir rien conclu.

Soudainement, une singulière répugnance l'avait saisi à l'idée d'abandonner à un étranger cette maison qui enfermait entre ses murs le souvenir des Defrennes disparus ; ces meubles que leurs mains avaient touchés, ces objets dont ils s'étaient servis pour l'existence quotidienne. Et cela dans quel but ? M. Defrennes ne tenait même pas à la somme, insignifiante pour lui, que devait rapporter cette vente, puisqu'à l'avance il l'abandonnait à son fils. Dès lors, aucune raison n'apparaissait, motivant aux yeux de Norbert son empressement à se débarrasser de ce logis.

« Je vais lui écrire, songea-t-il, pour lui demander s'il tient absolument à la vendre. Je crois qu'il serait beaucoup mieux de la

conserver. »

Il montait la vieille rue des Trois-Anges, un peu sombre à cause de ses maisons anciennes dont l'étage avançait, surplombant le rez-de-chaussée. Des boutiques s'enfonçaient là dans l'ombre. Sur l'une d'elles, un nom frappa Norbert : Épicerie Mutin.

Mutin ? Le nom de l'acheteur éventuel. Cet épicier, sans doute.

Sur la porte, se tenait un gros homme à mine importante, planté sur des jambes courtes, les mains aux poches. Près de lui, une jeune fille pomponnée, irisée, vêtue avec une élégance criarde, lança au passage une œillade vers le jeune étranger.

Des parvenus, ce qu'il détestait le plus, à quelque catégorie de la société qu'ils appartinssent. Il était accoutumé d'en coudoyer, car ils étaient légion dans le monde où évoluaient ses parents, où lui-même avait des relations. Mais sa nature fine, mesurée, n'avait jamais eu que dédain pour leur encombrante sottise.

Une irritation le saisit, à l'idée que ceux-là – ce gros homme vaniteux, cette jeune personne prétentieuse et trop voyante – prendraient possession de la vieille maison, des meubles, de tout cet intérieur qui avait été depuis plusieurs siècles celui de la famille Defrennes. Le père s'assiérait dans le grand fauteuil Louis XIII qui se trouvait à droite de la cheminée, dans la chambre des grands-parents où Norbert avait dormi cette nuit, la fille ferait des mines dans le salon Empire, à moins que, jugeant les meubles trop indignes d'elle, la jeune personne les remplaçât par quelque mobilier neuf d'un goût affreux. Et le jardin – le vieux jardin charmant aperçu de la fenêtre, qu'en feraient-ils, ces étrangers ?

Il eut un léger mouvement d'épaules en songeant : « Que m'importe, après tout ? Cette maison n'a pas de souvenirs pour moi, puisque je n'y ai jamais vécu. Vraiment, j'ai été stupide de ne pas terminer l'affaire pendant que j'y étais. »

Il arrivait sur la place de l'Église. Alors il s'arrêta pour considérer encore l'ensemble. Puis il traversa la place ensoleillée pour se rapprocher

du portail. Une gracieuse galerie de pierre travaillée à jour s'étendait au-dessus du tympan, dont les sculptures étaient mutilées. De même, les statues à l'intérieur du portail. Mais au-dessus des portillons placés à droite et à gauche, deux anges se dressaient encore, l'un tenant un glaive, l'autre un livre ouvert. Norbert, longuement, admira la souplesse harmonieuse des draperies de pierre, l'expressive finesse des visages qui semblaient vivre sous la chaude lumière dont ils étaient enveloppés.

Entendant un bruit de pas derrière lui, il se détourna légèrement. Un prêtre âgé venait vers l'église, en s'appuyant au bras d'une jeune fille vêtue de blanc ; ou, plus exactement, il venait vers Norbert lui-même. Ses yeux, derrière leurs lunettes noires, s'attachaient sur lui. Il s'arrêta en demandant :

– M. Norbert Defrennes, n'est-ce pas ?

Norbert, un peu surpris, se découvrit.

– En effet, monsieur.

– Je suis un de vos cousins, l'abbé François

Laurentie – un cousin assez éloigné, d'ailleurs, mais qui a été l'intime ami de votre grand-père, mon enfant.

« Mon enfant ». Le vieux prêtre avait dit ce mot avec une profonde douceur qui émut Norbert.

Il était grand, très maigre. Les rides creusaient sur sa face de multiples sillons et plissaient les coins de sa bouche pensive. Une chevelure très blanche apparaissait hors du chapeau que le prêtre avançait sur ses yeux, sans doute pour les mieux protéger contre le jour trop vif. En outre, la jeune fille tenait ouverte au-dessus de sa tête une ombrelle doublée de vert.

Norbert s'inclina avec déférence.

– Élise m'a parlé de vous ce matin, monsieur l'abbé. Je connaissais peu de chose de la famille. Mon père, détaché depuis longtemps de Clergeac, m'avait laissé dans l'ignorance à ce sujet.

Tandis qu'il parlait, Norbert regardait la jeune fille. Il vit deux yeux dorés comme un feuillage d'automne caressé par le soleil, qui le

considéraient avec une gravité pensive.

L'abbé Laurentie eut un léger hochement de tête en murmurant :

— Oui... oui. Il a voulu tout oublier.

La jeune fille éleva la voix :

— Mon oncle, ne restons pas ici. Vous savez que les stations en plein soleil vous sont défendues,

— Oui, petite Bénédicte, nous allons entrer. Avez-vous déjà visité notre église, mon ami ?

— Pas encore. Je regardais ce portail, très intéressant, malheureusement détérioré.

— Oui, au cours des guerres de religion. Mais le moment n'est pas favorable sous ce soleil ardent. C'est à l'heure du couchant qu'il faut venir pour étudier tout à votre aise. Voyez plutôt l'intérieur... S'il vous était agréable que je sois votre guide, j'éprouverais une vraie joie à vous montrer cette église, dont je connais tous les détails et que j'aime comme la meilleure, la plus sûre des amies.

— Je serais moi-même heureux, monsieur

l'abbé...

Le prêtre eut un demi-sourire, un peu mélancolique, en attachant sur le jeune homme un regard que Norbert sentait pénétrant, derrière les lunettes noires.

– J'aurais plaisir à vous entendre dire « mon cousin », si toutefois cela ne doit pas vous être trop désagréable ?

– Aucunement... au contraire !

Quelles que fussent les préventions qu'avait pu lui donner son éducation, au sujet du clergé catholique, Norbert se sentait aussitôt pris de sympathie pour ce grand vieillard qui venait à lui avec tant de simplicité.

Ils s'avancèrent vers le portail. Quand ils furent là, dans l'ombre, la jeune fille ferma l'ombrelle, tandis que l'abbé, s'arrêtant un moment avant de pousser la porte, disait avec un sourire :

– J'oubliais de vous présenter votre cousine Bénédicte, la fille de mon neveu Bruno Laurentie, le notaire.

De nouveau, Norbert rencontra les yeux lumineux, qui éclairaient un visage aux traits délicats, rosé par la chaleur. Tandis qu'il s'inclinait, Bénédicte lui tendit la main, d'un geste plein de grâce, sans affectation. Un discret sourire entrouvrait ses lèvres.

— Je suis heureuse de vous connaître, mon cousin. Mais est-il vrai que vous venez à Clergeac pour vendre votre maison de famille ?

— C'est exact, ma cousine. Une occasion s'offrant, mon père souhaite en profiter.

La physionomie du vieillard et celle de sa petite-nièce témoignèrent d'une même désapprobation. L'abbé soupira, hocha la tête et murmura :

— La désertion, le déracinement... Hélas !

Il poussa la porte et entra le premier, en enlevant son chapeau qui découvrit un crâne chauve, entouré d'une couronne de cheveux blancs. Bénédicte, venant derrière lui, se retourna pour présenter à Norbert l'eau bénite prise au bout des doigts, dans le vieux bénitier de pierre

soutenu par un ange. Mais le geste s'arrêta à mi-chemin. De nouveau, les regards des deux jeunes gens se rencontrèrent. Celui de Bénédicte, interrogateur et triste, semblait demander : « Est-il vrai que vous ne soyez pas chrétien ? » Celui de Norbert contenait un refus un peu hésitant, comme celui d'un homme qui craint de peiner.

La main retomba le long de la robe blanche, la tête se détourna, non sans que Norbert eût le temps de voir la bouche délicate, comme si Bénédicte avait tout à coup envie de pleurer.

Tandis que le vieux prêtre couvrait d'une calotte son crâne dénudé, Norbert fit quelques pas et considéra d'un long coup d'œil l'ensemble de la nef sombre. Le jet des colonnes lui plut par son élégante hardiesse, et les proportions, dès l'abord, lui parurent harmonieuses. L'abbé Laurentie, s'approchant, lui fit remarquer la noble simplicité qui avait présidé à la conception de cet édifice.

— Les sculptures sont peu nombreuses, mais presque toutes présentent grand intérêt. Voyez, sur les chapiteaux, ces feuillages tous variés. Les fenêtres sont un peu plus ornementées. Leur

ogive est aussi plus éclairée, plus gracieuse que celle des arcatures de la nef. Ceci s'explique par le fait qu'elles leur sont un peu postérieures, datant d'une époque où l'art ogival s'était complètement dégagé de toute influence romane.

Les yeux de Norbert, s'habituant au jour assombri du grand vaisseau désert et frais, commençaient de discerner les détails que lui montrait le prêtre. Celui-ci était un guide sûr. Menacé de cécité, il n'avait pas besoin d'y voir pour faire les honneurs de Notre-Dame des Anges, dont toutes les parties lui étaient chères et familières depuis l'enfance.

Bénédicte s'avançait devant les deux hommes, s'arrêtant quand ils s'arrêtaient, visiblement attentive à la marche de son grand-oncle et pourtant songeuse, avec un pli de tristesse au coin des lèvres. Des verrières placées au-dessus du portail, dans la fenêtre géminée, descendait un long rayon d'azur, d'or et de pourpre, qui teintait somptueusement la robe de serge blanche avant de se briser sur les colonnes de la nef. Cette fine silhouette claire attirait le regard de Norbert, dès

qu'il cessait de considérer les parties de l'édifice sur lesquelles le prêtre attirait son attention. Il remarquait machinalement la grâce sans apprêt de son allure, le profil un peu menu, mais d'une ligne si pure, l'élégance frêle de ce jeune corps, qui semblait une tige souple prête à fléchir sous le vent. Elle était charmante, cette petite cousine de province, tout à fait différente des jeunes filles rencontrées par lui jusqu'alors.

Après avoir montré à Norbert le chœur, dont les stalles et l'autel de bois sobrement décorés de sculptures méritaient un examen attentif, l'abbé Laurentie lui signala, dans le transept de gauche, une statue remontant à la fin du treizième siècle. Elle représentait un ange levant une de ses mains vers le ciel, tandis que l'autre s'appuyait sur la tête d'un homme agenouillé qui semblait lui demander aide ou conseil. L'expression des physionomies était d'une vérité saisissante, comme le fit remarquer le prêtre.

Quand Norbert l'eut contemplé longuement, le vieillard l'emmena vers les chapelles qui toutes, ici, étaient placées dans le pourtour du chœur. En

ne voyant pas Bénédicte près d'eux, Norbert se détourna au moment de pénétrer dans la première et la vit debout devant l'ange de pierre, les mains jointes, dans une attitude recueillie, les yeux un peu levés, idéale figure de la prière virginal.

Son regard s'en détourna difficilement pour s'attacher sur un tableau que lui indiquait l'abbé Laurentie. Un peu après, Bénédicte les rejoignait. Avec eux, elle continua la visite de l'église. Pendant quelques minutes, le vieillard et elle s'agenouillèrent devant l'autel de la Vierge, près duquel tremblotait trois flammes de cierges à demi consumés. La lueur rouge de la veilleuse du tabernacle indiquait là, pour eux, la présence de leur Dieu. Norbert, debout près de Bénédicte, regardait le vieil autel décoré de flambeaux anciens, de lis d'or sans éclat, de roses naturelles. La sobre harmonie de cette ornementation ne déparait en rien l'austère beauté de l'antique chapelle, sombre à cette heure, mais qui devait s'éclairer à l'heure du couchant de tous les feux de ses verrières.

— Voyez, les visites angéliques à l'humanité

sont représentées sur ces vitraux, expliquait un instant après l'abbé Laurentie... Il est à remarquer, d'ailleurs, que les anges ont tenu large place dans la décoration de cette église, dont le maître d'œuvres, d'après une tradition conservée dans notre famille, fut un de nos ancêtres qui, devenu veuf, fut admis ensuite comme moine dans l'abbaye. Voici, là-haut, les gardiens du Paradis terrestre après que l'homme en fut banni. Ici, c'est l'ange Raphaël apparaissant à Tobie...

Le prêtre s'interrompit, en tournant la tête vers Norbert.

— ... Mais peut-être, mon enfant, notre histoire biblique vous est-elle inconnue ? J'ai ouï dire que votre père ne vous avait fait donner aucune instruction religieuse.

— C'est exact. Néanmoins, les études que j'ai faites, les lectures qui les ont complétées, m'ont donné une suffisante notion des diverses religions, et particulièrement du christianisme, pour que je comprenne fort bien vos explications, mon cousin.

Tandis que le vieux prêtre continuait de

montrer à Norbert les détails de ces remarquables verrières, Bénédicte, ouvrant la grille du chœur, s'approchait de l'autel, après une genuflexion, s'occupait de redresser quelques roses mal disposées à son gré. D'une main légère, elle lissa le dessus d'autel en soie blanche orné de broderies bleu et or ; puis elle revint à ses compagnons avec ce même air de recueillement très simple qu'elle avait depuis son entrée dans l'église.

Tous trois redescendirent le long du collatéral de droite. Au bas de celui-ci, dans un enfoncement du mur, se trouvaient les fonts baptismaux, assez beau travail du quinzième siècle. Comme Norbert les considérait, l'abbé Laurentie fit observer :

— C'est ici que je vous ai donné le saint baptême, Norbert.

Le jeune homme eut un vif mouvement de surprise.

— J'ai été baptisé, moi ?

— Votre père ne vous l'a jamais dit ?

– Jamais.

L'abbé hocha la tête, en jetant sur le jeune homme un regard de compassion.

– Mon pauvre enfant ! Oui, comme votre mère tenait absolument au baptême, et que Maurice, je le suppose, craignait de se compromettre près de ses amis politiques, il décida que la cérémonie aurait lieu ici. Le parrain était votre oncle Raymond, la marraine, ma nièce Thérèse, la sœur de Bruno.

– J'ignorais complètement...

À la surprise se mêlait maintenant, chez Norbert, un certain mécontentement contre son père. Pourquoi lui cacher ce baptême ? Il est vrai qu'à ses yeux, c'était évidemment un fait sans importance. Et pour lui, Norbert, il n'en avait pas davantage. Que signifiait dès lors cette contrariété ?

... Maurice a dû consentir aussi à ce baptême pour ménager son frère, reprit le prêtre, comme se parlant à lui-même. Pauvre Raymond, comme il souffrait de le voir renier toutes ses croyances !

Près de lui, Bénédicte, les deux mains appuyées sur la poignée de l'ombrelle, regardait Norbert. Au bord des douces paupières, les cils frémissaient sur les yeux où il vit une miséricordieuse compassion.

L'abbé Laurenlie offrit à Norbert de lui montrer le cloître. Comme le jeune homme hésitait en disant qu'il ne voulait pas le déranger plus longtemps, le vieux prêtre répliqua :

— Rien ne nous presse. Avant l'heure du déjeuner, nous aurons encore le temps de faire notre oraison. Si le guide ne vous est pas trop désagréable, usez-en donc sans crainte, mon cher ami.

Norbert ne demandait pas mieux. Ce vieux prêtre, cette jeune cousine au regard pur et si étonnamment profond, lui inspiraient une sympathie subite assez étonnante de sa part, car elle n'était pas dans les habitudes de sa nature réservée, un peu défiante à l'égard de tout inconnu.

Le petit cloître reliait l'église au presbytère, ancienne demeure de l'abbé au temps où existait

le monastère. Le soleil, entrant par les fenêtres géminées que Norbert avait remarquées du dehors, éclairait les arcatures ogivales ouvertes sur un préau où des poules picoraient dans l'herbe.

L'abbé Laurentie montra à Norbert les têtes d'enfants encadrées de deux petites ailes qui décoraient les chapiteaux des colonnes.

— Vous voyez, toujours des anges. Examinez ces figures ; elles ont chacune une expression différente. Celle-ci sourit ; en voici une qui médite ; cette autre a une expression d'extase. Voyez aussi, de chaque côté de cette porte qui donne dans le presbytère : l'archange saint Michel, l'ange Gabriel. Ces présences angéliques, au temps des moines de saint Norbert, régnaien si bien sur Clergeac qu'on l'avait surnommée la Cité des Anges.

Bénédicte, tandis que son grand-oncle et Norbert s'entretenaient ainsi, était sortie dans le préau. Elle prit entre ses bras une petite poule blanche et, tout en la caressant, revint à eux.

Son grand-oncle étendit la main vers elle.

— Voyez si cette petite aime les bêtes ! Et celles-ci, en retour, ont une véritable prédilection pour elle.

Bénédicte eut un rire très doux.

— Ce sont de bonnes petites créatures du Seigneur. Admirez cette poulette blanche, mon cousin ! Quels jolis yeux vifs, intelligents !

Mais le regard de Norbert, après avoir effleuré la petite bête blottie contre Bénédicte, revenait au mince visage rosé, aux yeux dorés qui riaient, discrètement, comme les lèvres entrouvertes sur de petites dents très brillantes.

— Elle paraît toute heureuse d'être entre vos bras, ma cousine.

— Mais oui, cette mignonne bête ! Elle sent bien que je l'aime.

Ayant mis un baiser sur la tête blanche, Bénédicte posa la poule à terre en ajoutant :

— Elle porte la livrée de la Vierge et des Anges. C'est pourquoi elle est ma préférée.

Sa main rejeta un peu en arrière la capeline qui avait glissé sur son front, où s'égaraient quelques

boucles de cheveux châtain clair.

L'abbé Laurentie tendit la main à Norbert.

— Eh bien, maintenant, mon enfant, nous vous laissons. Mais nous serions fort heureux que vous veniez nous voir et que vous fassiez connaissance avec mon neveu.

— J'en éprouverais moi-même un grand plaisir, mon cousin.

— Combien de temps pensez-vous rester ici ?

— Je comptais partir demain, une fois la vente résolue. Mais voilà que maintenant je me demande si je ne vais pas essayer de décider mon père à garder cette maison, car il m'est fort désagréable de penser qu'elle sera la propriété d'étrangers.

La physionomie du vieillard et celle de sa petite-nièce s'éclairèrent simultanément, sous l'influence de la joie.

— Oh ! Comme vous avez raison ! dit vivement Bénédicte. Comme nous vous comprenons ! Quelle tristesse de penser que cette maison qui avait toujours appartenu à des membres de notre

famille allait passer en d'autres mains ! Mais croyez-vous que votre père consente ?

— Je l'espère, car il n'existe là pour lui aucune question d'intérêt. En rentrant, je vais lui écrire à ce sujet. Mais naturellement je devrai prolonger mon séjour ici en attendant sa réponse.

— Eh bien, tant mieux ! dit l'abbé. Vous en profiterez pour parcourir un peu les alentours, fort pittoresques, et visiter à fond notre petite cité. Bruno pourra vous en conter l'histoire et vous montrer les vieilles chroniques conservées à la bibliothèque de la ville. Venez donc passer un moment avec nous cet après-midi, si cela ne doit pas vous être désagréable ?

Norbert accepta sans hésitation. Il prit congé du vieux prêtre et de Bénédicte, qui rentrèrent dans l'église et remontèrent la nef, tandis que lui sortait par le portail mutilé pour regagner son logis.

Au seuil de la vieille petite maison qui, au coin de la rue, faisait face à la demeure des Laurentie, une grande femme brune se tenait debout, un balai à la main. Elle dévisagea le

jeune homme avec un air d'hostilité qui frappa Norbert, non moins que la dureté de ses traits assez beaux.

« Qu'est-ce que c'est que cette virago, et de quoi m'en veut-elle ? » pensa-t-il.

# V

Après le déjeuner, avant de se mettre à écrire, Norbert alla faire connaissance avec le jardin. Il s'enfonça dans les petites allées qu'Élise entretenait tant bien que mal, s'arrêta un moment devant le cadran solaire, devant les espaliers garnis de pêches mûrissantes, et s'attarda sous la charmille dont l'ombre était bonne à cette heure chaude. Il remarqua aussi la petite porte à claire-voie, simplement fermée d'une targette, qui faisait communiquer le jardin des Defrennes avec celui des Laurentie.

Ceci montrait bien quelles relations intimes avaient existé entre les deux familles, qui se trouvaient ainsi constamment l'une chez l'autre, comme l'avait dit Élise à Norbert.

Et brusquement, toute cette intimité s'était trouvée rompue.

Sans motif – ou du moins, sans autre motif

que celui-ci : Maurice Defrennes, lancé sur la voie de la fortune, et désirant s'assurer les bonnes grâces du parti politique auquel il s'inféodait, n'avait plus voulu avoir de rapports avec ces parents de province qui menaient une vie simple, une vie de devoir, et conservaient intactes les croyances, les traditions si complètement rejetées par lui.

De si bas sentiments restaient incompris d'une âme telle que celle de Norbert. En les trouvant chez son père, il ressentait une irritation à laquelle se mêlait quelque mépris. Un peu d'ironie aussi, car il songeait que ce vieillard, cette jeune fille possédaient une tout autre distinction physique et morale que les relations de ses parents et de Licette.

En rentrant, il croisa dans le vestibule Élise qui venait de ranger la salle à manger. Elle demanda :

– Monsieur aime-t-il le jardin ?

– Oui, je l'aime beaucoup. Mais si je garde la maison, il faudra prendre quelqu'un pour l'entretenir, car je ne veux pas que vous vous

fatigiez à cela.

— Comme monsieur voudra. C'est vrai que je suis bien vieille et que je ne peux plus faire comme autrefois. Le jardinier qui travaille chez M. Bruno pourra faire le nécessaire ; c'est un brave homme et un bon travailleur. Le jardin à côté est bien joli, ainsi que monsieur a pu le voir de sa fenêtre. M<sup>le</sup> Bénédicte aime tant les fleurs !

— L'abbé Laurentie m'a parlé d'une sœur de M. Bruno, qui serait ma marraine ?

— Ah ! M<sup>me</sup> Thérèse Dolmaine ! Quelle bonne dame !

— Habite-t-elle aussi Clergeac ?

— Mais non, monsieur, elle est à Paris, où son fils aîné est vicaire d'une paroisse populeuse.

— Ah ! murmura Norbert.

Il songeait : « Mon père ne m'a jamais parlé d'elle non plus. Mais d'ailleurs, il m'a si peu parlé de son frère Raymond. »

Élise, qui ne quittait pas du regard son jeune maître, dit avec émotion :

— Comme monsieur ressemble à M. Raymond ! En ce moment surtout...

Assis un instant après devant le bureau, dans le cabinet de consultation du docteur Defrennes, Norbert se répétait ces paroles de la vieille servante. Ses doigts maniaient le buvard de cuir vert aux coins usés où se trouvaient encore quelques feuilles, quelques enveloppes. Il évoquait le souvenir de son oncle, assis à cette même place, écrivant ses ordonnances sur ce papier épais, d'un blanc mat, avec le mince porte-plume d'acier qu'il voyait là, près d'un encrier de verre côtelé. Le front sur sa main, il chercha à se représenter la vie de ce parent inconnu, dans la petite ville paisible, les pensées qui l'occupaient tandis qu'il était assis là, devant ce même bureau de noyer.

Pensées douloureuses, bien souvent, on n'en pouvait douter, puisque le malheur l'avait si durement touché.

Norbert éprouvait un intérêt subit à son égard — intérêt non moins surprenant que la sympathie toute spontanée que lui avaient inspirée le vieil

archiprêtre et sa petite-nièce. Il semblait que tout à coup il se fût trouvé dans l'atmosphère qui convenait à son esprit, à son cœur, parmi des êtres de longue date familiers, qu'il retrouvait après les avoir longtemps cherchés.

Oui, vraiment, il se trouvait à l'aise dans ce vieux logis, délivré de l'impression nostalgique dont il était poursuivi n'importe où, n'importe près de qui.

Aussi, dans les quelques lignes qu'il écrivit à son père, exprima-t-il fortement son désir de conserver la maison, demandant qu'elle lui fût donnée au lieu et place de la somme que M. Defrennes était disposé à lui abandonner.

À l'appui de sa demande, il ne présentait aucune raison de sentiment, sachant à l'avance qu'elle ne serait pas comprise. Mais il disait que la petite ville lui plaisait, qu'elle renfermait des choses intéressantes à étudier ; il avait donc l'intention d'y revenir et ne serait pas fâché de conserver ce pied-à-terre.

La lettre écrite, Norbert songea qu'il pouvait maintenant se rendre chez ses voisins. Dix

minutes plus tard, il faisait retomber le heurtoir sur la porte au-dessus de laquelle se tenait un ange avec une clef à la main.

Une servante entre deux âges, petite femme au regard pétillant, l'introduisit dans un frais vestibule voûté, puis dans un salon qui donnait sur le jardin.

Il y avait de beaux meubles, décorés de sculptures, très anciens, d'autres appartenant à différentes époques. Cet ensemble disparate ne choquait pas cependant, car on avait su le disposer avec un goût qui dénotait un sens artistique très sûr. La tapisserie des sièges, l'étoffe des rideaux apparaissaient quelque peu fanés ; mais on n'accordait à ces détails qu'une attention secondaire, tant l'impression était agréable dès le seuil de cette grande pièce qui, même déserte comme en ce moment, semblait habitée, car on y voyait sur une table un ouvrage, des livres entrouverts, puis des fleurs sur un autre meuble, un cahier de musique ouvert sur le pupitre d'un harmonium.

Au-dessus d'un petit secrétaire du dix-

huitième siècle, Norbert remarqua une fort belle estampe représentant une Crucifixion. Dans une vitrine étaient rangés quelques livres à reliure ancienne ; écrits des Pères de l'Église, ancien et nouveau Testament, quelques auteurs latins et grecs.

Une porte s'ouvrit, l'abbé Laurentie apparut, suivi d'un homme brun et grand, assez corpulent, chauve lui aussi, avec une couronne de cheveux noirs. Des yeux calmes et francs se posèrent sur Norbert, tandis que le prêtre disait :

— Mon cher enfant, voici mon neveu. Bruno Laurentie.

Avec une tranquille cordialité, le notaire se déclara heureux de connaître ce jeune cousin, filleul de Raymond, l'ami toujours regretté. Puis les trois hommes s'assirent dans le salon où les volets demi-clos maintenaient une relative fraîcheur.

Ils parlèrent des vieux monuments de la région, mais particulièrement de ceux de Clergeac. M. Laurentie fit à Norbert l'historique du monastère qui, très longtemps, avait vécu en

bonne intelligence avec les sires de Barbennes, dont les terres confinaient aux siennes. Ces seigneurs avaient même à Clergeac, certains priviléges, tel celui d'entretenir une petite garnison destinée à défendre les moines en cas d'attaque, et dont ceux-ci, en retour, assumaient l'entretien.

Mais vinrent les guerres de religion. Le seigneur d'alors, Marc de Barbennes, s'étant prononcé pour la réforme, les moines lui refusèrent l'entrée de Clergeac. Il vint en force assaillir la petite ville, y pénétra, fit tuer nombreux d'habitants restés fidèles aux Prémontrés. Ceux-ci, à leur tour, furent massacrés dans l'église où ils étaient réunis et chantaient vêpres en attendant la mort. Une partie des bâtiments abbatiaux fut détruite, le temple de Dieu profané, les sculptures mutilées.

Pendant près d'un siècle, Clergeac végéta. Le monastère avait été la vie, la raison d'être de cette petite cité, qui dès lors semblait presque morte. Par la suite, elle reprit quelque vie ; de petites industries y furent créées. Notre-Dame des Anges

devint église paroissiale, la demeure de l'abbé abrita le curé. Un autre de ces anciens logis abbatiaux fut acheté par un ancêtre des Laurentie et des Defrennes. Jamais, depuis lors, il n'avait cessé d'appartenir à cette famille, une des plus anciennes et des mieux considérées de Clergeac.

M. Bruno apprit aussi à Norbert qu'un Laurentie, au quinzième siècle, avait gouverné pendant trente ans l'abbaye des Anges et que sa tombe se trouvait dans la crypte de l'église où étaient enterrés tous les abbés du monastère.

Dans le cours de la conversation Norbert parla de la Vierge de bois placée dans la chambre de ses grands-parents.

— Elle date, en effet, du treizième siècle, dit l'abbé Laurentie. Elle fut découverte quand Louis Defrennes, un de vos aïeux, fit bâtir la maison voisine. En creusant pour les fondations, un ouvrier la mit au jour. Sans doute, lorsque les protestants menacèrent l'abbaye, fut-elle cachée là par les mains pieuses de quelque moine. Louis Defrennes, homme fort dévot, obtint de l'évêque l'autorisation de la conserver en son logis. Depuis

lors, elle y est toujours demeurée.

Le vieux prêtre laissa passer un instant de silence, avant de demander :

— La comprendrez-vous dans la vente ?

Norbert sourit, en répondant :

— Mais j'espère qu'il ne sera plus question de vente, maintenant — si toutefois mon père répond affirmativement à la demande que je lui fais de garder cette maison.

M. Bruno eut un geste approuveur en attachant sur son jeune parent un regard éclairé par une flamme de sympathie.

— Oui, mon oncle et ma fille m'ont appris que vous désiriez la conserver. Vous avez compris que cela ne devait pas être, du moment où rien ne vous y obligeait.

Norbert dit pensivement :

— Je n'ai connu personne de ma famille paternelle ; néanmoins, il me coûtait de voir passer en des mains étrangères cette demeure où je n'ai cependant aucun souvenir personnel.

— Mais où demeure celui de vos descendants. Vous avez bien fait, Norbert, et ceci me prouve mieux que tout la haute qualité de votre âme.

— Je suis heureux de me trouver d'accord avec vous sur ce sujet, mon cousin, et de recevoir votre approbation. Reste à savoir ce que me répondra mon père. Mais j'ai lieu de croire qu'il n'objectera rien contre ce qu'il considérera comme une fantaisie de ma part. Il dira, sans doute, une fois de plus : « Quel drôle de cerveau, ce Norbert ! Il ne ressemble à aucun des garçons que je connais. »

Dans l'accent de Norbert, il y avait une certaine amertume que perçut M. Bruno.

— Ce jugement est tout à votre louange, sans qu'il s'en doute.

M. Bruno resta un moment silencieux, le regard songeur. Dans l'ombre chaude, une mouche bourdonnait autour de la pièce. Elle vint effleurer le front du notaire, qui la chassa d'un geste tranquille.

Norbert demanda :

— Vous étiez, paraît-il, l'ami très intime de mon oncle Raymond ?

— En effet, son meilleur ami. Je l'ai soutenu de mon mieux pendant ses épreuves, pauvre Raymond. Mais peut-être ignorez-vous ce que fut son existence ?

— Si, je le sais. Élise m'en a parlé. Sa femme l'abandonna...

— Lui et son fils. Ah ! la triste histoire !... Toujours la même, et toujours si douloureuse ! Mais Raymond, âme sensible, aimante, sous une apparence un peu fermée, devait en ressentir bien plus que d'autres la terrible amertume.

Après avoir considéré un moment Norbert, silencieusement, M. Bruno ajouta :

— Vous ressemblez physiquement à votre oncle. Oui, c'est vraiment frappant !

L'abbé Laurentie déclara :

— Ma pauvre vue m'empêche d'en juger ; mais ce que j'ai remarqué, c'est qu'il a la voix de Raymond, nette, calme, réfléchie.

— Mon père n'a jamais fait allusion à cette

ressemblance.

Après quelques secondes de réflexion, Norbert ajouta, du même ton un peu amer que tout à l'heure :

— D'ailleurs, il ne s'en est peut-être jamais aperçu.

Oui, vraiment, il avait tant d'autres préoccupations en tête, Maurice Defrennes ! tant d'autres sujets plus intéressants que l'aspect physique et l'état moral de son fils !

Par l'entrebâillement d'un volet, le jeune chat se glissa dans le salon et s'approcha de Norbert, à pas veloutés, en attachant sur lui des yeux curieux. Le notaire dit en souriant :

— C'est le chat de ma fille. Il vient nous faire penser que Bénédicte est au jardin et nous attend pour le goûter.

Les trois hommes sortirent par une des portes vitrées. Au passage, ils s'arrêtèrent près du vieux puits que Norbert avait vu de sa fenêtre. Puis M. Bruno montra à son jeune parent la façade du logis, aussi intéressante de ce côté que sur la rue.

Les rosiers grimpants, toujours taillés par le notaire lui-même, étaient habilement dirigés pour dégager les sculptures, l'ogive élégante des portes et des fenêtres. Là encore, le tailleur d'images – peut-être le même auquel était due la décoration de l'église – avait placé parmi des feuillages plus ou moins fantastiques, de charmantes têtes d'anges devant lesquelles Norbert resta en contemplation.

– On appelle notre demeure « la maison de l'Ange », à cause de la statue qui se trouve à l'entrée, dit M. Bruno. Elle est très remarquable aussi.

Par les allées bordées de buis, entre les parterres débordants de fleurs, puis dans l'ombre de vieux tilleuls, le prêtre, son neveu et leur hôte, gagnèrent vers le fond du jardin. Là existait une petite partie d'un ancien cloître dont les colonnettes et les arcatures se couvraient d'une floraison de roses et du riche feuillage de la vigne-vierge. Le soleil, commençant de passer au couchant, abandonnait ce coin du jardin en éclairant encore la frondaison puissante d'un

hêtre voisin. Dans cette ombre du vieux cloître fleuri était assise Bénédicte, avec sa robe blanche, son tranquille et fin visage, ses cheveux châtain clair un peu frisottés sur les tempes. Elle travaillait à la broderie d'une aube, tandis qu'à ses pieds dormait un vieux chien de berger, qui leva la tête quand les arrivants firent grincer le gravier de l'allée.

Bénédicte eut un sourire à la vue de Norbert qui s'avancait près du vieux prêtre, tandis que les précédait M. Laurentie. Elle laissa un peu glisser sur ses genoux le tulle fleuri de lis par ses mains adroites, et posa d'un geste doux, sur une table près d'elle, son petit dé d'argent.

M. Bruno dit avec une nuance de satisfaction dans la voix :

— Petite fille, nous t'amenons notre cousin Defrennes, afin que tu lui offres quelques rafraîchissements.

— Voilà, tout est prêt, papa.

Elle désignait une table rustique, recouverte d'une nappe blanche à dessins rouges. Une buire

d'étain voisinait avec des verres anciens en forme de coupes et des assiettes de vieille faïence. Bénédicte expliqua, tandis qu'un peu après Norbert examinait avec intérêt ces divers objets :

— J'ai bien compris que vous aimiez les choses d'autrefois, à la façon dont vous regardiez notre église. Aussi ai-je pensé à vous montrer cela, qui n'a peut-être pas grande valeur mais que j'aime parce que nos aïeux s'en servirent.

Elle se tenait debout près de la table, à côté de Norbert. Ses doigts souples, un peu frêles, maniaient la vieille faïence, coupaient une pâtisserie, versaient dans les coupes un vin de framboise au parfum délicat. Elle avait des gestes tranquilles et harmonieux. Chaque fois qu'elle se penchait, la petite chaîne d'or qui entourait son cou glissait doucement sur le col de linon garni d'une broderie légère. Au bout de cette chaîne pendait un crucifix, que déjà ce matin Norbert avait remarqué sur le corsage de sa jeune cousine.

Le vieux chien s'était rapproché. Il avait un museau gourmand, ce qui amena un rire léger sur les lèvres de Bénédicte.

— Mon vieux Brisquet, tu veux ta part de gâteau ? Oui, oui, tu l'auras, mon ami !

Norbert demanda :

— Vous le gâtez beaucoup, sans doute ?

— Oui, depuis qu'il est vieux.

L'abbé Laurentie dit d'un ton mi-sérieux, mi-plaisant :

— C'est le signe d'une bonne petite âme, d'aimer à gâter les vieux, gens et bêtes. Bénédicte s'y entend fort bien, d'ailleurs.

Les doux yeux bruns eurent, pour le vieillard, un regard de respectueuse affection, tandis que Bénédicte ripostait avec un fin sourire :

— Je suis si heureuse de le faire, cher oncle !

Un souvenir, fugitivement, traversa l'esprit de Norbert : celui d'une parole de Régina Figuères, répondant à une question que lui adressait une de ses amies : « Ma grand-mère ? Oh ! non, je ne passerai pas près d'elle plus d'une semaine. C'est une bonne personne, toujours très contente de me voir ; mais je m'ennuie assez vite en sa compagnie, comme vous pouvez le penser. »

Régina était bonne, cependant, capable d'affection, d'un certain dévouement ; mais son éducation ne l'avait pas habituée à ces délicatesses qui semblaient naturelles chez cette petite Bénédicte un peu archaïque, si bien faite pour le milieu dans lequel évoluait sa claire et douce figure.

Norbert se sentait attiré par le mystère de cette âme, qu'il pressentait dès l'abord pure comme la neige des hauts monts. Assis près de Bénédicte, il buvait lentement le vin frais et parfumé, tout en souriant au contentement de la jeune fille, à qui son père apprenait que, très probablement, le logis voisin demeurerait la propriété d'un Defrennes.

— Et notre cousin Norbert, de toutes façons, garde la vieille statue de la Vierge, ajouta l'abbé Laurentie.

— Oh ! tant mieux ! Je craignais tant qu'elle fût vendue !

— Non, ma cousine, je la conserve. En dehors de sa valeur, qui est réelle, je la considère comme un souvenir de famille depuis que je connais

l'histoire de sa découverte.

— Oui, un précieux souvenir. Mais pour nous, elle est quelque chose de plus : un objet vénérable, l'image bénie de celle que le Christ choisit pour sa mère. En la voyant, nous pensons à tous ceux qui ont prié devant elle, pendant des siècles, à tant de misères dont elle reçut la confidence...

Bénédicte joignait un peu les mains en parlant, et son regard plein de lumière semblait quitter ce monde pour des régions plus hautes.

Presque aussitôt, elle le ramena vers Norbert, tandis qu'elle ajoutait avec une nuance de compassion dans la voix :

— Cela, vous ne le comprenez pas ?

— Non, ma cousine. J'aime mieux franchement vous le dire : mon père m'a fait élever hors de toute religion et vos croyances restent pour moi des convictions très respectables, mais qui ne sont pas les miennes, voilà tout.

Un très léger soupir glissa entre les lèvres de Bénédicte, une ombre voila pendant un instant la

lueur dorée de ses yeux.

Puis un sourire un peu mélancolique entrouvrit la bouche pensive.

— J'espère qu'un jour vous y verrez plus clair, Norbert.

Il fut frappé de la façon toute simple dont elle disait cela. Spontanément, il répliqua :

— Je n'ai pas de parti-pris. Je suis un homme de bonne volonté. Où je verrai la vérité, j'irai, quelle que soit la route à parcourir,

Une joie pure apparut dans le regard de Bénédicte. D'un geste doux la jeune fille prit entre ses doigts le petit crucifix d'or qui pendait sur sa poitrine, tandis que s'abaissaient, comme un voile, les beaux cils frémissants : Norbert, saisi d'une émotion secrète, songea que peut-être en ce moment Bénédicte priait pour lui.

## VI

Le surlendemain de ce jour, Norbert reçut un télégramme de son père. M. Defrennes disait : « Vends ou ne vends pas, c'est ton affaire. La maison est à toi avec tout ce qu'elle contient. »

Tout aussitôt, Norbert alla prévenir le notaire de la rue des Archers, afin qu'il prévînt son client de n'avoir plus à compter sur la maison. Il revint ensuite par un chemin qui longeait les restes des remparts, vieilles pierres fleuries de joubarbes et de ravenelles. La veille, il avait fait par ici une charmante promenade avec M. Bruno et Bénédicte. Au retour, ses cousins l'avaient retenu à dîner. Puis ils avaient causé tous quatre, comme de vieilles connaissances, assis devant la maison dans la belle nuit d'été que parfumaient les héliotropes et les roses.

Norbert questionna d'abord ses parents sur M<sup>me</sup> Dolmaine, sa marraine, veuve depuis dix

ans, sur ses fils, l'un, vicaire d'une paroisse parisienne, l'autre, propriétaire dans l'Armagnac et faisant valoir lui-même ses terres. Celui-là était marié, avait quatre enfants et attendait le cinquième pour l'hiver.

— Il a une femme intelligente, active, parfaite maîtresse de maison, et dirigeant fort bien sa petite famille, ajouta M. Bruno. Malheureusement, à cause de leurs occupations, nous ne les voyons pas très souvent.

Sur une question de Bénédicte, Norbert avait un peu parlé de sa sœur — un peu, juste ce qu'il fallait pour définir la valeur de Licette. Alors Bénédicte avait dit pensivement :

— Je pense que nous ne pourrions guère nous comprendre toutes deux.

Se comprendre ! Ah ! non ! Elles appartenaient à des mondes trop différents, la pure, sérieuse, délicate Bénédicte et cette brune Félicie dont ses parents avaient fait un joli petit animal égoïste, uniquement préoccupé de son plaisir, des satisfactions que pouvait lui donner la vie.

En connaissant sa jeune cousine, Norbert se rendait mieux compte du vide que l'éducation reçue laissait dans le cœur et dans l'intelligence de sa sœur. Licette, très brillante, instruite sur toutes choses — et même sur bien des choses qu'elle eût dû ignorer encore — n'avait rien du fond intellectuel que possédait Bénédicte et dont elle était redevable à ces deux hommes de vaste intelligence, d'érudition aimable et forte, près desquels, toujours, elle avait vécu. Cependant celle-ci demeurait la modestie, la discrétion même, tandis que l'autre... Oh ! non, non, il ne fallait pas même avoir l'idée d'une comparaison, qui lui ferait trop regretter de n'avoir pas une sœur comme Bénédicte.

Comme Norbert arrivait à la rue où se trouvait sa demeure — elle s'appelait la rue de l'Archange — il vit la femme au dur visage qui rentrait dans la petite maison du coin. Au passage, elle lui lança un regard hostile. M. Bruno, qui venait derrière lui, l'ayant rejoint au seuil de son logis, le jeune homme lui demanda :

— Qui est donc cette personne de si peu

engageante mine ?

— Une malheureuse créature rongée par la haine contre Dieu. Son mari, Adolphe Maricot, était un brave homme, excellent travailleur, bon chrétien jusqu'à son mariage. Elle et sa famille réussirent à le détourner de ses devoirs et quand il mourut, jeune encore, elle empêcha le prêtre d'arriver jusqu'à lui, bien qu'il l'eût demandé. Ses trois premiers enfants sont morts, tous par accident, et le troisième est infirme. Elle en a fait une pauvre créature haineuse comme elle. C'est un bien pénible voisinage, car ce malheureux garçon insulte mon oncle et ma fille. Mais leurs saintes âmes le lui rendent en priant pour lui... Et alors, mon enfant, vous venez de flâner un peu dans notre Clergeac ?

— Je viens de chez votre confrère, mon cousin, car j'ai reçu ce matin une réponse favorable de mon père.

— Ah ! tant mieux, tant mieux ! Je craignais quelque obstination de son côté. Quand on se lance en plein dans le courant comme lui, les vieux souvenirs paraissent importuns et on n'est

pas fâché de les jeter par-dessus bord. Heureusement il permet que vous en demeuriez le gardien. C'est une bonne action que vous aurez faite là, mon cher enfant.

Il regardait son jeune parent avec une profonde sympathie. Bénédicte avait les mêmes yeux bruns où paraissait la lumière de l'âme. Mais l'homme qui avait connu le lourd poids de l'existence gardait comme un reflet de tristesse dans ces prunelles, sur lesquelles tombait souvent l'ombre des paupières à demi baissées, comme pour concentrer la vie intérieure qui s'y reflétait.

Norbert dit avec une expansive sincérité :

— Je suis très heureux d'avoir votre approbation.

— Je vais apprendre à l'instant cette nouvelle à mon oncle et à ma fille, qui s'en réjouiront comme moi. Venez donc passer quelques heures avec nous cet après-midi, et partager notre dîner. Nous parlerons de nos vieilles maisons et de la famille que vous n'avez pas connue.

Avec la même simplicité qu'elle avait été

faite, Norbert accepta cette invitation. Serrant la main du notaire, il entra dans son logis où il retrouva Élise tout heureuse, car il lui avait communiqué la nouvelle avant de sortir.

Son repas terminé, il alla flâner dans le jardin dont il aimait la grâce négligée. Sous la charmille, un vieux banc de bois demeurait, verdâtre, à demi pourri. Norbert s'y assit et demeura là, songeur, goûtant cette impression de quiétude qui ne l'abandonnait pas, depuis son arrivée dans la maison de ses pères.

Il quitterait Clergeac avec regret, le surlendemain, jour fixé pour son départ. Vraiment s'il n'avait promis à son ami Bartholier, le sculpteur, de l'accompagner dans son voyage au Danemark, il serait peut-être revenu passer ici deux ou trois semaines, en août.

Plus tard ? Mais il y avait Régina Figuères qui comptait sur lui à Paramé.

Régina – la femme qu'il aimait.

Quand il l'avait connue chez son père, elle était encore la femme de Marcel Darost. La

sachant peu heureuse, appréciant son intelligence fine et son charme discret, Norbert s'était intéressé à elle, qui, de son côté, trouvait en lui toutes les qualités dont était dépourvu Darost, viveur, hâbleur, créature tout en surface.

Cette sympathie se transformait bientôt en un autre sentiment, très vif de la part de la jeune femme, un peu incertain, hésitant chez Norbert. Régina songeant déjà auparavant à briser le lien qui l'unissait à Darost, avait demandé le divorce l'année précédente. Mais le mari, assez mal dans ses affaires et furieux de perdre une belle dot, accumulait ennuis sur obstacles, de telle sorte que la procédure traînait en longueur et que Régina ne pouvait espérer voir le jugement prononcé avant l'hiver.

Officiellement, Norbert et elle n'étaient pas encore fiancés. Mais, de fait, ils étaient engagés l'un à l'autre. Les deux familles feignaient de l'ignorer pour leur laisser entière liberté, jusqu'au moment où le divorce serait un fait accompli.

Régina montrait une grande hâte d'arriver à ce moment. Norbert, quoique sincèrement épris,

continuait d'éprouver cette hésitation qui s'était mêlée à son amour, dès le moment où il avait eu conscience de celui-ci.

Pourquoi ne se livrait-il pas tout entier au bonheur d'aimer et d'être aimé ? Épouser une divorcée n'avait rien pour lui que de naturel. À moins que dans quelque profondeur inconnue de son âme, une voix ancestrale protestât, secrète, lointaine encore...

La veille, au cours de la conversation, M. Bruno, parlant de Raymond Defrennes, avait dit :

— Son frère lui conseillait le divorce. Mais naturellement, Raymond ne pouvait songer un seul instant à ce moyen.

Cet oncle, qui avait ainsi refusé de briser les liens, l'unissant à la femme infidèle, comment aurait-il accueilli l'annonce du mariage de Norbert avec Régina Figuères ?

Mais lui agissait par devoir de croyant, par obéissance à son Église, tandis que Norbert restait libre, n'ayant au-dessus de lui aucune autorité morale.

Libre, oui. Mais il était étrange que cette liberté lui parût parfois pesante, qu'elle lui donnât la sensation d'être isolé, sans appui moral dans le monde.

Et le plus étrange était qu'il ne l'éprouvait pas, cette sensation, dans le vieux logis hanté par le souvenir des aïeux, entre ces murs comme parfumés de leur foi et de leurs espérances.

Les sons d'un harmonium vinrent à ce moment troubler les réflexions de Norbert. Qui jouait là ? Bénédicte, sans doute ? Oui, voici que s'élevait une voix de femme, sans ampleur, mais légère et d'un timbre délicat.

Elle chantait un cantique dont les paroles arrivaient par fragments aux oreilles de Norbert.

Il y était question des Anges, ces invisibles protecteurs de la petite cité. À sa phrase d'une simplicité savoureuse, à son charme naïf, Norbert reconnut la transcription de quelque vieux cantique, tout embaumé de poésie religieuse.

Il pensa que nulle mieux que Bénédicte n'aurait pu le chanter, car elle était certainement

une sœur des Anges, cette enfant toute blanche, par sa virginal pureté, par l'ardeur de sa foi.

Norbert la connaissait déjà comme s'il eût toujours vécu près d'elle. Son âme avait la transparence du cristal le plus délicat. Elle laissait voir ingénument les vertus charmantes qui s'y épanouissaient comme en une terre de bénédiction : amour filial, charité agissante et pleine de tendresse pour les petits et les souffrants, horreur du mal et pitié pour les égarés, douceur et joie paisible, simplicité, charme qui s'ignore, dévouement silencieux.

Oui. C'était là Bénédicte ; tout entière, telle qu'au bout de trois jours elle se révélait à lui.

Et cette figure de jeune fille dans le cadre ancien de la maison des moines, dans l'atmosphère de la vieille cité, lui semblait particulièrement attachante, exerçait un attrait singulier sur son âme que les exemples, les conseils de son entourage n'avaient pu corrompre ni même fausser, qui restait droite, probe, cherchant obscurément la beauté morale, la vérité que lui dérobaient les erreurs et les mensonges.

humains.

Élise, quand son jeune maître rentra dans la maison, lui demanda :

— Monsieur a entendu M<sup>lle</sup> Bénédicte ? N'est-ce pas qu'elle a une jolie voix ?

— Très jolie. Puis elle dit fort bien ce vieux cantique.

— Elle l'aime beaucoup, parce qu'elle a pour les Anges une grande dévotion. La pauvrette !... On a bien cru qu'elle irait les retrouver de bonne heure, comme le pauvre petit Dominique. C'est alors que M. Bruno l'a vouée à la bonne Vierge, dont elle portera les couleurs jusqu'à son mariage.

— J'ai remarqué en effet qu'elle était toujours vêtue de blanc. Cela lui va si bien, d'ailleurs !

Quand, un peu plus tard, il se retrouva dans le salon de la maison Laurentie, Norbert fit compliment à Bénédicte du chant qu'il avait entendu et loua le charme ancien du vieux cantique. Elle sourit, tandis que son regard s'éclairait de contentement.

— Je l'ai trouvé parmi des manuscrits échappés au pillage de la bibliothèque abbatiale. De mon mieux je l'y ai adapté un accompagnement. Comment trouvez-celui-ci ?

— Très bien, tout à fait dans le ton de l'époque.

— C'est aussi l'avis de mon oncle, qui est bon musicien, et, en outre, très au courant des choses d'autrefois.

Cet après-midi là, Norbert se rendit avec le vieil archiprêtre et Bénédicte au cimetière qui se trouvait derrière l'église. Ils sortirent par l'aile du logis donnant sur la venelle qui longeait Notre-Dame des Anges. À la suite de cette aile s'élevait un mur dégradé, couvert de mousse, couronné de gueules-de-loup et de giroflées aux tons de feu, qui était encore un reste du monastère. Il fermait de ce côté le verger des Laurentie qui, par ailleurs, se trouvait entouré d'une haie très haute, où les églantiers se mêlaient à l'aubépine.

Dans le cimetière plein d'ombre, les sépultures des Laurentie et des Defrennes voisinaient fraternellement. Le même arbre, un orme centenaire, abritait des ardeurs de l'été les deux

chapelles aux vieilles pierres patinées. L'une était un charmant spécimen du seizième siècle, l'autre présentait les lignes droites et la simplicité du dix-huitième. Ce fut celle-là dont Norbert ouvrit la porte avec la clef que lui avait remise Élise.

Il lut à l'intérieur les noms des Defrennes dont les restes reposaient là. Sur le petit autel, orné d'une croix de cuivre, il remarqua deux primevères, une plante verte. C'était Élise qui ornait ainsi la sépulture de ses anciens maîtres, Maurice Defrennes n'ayant donné aucune instruction à ce sujet. C'eût été, sans doute, trop lui demander que d'accorder un souvenir à ses parents défunts.

Guidé par Bénédicte, l'abbé Laurentie avait pris place sur le prie-Dieu de cuir usé. La jeune fille s'était agenouillée sur la marche de l'autel. Norbert, debout près d'elle, considérait le fin profil, la bouche sérieuse qui priait tout bas. Ces deux êtres, le grand-oncle et la petite-nièce, croyaient que les disparus vivaient toujours, qu'ils demeuraient en communion avec les âmes retenues encore en leur prison de chair. Mais lui

savait qu'il ne restait d'eux que des cendres et cette ombre, si vite évanouie, qu'on appelle le souvenir.

Il savait ? Non, il présumait. Eux, au contraire, disaient : « Je crois... Je suis certain. »

Un rayon de soleil se glissait dans la chapelle, arrivait jusqu'à la croix de cuivre d'où jaillissaient de vives clartés. Au passage, il caressait le crâne dénudé du vieux prêtre qui penchait la tête sur ses mains jointes. Mais Bénédicte restait dans l'ombre, figure toute blanche, évoquant le souvenir de ces anges en oraison, que les vieux sculpteurs plaçaient sur les tombeaux.

Norbert, dans cette atmosphère de prière, eut tout à coup une impression aiguë de pauvreté, d'isolement dououreux. Impression déjà ressentie, d'ailleurs, en quelques circonstances, mais non à ce degré. En lisant les noms inscrits sur les plaques de pierre ou de marbre – les noms de ceux qui étaient ses pères dans l'ordre de la nature – il lui semblait qu'un anneau fragile le retenait seul à la chaîne formé par ces morts – un

anneau demi-brisé pour Maurice Defrennes. Que savait-il, en effet, de ces disparus ?... des plus rapprochés eux-mêmes, tels ses grands-parents et cet oncle Raymond, l'unique frère de son père ? Rien, avant qu'une servante et ses cousins, dont jamais le nom n'avait été prononcé devant lui, eussent levé un peu le voile couvrant ce secret. En outre, la longue tradition de christianisme avait été rompue par l'apostasie paternelle. Peut-être était-ce ceci, particulièrement, qui donnait à Norbert l'impression d'être écarté, renié par ces générations disparues.

Cependant, il les avait senties autour de lui, ces ombres familiales, dans la vieille maison, et ici, la certitude que les morts vivent autrement que dans le souvenir, s'imposait à lui avec une autorité singulière.

L'abbé Laurentie redressa la tête et se leva lentement. Le bras de Bénédicte se trouva là aussitôt pour le guider. Le prêtre et les jeunes gens, après une autre station dans la chapelle embaumée par les lis et les roses, mystiquement éclairée par d'étroites verrières anciennes,

quittèrent le petit cimetière blotti à l'ombre de Notre-Dame des Anges.

Comme ils arrivaient sur la place, le curé, qui entrait chez lui, vint à eux, la mine cordiale. L'abbé Laurentie lui avait parlé de son jeune cousin et de la décision prise par celui-ci au sujet de la maison Defrennes. Le prêtre l'en félicita et lui offrit de faire visiter son logis qui, datant de la même époque que celui des Laurentie, avait été la demeure de l'abbé du monastère.

Il subsistait à l'intérieur, de ce temps lointain, quelques très belles boiseries et une monumentale cheminée de pierre sculptée dans la grande salle lambrissée, dont l'abbé Renoux avait fait sa salle à manger. Celle-ci communiquait directement avec le petit cloître déjà connu de Norbert, par une large porte de chêne, que Bénédicte alla ouvrir toute grande, afin que son cousin eût sous les yeux les élégants arceaux de pierre, baignés à cette heure dans la lumière du couchant.

L'abbé Renoux appela sa nièce, une grosse fille brune et souriante, qui servit une collation aux visiteurs. Le curé de Notre-Dame des Anges

était un petit homme tout rond, de mine affable, actif et très zélé. Il laissait voir son incompréhension des beautés de son église en avouant avec simplicité qu'il n'entendait rien à l'architecture, à la sculpture, à la peinture. Mais il se montrait quand même froissé quand un étranger semblait la regarder avec indifférence. Sa grande affaire était la musique, pour laquelle il avait un don naturel. En résumé, un excellent homme, d'intelligence moyenne, de grand bon sens, prêtre fort digne et très charitable, que l'insouciance d'une partie de ses paroissiens sous le rapport religieux faisait profondément souffrir, sans qu'il le laissât trop paraître, sinon quand il épanchait son cœur devant les messieurs Laurentie, ses amis et confidents.

Tel que, il plut à Norbert qui aimait les gens simples et sincères. Mais en se voyant assis entre ces deux prêtres, près de cette jeune cousine qui devait être une sorte de petite nonne dans le monde, il pensa tout à coup avec une ironie mélangée d'émotion que c'était là une compagnie à laquelle il n'était pas accoutumé.

Cependant, il se trouvait à l'aise dans cette grande salle monacale au mur de laquelle, était suspendu un Christ tout blanc. Il aimait le jour discret des petites fenêtres ogivales ouvertes sur le jardin plein d'ombres, la clarté mystique du cloître où l'herbe avait élue domicile entre les dalles disjointes. Il aimait, dans ce calme décor monastique, la grâce tranquille de Bénédicte, son clair visage, le sourire discret de ses lèvres, le songe très pur de ses yeux aux reflets dorés, la blancheur virginal de sa robe. Ce fut pour lui une après-midi pleine de charme, qui devait compter parmi les meilleurs souvenirs de ce court séjour à Clergeac,

## VII

Le lendemain de son retour à Paris, Norbert se rendit chez son père dans la matinée. Maurice Defrennes l'accueillit par ces mots, jetés sur un ton narquois :

— Je me demandais si tu comptais t'installer définitivement là-bas ?

— Définitivement, non, mais je m'y plaisais beaucoup. J'ai fait la connaissance de cousins charmants...

Les gros sourcils blonds se rapprochèrent :

— Ah ! oui, le vieux cousin prêtre, et le notaire. Des types d'encroûtés pas ordinaires. Je m'étonne qu'ils t'aient plu ?

Avec un rire railleur, il ajouta :

— Il est vrai qu'ils ont dû multiplier les amabilités à ton endroit, dans l'espoir d'opérer ta conversion. Car ce sont de dangereux sectaires

que tous ces Laurentie.

En maîtrisant avec peine l'indignation qui montait en lui, Norbert répliqua :

– Ne leur donnez pas ce qualificatif qui ne leur convient en aucune façon. Il serait à souhaiter que l'on trouvât toujours, dans tous les partis, autant de discrétion, de tact, de loyauté à l'égard de toutes les opinions. Je regrette de ne les avoir pas connus plus tôt. Vous ne m'avez jamais parlé d'eux, pas plus que de mon oncle Raymond.

– Pourquoi faire ? Ce sont des gens du passé, qui ne peuvent t'intéresser.

– Ils m'intéressent au contraire beaucoup, il paraît que je ressemble à mon oncle ?

M. Defrennes considéra un instant son fils, et convint d'assez mauvaise grâce :

– Oui, quelque peu... Je ne l'avais pas remarqué. Un beau garçon, Raymond, et intelligent. S'il avait voulu sortir de sa petite ville, il aurait pu faire une belle carrière médicale. Mais il s'est obstiné. Une vie gâchée, en somme.

– Oui, par la faute de sa femme. J'ai appris la

triste histoire de ce mariage.

— Oh ! une histoire bien banale ! Il aurait pu tout réparer par le divorce et un remariage. Une jeune personne des environs de Clergeac, notre amie d'enfance, — tiens, c'est M<sup>me</sup> Jarrieu, que tu connais un peu — aurait été heureuse de remplacer l'infidèle près de Raymond dont elle était fort éprise. Mais il fallut voir l'indignation de celui-ci quand je fis allusion à cela ! « Mon cher ami, à ton aise, lui déclarai-je alors ; tu sais maintenant que Blanche Urgain est toute disposée à te consoler. Si tu juges préférable de t'ensevelir dans tes scrupules, tant pis pour toi ! »

Norbert dit pensivement :

— Je n'imagine pas que M<sup>me</sup> Jarrieu, avec son caractère folâtre et son esprit assez court ait pu rendre mon oncle heureux.

— Bah ! qu'en sait-on ! Et puis, il y en avait d'autres. Mais un clérical forcené comme lui ne pouvait entendre raison.

— Il obéissait à sa conscience, à ses croyances. C'est très respectable et, en somme, très beau.

Maurice Defrennes regarda curieusement la physionomie grave, réfléchie de son fils.

— Toi, si tu avais été élevé dans ces idées-là, tu aurais été capable de devenir comme lui !

À ce moment, le téléphone sonna et quand le banquier eut répondu à son interlocuteur invisible, il ne remit pas la conversation sur ce sujet, rendant le repas que le père et le fils prirent en tête-à-tête, — M<sup>me</sup> Defrennes déjeunant chez sa mère avec Licette — il fut souvent question de potins politiques écoutés par Norbert avec une politesse distraite.

Il quitta la demeure paternelle avec une impression d'amertume, de tristesse jamais ressentie à ce point. Maintenant qu'il connaissait les Laurentie, qu'il savait ce qu'avait été sa famille, l'état d'esprit de son père causait en lui une souffrance étrange, une sorte de révolte. De nouveau le reprenait cette vague nostalgie qui l'avait abandonné pendant son séjour à Clergeac. Elle le quitta encore au cours du voyage au Danemark qu'il fit avec Rémy Bartholier, le sculpteur, son ami préféré. Cœur généreux, franc,

sérieux à ses heures, ou du moins sachant reconnaître que son existence trop joyeuse gagnerait à être modifiée. Orphelin des l'âge de quinze ans, il n'avait eu personne pour le guider, pour l'empêcher de gaspiller sa jeunesse et sa fortune. Mais de son enfance pieuse, de son éducation chrétienne, il restait une empreinte, qui parfois apparaissait dans ses réflexions, ou dans les retours sur lui-même dont Norbert avait été plusieurs fois le confident.

En un coin du Rouergue, il possédait un petit château où il allait passer une partie de l'automne, chassant, pêchant, menant une vie campagnarde qui ne lui déplaisait pas. Il y avait là, tout près, une certaine cousine brune aux yeux tendres et rieurs, dont il était un peu plus épris à chacun de ses séjours à Moussenac. Mais son père hésitait à la lui donner en mariage, le jugeant trop peu sérieux.

— Je t'assure pourtant que je me sens capable de changer d'existence et d'être un bon mari, disait-il à Norbert. Marthe est une jeune fille si charmante, si parfaite que je serais le dernier des

mufles en ne cherchant pas à me rendre un peu digne d'elle.

Norbert écoutait ces confidences avec sympathie. L'attachement que Bartholier, dans la dissipation de la vie parisienne, conservait à sa vieille demeure, à sa province, l'amour qu'il éprouvait pour une jeune fille pieuse, sérieusement élevée, intéressaient ce descendant des Defrennes, en qui sommeillaient d'ataviques penchants pour une vie familiale et discrète, ennoblie par des vertus sans austérité. Maintenant surtout, de tels sentiments avaient un écho plus vibrant dans cette âme toute pénétrée des influences mystérieuses qui s'étaient exercées sur elle à Clergeac.

Au cours de son voyage, il envoya plusieurs cartes à ses cousins Laurentie, avec quelques mots rappelant le plaisir qu'il avait eu à les connaître. À la fin d'août, quand il revint à Paris afin d'y passer quelques jours avant de gagner Paramé, il trouva la lettre de M. Bruno le remerciant de son souvenir et lui disant quelle impression sympathique il avait laissée derrière

lui. Dans l'enveloppe se trouvait une carte illustrée représentant le groupe formé par l'ange et l'homme implorant dans le transept de Notre-Dame des Anges. Au-dessous. Bénédicte avait écrit son nom et ces deux dates : 15 août 1883, 12 juillet 1913.

La seconde était celle où il avait fait la connaissance de ses cousins, le lendemain de son arrivée à Clergeac, et visité avec le vieil archiprêtre et la jeune Fille le noble sanctuaire élevé par les anciens Prémontrés. L'autre était, à un jour près, celle de sa naissance. Pourquoi Bénédicte l'avait-elle notée ainsi, comme un fait d'importance ? Il se promit de le lui demander quand il la reverrait.

Pour le moment, il se rendait à Paramé où l'attendait M<sup>me</sup> Figuères. Elle l'accueillit avec une joie qui l'émut. Son charme de blonde élégante, sa tendresse amoureuse, la certitude qu'il était maintenant tout pour elle, lui faisaient oublier momentanément le malaise moral ressenti depuis son retour de Clergeac. Dans la villa où Régina habitait avec ses parents, ils s'isolaient tous deux,

à moins qu'ils allassent vers les rochers de Rothéneuf chercher un coin où ils pouvaient causer tout à leur aise et faire des projets d'avenir. Le casino ne les voyait guère, Régina n'étant que modérément mondaine, et voulant surtout profiter de cette présence chère.

Un après-midi, comme Norbert parlait de son voyage en Danemark, la jeune femme demanda :

— Mais racontez-moi donc, ami, ce que vous êtes allé faire dans cette petite ville périgourdine ? Comment lappelez-vous ? Clergeac, je crois ? Il s'agissait d'une vente de maison, m'avez-vous écrit ?

— Oui... une vente qui ne s'est pas faite, d'ailleurs. Mon père songeait à se débarrasser de ce vieux logis qui appartient depuis des siècles à notre famille. Le notaire lui faisant une offre d'achat, il m'envoya là-bas afin de voir ce qu'il convenait d'enlever avant conclusion de la vente. Mais cette demeure me plaisant, il a consenti sur ma demande à me la donner en toute propriété.

— Vraiment ? Elle est donc intéressante ? À quel point de vue ?

Il répondit pensivement, tandis que son regard s'attachait sur le joli visage au teint rosé, que caressait la brise marine.

— Je suppose qu'elle ne vous plairait guère. C'est une vieille maison bourgeoise, toute simple, dépourvue de caractère. Mais c'est notre maison de famille. Voilà pourquoi j'ai tenu à la conserver.

Il ne vit aucun étonnement, aucune désapprobation non plus dans les yeux bleus, dont la douceur parfois rêveuse était à certains moments traversée de vifs éclairs. Régina dit tranquillement :

— Vous avez raison, puisque cela vous fait plaisir.

Après un silence, elle ajouta en souriant :

— Voilà un logis qui ne vous verra sans doute pas fort souvent.

— Détrompez-vous, j'ai l'intention d'y retourner parfois. Cette petite ville est fort intéressante et j'y ai découvert des cousins qui me plaisent beaucoup.

- Des cousins proches ?
- Non, mais ils furent toujours intimement liés avec mes grands-parents, avec mon oncle. Seul, mon père laissa tomber dans l'oubli cette parenté.
- Que font-ils là-bas ?
- Il y a un vieux prêtre, le neveu de celui-ci, notaire, une petite-nièce...

En répondant ainsi, Norbert pensait : « Quand je serai marié, ils ne recevront pas ma femme. Car, naturellement, je n'aurai pas la déloyauté de leur cacher que j'épouse une divorcée. Dès lors, il me sera impossible de continuer les relations avec eux. »

Cette idée lui fut si profondément désagréable qu'il se tut un long moment, tandis que son regard errait sur la houle étincelante de la mer inondée de soleil.

Il se trouvait avec Régina sur la terrasse de la villa, face à l'océan. La jeune femme assise près de lui sur un petit canapé de rotin, avait à la main un ouvrage de broderie qui n'avancait guère. Une agréable langueur s'emparait d'elle sous les

effluves un peu brûlants de cet après-midi estival. Mais surtout elle était occupée de Norbert, heureuse de le voir là, d'entendre cette voix calme et prenante qu'elle aimait.

Une femme de chambre parut, apportant une lettre pour M<sup>me</sup> Figuères. Celle-ci l'ouvrit, lut quelques lignes et dit joyeusement :

— Mon cousin Blazay me fait espérer que tout sera terminé dans les derniers jours de novembre. Nous verrons donc enfin, cher Norbert, la fin de cette pénible attente. Nous pourrons enfin être heureux !

— Oui, nous pourrons être heureux, Régina.

Mais la joie de sa fiancée n'éveillait qu'un écho affaibli en son âme.

## VIII

Quelques jours plus tard, Régina quittait Paramé avec ses parents qui devaient passer le mois de septembre en Alsace, chez une sœur de M. Figuères. Norbert regagna Paris. Il comptait y séjourner jusqu'à la fin des vacances, en faisant quelques excursions vers des sites qui lui plaisaient.

Un après-midi, il eut la surprise de voir apparaître chez lui son père, qui arrivait de La Baule où il venait de passer le mois d'août. Il avait une mine orageuse et, en entrant, jeta son chapeau d'un geste violent sur le bureau de son fils.

— Il nous en arrive de belles avec Licette, mon garçon !

Il se laissa tombée sur le fauteuil que lui avançait Norbert.

– Quoi donc, père ?

– Eh bien, elle a fait une fugue de plusieurs jours en Espagne avec un certain baron Korf et maintenant elle déclare qu'elle l'épousera envers et contre tous. Si nous refusons, elle vivra avec lui en union libre. Voilà !

M. Defrennes, rouge et furieux, sortit son mouchoir pour éponger son front en sueur.

– Qu'est-ce que cet homme ? demanda Norbert.

– D'après les quelques renseignements que j'ai pu avoir, il est d'origine incertaine, de réputation assez douteuse. Beau garçon, paraît-il, habile à prendre les femmes. Pas de situation. Il semble qu'il tire ses principales ressources du jeu où il a beaucoup de chance, – trop de chance, disent les mauvaises langues. Quant à sa baronnie, très probablement, il n'y a pas plus droit que moi. Stupide fille ! Nous avons eu des scènes terribles et j'ai tout fait pour lui démontrer que l'individu n'avait en vue que sa grosse dot. Oh ! ouiche ! autant parler à cette table !

Le poing du banquier s'abattit sur le bureau.

— Mais si vous refusez votre consentement et la dot ?

— C'est bien ce que je lui ai déclaré. Mais elle m'a ri au nez en disant : « Eh bien, si tu veux du scandale, papa, tu l'auras ! » Et c'est vrai, la mâtine ! Cet aventurier a choisi le bon moyen pour me forcer la main !

— Vous auriez dû interdire ce séjour chez les Landremart, mon père. Dans un tel milieu il y avait tout à craindre pour elle.

— Évidemment, évidemment ! Mais moi, je ne m'occupe pas de ces choses-là. C'est sa mère que cela regarde. Ah ! Elle lui en a fait des scènes, Simone ! Mais à quoi cela sert-il maintenant ?

Oui, à quoi servait-il de faire des reproches à l'enfant lancée dans la vie sans guide moral, sans autre but que la jouissance ? Elle tirait de cette éducation des conséquences logiques, voilà tout,

— Qu'allez-vous faire ? demanda Norbert.

Le banquier frappa de nouveau sur le bureau.

— Eh bien, je suis obligé d'accepter cela ! Dire

que cette petite idiote aurait pu faire un si beau mariage ! Ah ! par exemple, elle pourra s'en aller où elle voudra avec son Korf ! Je ne veux plus les revoir une fois la cérémonie accomplie.

Là-dessus, M. Defrennes se leva si brusquement que le fauteuil faillit tomber à terre.

— Je pars demain pour Larchamp. Simone et Licette y sont déjà. Viendras-tu nous y voir ? Tu feras connaissance avec ton futur beau-frère.

Un ricanement acheva cette phrase.

— La perspective ne m'attire pas, je vous l'avoue !

— Je le comprends, avec ton caractère et tes goûts. Il te suffira de le voir le jour du mariage... Eh bien, au revoir, mon cher ami. Je vais tâcher de m'habituer à cette idée, puisqu'il n'y a pas moyen de faire autrement. Mais quelle affreuse petite coquine, que cette Licette !

Il partit, maugréant contre sa fille, contre ce futur gendre qui avait si bien su la prendre au piège.

Une grande tristesse pénétrait Norbert. Il

pensait :

« Pauvre Licette, elle est victime de son éducation. Peut-être, autrement élevée, aurait-elle été une enfant bonne et honnête, comme tant d'autres, comme...

Non, non, il ne fallait pas que même dans sa pensée elles fussent rapprochées ! Bénédicte, figure toute virginal, petite sœur des Anges... Depuis qu'il la connaissait, il croyait presque à l'existence de ces esprits célestes, que célèbre et vénère la religion chrétienne.

Peut-être même croyait-il presque en Dieu, en la pérennité de la vie des âmes dans un séjour éternel.

Car il ne pouvait imaginer un être comme Bénédicte sorti d'une descendance purement animale et finissant tout entière à la tombe. Cette seule idée lui aurait semblé un sacrilège. En fait, il n'avait jamais donné son entier consentement à l'athéisme tant proné autour de lui. Une secrète protestation contre cette doctrine de néant s'élevait en son être pensant, depuis longtemps déjà. Elle prenait maintenant plus de force,

depuis qu'il connaissait les Laurentie et avait respiré l'atmosphère du logis familial.

Il soupira : « Que diraient de l'aventure de Licette, de ce mariage, nos grands-parents Defrennes, s'ils vivaient encore ? Et l'oncle Raymond ?... Qu'en penseront-ils là-bas ? »

« Ils » c'étaient les Laurentie – le vieil archiprêtre, M. Bruno, la jeune cousine aux yeux d'automne ensoleillé.

Soudain lui venait un impérieux désir de les revoir, de se retrouver entre les murs de la vieille maison, de déambuler sous les voûtes élégantes de Notre-Dame des Anges, dans les rues en pente bordées de logis anciens, d'entendre les cloches puissantes dont la voix, dès le premier soir, lui avait paru familière.

Pourquoi pas ? Pourquoi ne pas terminer là ses vacances en continuant les agréables rapports ébauchés avec ses cousins Laurentie ?

Ce fut ainsi que deux jours plus tard, vers la fin de l'après-midi, il revit les tours de Saint-Norbert dressées dans la lumière rose du soleil

couchant. Une joie paisible le pénétra, comme si, longtemps exilé, il retrouvait enfin son foyer, sa famille, l'atmosphère où il pouvait respirer librement.

Élise, prévenue, avait préparé la maison pour le recevoir. Elle dit avec un sourire qui plissait un peu sa face ridée :

— J'avais bien vu que monsieur se plaisait ici.  
— Il y avait des fleurs dans le cabinet de Raymond, dans la salle à manger. Bénédicte les avait apportées, les avaient disposées elle-même. Norbert s'informa aussitôt des nouvelles de ses cousins, tandis qu'il s'installait dans la chambre des grands-parents.

— Tous vont très bien. Ils sont enchantés de revoir monsieur et m'ont chargé de lui dire qu'ils l'attendaient demain pour déjeuner. Il y a en ce moment chez-eux M<sup>me</sup> Dolmaine et M. l'abbé, son fils, qui viennent passer ici leurs vacances.

— Ah ! oui, la sœur de M. Bruno, qui fut ma marraine.

— Justement. Monsieur verra comme c'est une

bonne dame, si agréable. Et M. l'abbé est un bien excellent prêtre, dont on fait grand cas, paraît-il, dans sa paroisse de Paris. Tous les deux sont bien contents de connaître monsieur.

Norbert ressentit de cette nouvelle une certaine satisfaction. Il désirait connaître ces autres parents dont son père lui avait caché l'existence, cette cousine Thérèse qui, d'après la doctrine chrétienne, avait avec lui un lien spirituel, sorte de maternité d'âme qu'elle n'avait jamais pu exercer sur son jeune parent – non par sa faute.

Il dormit paisiblement dans la grande chambre au mobilier suranné, dont les fenêtres ouvertes laissaient entrer les parfums de l'été mûrissant. Le son des cloches le réveilla. Après avoir pris le petit déjeuner servi par Élise, il alla flâner dans le jardin plein d'ombre et de fraîcheur. Puis il remonta dans la chambre que venait de ranger la vieille servante. Sur la commode, des dahlias blancs étaient groupés dans un vase d'étain, aux pieds de la Vierge au doux visage et de l'Enfant divin, dont le sourire discret semblait accueillir le

descendant des Defrennes, sitôt revenu vers eux. De nouveau, depuis la veille, il avait cette étrange impression de n'être plus seul, de se trouver enveloppé des influences spirituelles de ses ancêtres défunts.

En levant les yeux, il vit le grand Christ au-dessus du lit et cette fois, pour le supplicié divin, son regard n'eut pas l'indifférence habituelle.

Ce Jésus, dont il avait étudié la vie et la doctrine comme celle de tant d'autres philosophes, en des ouvrages qui laissaient dans l'ombre ou bien niaient le Dieu pour ne montrer qu'un homme habile, intelligent, charmeur des foules, auxquelles sa parole persuasive distribuait les préceptes d'une morale nouvelle et très haute, ce Jésus, le plus aimé en même temps que le plus haï de tous les enfants des hommes depuis dix-neuf siècles, Norbert savait que ses pères l'avaient adoré, que plusieurs d'entre eux s'étaient spécialement consacrés à son service. Dans la vie de cette famille, le Dieu du Calvaire avait toujours été présent. Maintenant, le descendant de ces Defrennes disparus, soustrait

d'abord à cette influence divine, commençait de sentir l'appel mystérieux qui, par des voies diverses, ramène tant d'âmes égarées vers le Maître patient, dont les bras s'étendront jusqu'à la fin du monde pour accueillir le repentir de ses créatures.

Il fit quelques pas et se trouva sur le balcon de pierre. Dans le jardin voisin fleurissaient des géraniums, des dahlias, aux chaudes couleurs. Il revit le vieux puits surmonté de son antique ferronnerie et, en se penchant, les fenêtres aux charmantes sculptures. À ce moment, l'air vibra autour de lui, commença de s'emplir d'ondes sonores. Les cloches étaient mises en branle dans la tour de Notre-Dame des Anges.

« Oui, c'est dimanche », pensa Norbert.

Il se rapprocha de la balustrade, posa ses mains sur la pierre et resta là, immobile, écoutant avec recueillement ces puissantes voix qui avaient annoncé le baptême, le mariage, les funérailles de beaucoup d'entre les Defrennes. Son baptême à lui, aussi, d'ailleurs. Sur ce point, la tradition n'avait pas été interrompue. Il était un

fil de l'Église – un fils ignorant presque tout de cette Mère dont on l'avait séparé.

Dans le jardin voisin, deux silhouettes, l'une blanche, l'autre noire, apparaissent entre les feuillages des vieux arbres. Puis elles sortirent de l'ombre et entrèrent dans la claire lumière matinale. L'une était Bénédicte, l'autre un jeune prêtre au front tranquille, au maigre visage intelligent.

La jeune fille leva les yeux, vit Norbert qui se penchait au balcon. Sa physionomie, s'éclaira d'un sourire joyeux, sa main eut un charmant geste de bienvenue. Puis elle se tourna vers son compagnon et lui dit quelques mots.

Le prêtre, à son tour, regarda Norbert et lui fit un amical salut. Bénédicte cria quelque chose que le jeune homme n'entendit pas, dans le sonore bruit d'airain. Mais au signe qui accompagnait ces paroles, il comprit qu'elle l'invitait à venir.

Il n'hésita pas un moment. La délicate figure, à peine entrevue, l'attirait avec une irrésistible force. Il prit un chapeau, descendit, gagna la rue. Comme il s'avancait vers la porte de la maison de

l'Ange, il vit au seuil du vieux petit logis qui lui faisait face, à l'angle de la rue, un enfant d'une quinzaine d'années qui s'appuyait sur des béquilles. Quand le regard du jeune homme se posa sur lui, le visage assez fin, d'une pâleur maladive, fut déformé par une grimace épouvantable et un mot grossier jaillit des lèvres contractées par ce rictus affreux.

« S'il n'était un infirme, je lui aurais donné une bonne leçon », pensa Norbert.

Il se souvenait de ce que lui avait dit Élise au sujet de l'habitante de ce logis, la Maricotte, ainsi qu'on l'appelait. Elle élevait son fils dans les mêmes sentiments de haine qui lui brûlaient l'âme.

Ce fut Bénédicte qui vint ouvrir à son cousin, quand il eut fait retourner le marteau sur le solide vantail. La même joie que tout à l'heure animait le brun foncé de ses yeux.

– Oh ! Que c'est bien de nous revenir si vite !

Sa main s'offrait à Norbert, toute tiède et palpitante. Il la prit, la serra doucement. Une vive

émotion s'emparait de lui. Avec un frémissement dans la voix, il répondit :

— Clergeac, maintenant est un lieu cher pour moi.

Ils entrèrent tous deux dans le salon où l'abbé Laurentie se tenait debout, prêt à partir pour l'église. Avec lui se trouvaient sa nièce, M<sup>me</sup> Thérèse Dolmaine, et son petit-neveu, le vicaire parisien, que Norbert avait aperçu tout à l'heure dans le jardin avec Bénédicte.

Le vieil archiprêtre, visiblement tout heureux lui aussi de ce prompt retour, fit les présentations. M<sup>me</sup> Dolmaine, en serrant la main de Norbert, dit avec un sourire nuancé de mélancolie :

— Je vous ai vu si petit, mon cher enfant ! Alors, le pauvre Raymond était là... Mais il me semble que c'est lui qui est devant moi, tellement vous lui ressemblez !

— D'après ce que j'ai entendu dire de mon oncle, je voudrais que cette ressemblance ne fût pas que physique.

— Mais j'espère bien qu'il en est ainsi !

répliqua M<sup>me</sup> Dolmaine avec un sourire qui donna un air de jeunesse à son visage un peu flétri par la cinquantaine.

Elle plut aussitôt à Norbert par sa grâce simple, sa dignité sans affectation, la franchise qui se lisait dans les beaux yeux clairs et doux, Avec ses cheveux presque blanc, légèrement ondulés, son tailleur noir bien coupé, elle avait une distinction élégante que remarqua aussitôt Norbert. Et Joseph, son fils, avec sa cordialité franche, avec l'intelligence et la sincérité de son regard, ne lui fut pas moins sympathique dès le premier contact.

Le jeune prêtre dit en souriant :

— Vous m'excuserez, mon cousin, si je vous quitte un peu vite ? C'est moi qui officie à la grand-messe et voilà que la sonnerie va finir.

— Oh ! certes ! Nous nous retrouverons d'ailleurs bientôt.

— Oui, au déjeuner, que vous partagerez avec nous, dit l'abbé Laurentie. Mais d'ici là, nous devons vous laisser, car nous partons tous pour

l'église.

Bénédicte regarda Norbert, avec son discret sourire.

— Pourquoi ne viendriez-vous pas avec nous ? La maîtrise n'est pas mauvaise ; un de nos petits clercs, surtout, a une voix charmante. Puis vous reverrez nos belles voûtes, que vous aimez.

— Je ne demande pas mieux, s'il ne vous est pas trop désagréable d'avoir près de vous, pendant une de vos cérémonies religieuses, un incroyant comme moi.

M<sup>me</sup> Dolmaine dit avec vivacité, tandis que ses yeux s'animaient de bonté compatissante :

— Oh ! Mon pauvre enfant, ce n'est pas votre faute ! Vous ne saviez pas...

Il comprit qu'elle achevait en secret : « Mais un autre savait, lui ! »

Et dans le regard de Bénédicte, il revit cette immense, cette céleste charité qui semblait l'envelopper tout entier.

Tous quatre sortirent pour gagner l'église. Sur le seuil de sa porte, l'enfant infirme était toujours

là. De nouveau, il eut son horrible grimace, son rictus diabolique à l'adresse des habitants de la maison de l'Ange.

— Vous avez là un bien désagréable voisinage, mes cousins, dit Norbert.

Le vieux prêtre eut un soupir, en répondant ;

— Hélas ! hélas ! Les malheureux !

— Oui, les malheureux...

La voix de Bénédicte tremblait un peu.

— ... Quelle chose affreuse que la haine ! C'est l'enfer sur la terre. Pauvres, pauvres êtres ! Oh ! que je prie pour eux !

Ces paroles, et le ton d'ardente douceur dont elles étaient prononcées, pénétrèrent Norbert d'une sensation bouleversante qui subsistait encore, tandis qu'il prenait place dans le banc des Laurentie, entre M. Bruno et Bénédicte.

Cette grand-messe, à laquelle il assista en ce matin de septembre devait demeurer un des plus précieux souvenirs de sa vie.

Ce n'était pas la première fois qu'il se trouvait

à un office catholique ; soit par curiosité, soit pour des raisons de convenances, il en avait eu l'occasion. La noble jouissance qu'il en éprouvait était alors attribuée par lui à une impression toute intellectuelle. Il jugeait comme beaucoup d'autres que le catholicisme connaissait à fond l'art d'émouvoir les âmes par le moyen des sensations extérieures. Mais la Vie divine qui se dérobe tantôt derrière les splendeurs des cérémonies liturgiques, tantôt sous l'humble pauvreté des petites églises délaissées, Norbert ne l'avait pas devinée, ou du moins il n'en avait eu que des intuitions, comme un éclair traversant la nuit de son ignorance.

Aujourd'hui, cette Vie mystérieuse lui semblait emplir toute la vieille église où, depuis des siècles, elle s'enfermait pour être plus près des hommes. Il en sentait la palpitation éternelle dans la voix religieuse des grandes orgues, dans les hymnes de gloire, et dans les implorations douloureuses à travers lesquelles frémît l'espérance ; dans la prière des fidèles, et surtout celle de Bénédicte, dans les rites séculaires qui s'accomplissaient là, sous ses yeux, par

l'intermédiaire de l'abbé Dolmaine.

Son attention se dirigeait vers le jeune prêtre qui officiait avec une tranquille dignité, dans un vif reflet de lumière nuancé d'orange et d'azur par son passage à travers les verrières. Les gestes liturgiques n'avaient pas de signification pour Norbert, mais son atavisme catholique et l'évolution secrète qui se faisait en son âme, lui donnaient comme une révélation confuse du mystère caché sous ces apparences et de la grandeur du sacerdoce par lequel Dieu se communique à ses créatures.

Cependant rien ne le disposait, humainement parlant, à de tels sentiments. Autour de lui, combien l'avait-il entendu vilipender, ce clergé catholique ! Une prévention lui en était restée. Mais elle avait commencé de disparaître depuis qu'il connaissait l'abbé Laurentie, si noblement intelligent et charitable, et même cet excellent curé de Notre-Dame des Anges, qui représentait bien le type moyen du clergé français, zélé, simple, dévoué à des paroissiens trop souvent indifférents, quand ce n'est pas pire, ayant ses

travers, et même ses défauts, puisqu'il est fait du commun limou, et cependant marqué d'un tel signe par sa consécration que ses actes, bons ou mauvais, ont une répercussion singulière dans la société dont il est, moralement parlant, le conducteur.

Maintenant que Norbert avait vu son cousin Joseph Dolmaine, il pressentait que celui-ci aussi lui réservait d'intéressantes révélations et il les attendait avec une curiosité sympathique, déjà tout prêt à donner son estime au jeune vicaire parisien dont la physionomie énergique et droite l'avait séduit.

À la sortie de l'église, il serra la main de M. Bruno qui, appelé pour un testament dans un village des environs, était arrivé au milieu du prône.

Le notaire dit en souriant :

— Notre bon curé a dû préparer son sermon aujourd'hui, car il n'était pas mal du tout. Peut-être, sachant que vous arriviez, Norbert, avait-il l'espoir que vous seriez là. Or, il n'a pas voulu qu'un professeur agrégé eût trop mauvaise

opinion de son éloquence.

Norbert sourit à son tour.

— Cette éloquence, pour n'être pas de tout premier ordre, n'en a pas moins son prix. À défaut de ses belles tournures littéraires, elle garde le mérite de fort nobles pensées, des plus hautes considérations morales.

— Celles-ci, vous les recueilleriez également sur les lèvres de nos plus simples prêtres de campagne, car elles nous viennent de la Sainte Écriture, c'est-à-dire de Dieu lui-même.

Ces paroles étaient prononcées par l'abbé Dolmaine qui ayant quitté à la sacristie ses vêtements sacerdotaux, rejoignait sa famille sur le parvis de l'église.

Norbert dit pensivement, comme poursuivant une secrète pensée :

— Je crois que je ferais bien d'étudier nos livres saints.

Son regard rencontra celui du prêtre. Les deux hommes, en une seconde, reconnurent la loyauté de leur cœur et comprirent qu'ils s'aimeraient

comme des frères,

Sur la phisyonomie de l'abbé Dolmaine, un éclair de joie grave passa. Répondant à la réflexion de Norbert, le jeune prêtre dit avec un sourire de sympathie :

— Mais oui, un homme comme vous, appelé à former d'autres intelligences, doit connaître à fond la doctrine d'une religion, qui, après tout, quoique l'on puisse dire, a eu et aura toujours dans le monde une influence morale prépondérante.

Ce fut tout, il n'offrit pas d'initier Norbert à cette étude. Son tact, son intelligence doublée d'une expérience déjà acquise dans le ministère sacerdotal, lui faisaient deviner le travail de la grâce dans cette âme. Or, il ne voulait pas risquer de le contrarier par un zèle intempestif. Quand Norbert jugerait bon d'avoir recours à son cousin, celui-ci serait là, prêt à éclairer les points obscurs, à aider avec discréction l'œuvre divine.

## IX

Au cours d'une promenade faite quelques jours plus tard avec M. Bruno Laurentie et l'abbé Dolmaine, Norbert apprit le mariage de sa sœur, et les circonstances qui l'avaient décidé.

M. Bruno eut un lent hochement de tête.

— Tristes choses ! Hélas ! Histoires de tous les jours comme celle de notre pauvre Raymond. Mais celui-ci avait du moins sa foi pour supporter courageusement son malheur. Votre jeune sœur, elle, restera désarmée devant les souffrances que lui promet une telle union.

— Désarmée, oui, c'est le mot. Mais souffrira-t-elle ? On a si bien chez elle étouffé le cœur, développé le plus complet égoïsme !

— On souffre toujours d'une manière ou d'une autre, mon enfant. Si ce n'est par le cœur, c'est par l'orgueil. La première manière est infiniment

plus noble que, la seconde, à laquelle, d'ailleurs, elle se trouve souvent mêlée.

— Cette pauvre Licette n'avait peut-être pas une mauvaise nature, et c'est une enfant intelligente, qui aurait pu devenir quelqu'un. Mais elle n'a pas eu l'ombre d'éducation morale.

La voix nette et vibrante de l'abbé Dolmaine s'éleva :

— Bien d'autres sont ainsi. Nous le constatons, nous autres prêtres, dans nos paroisses populeuses. La faiblesse humaine n'a plus rien sur quoi s'étayer. Aussi voyons-nous tant de chutes... mon Dieu, tant de misères et de boue chez ces pauvres âmes nées à l'image divine !

La voix du prêtre fléchit un peu dans un accent de douleur. Le maigre visage frémît tandis que l'abbé ajoutait :

— C'est notre tourment de chaque jour.

Pendant un long moment, ils marchèrent en silence dans la rue étroite qui les ramenait vers leur demeure. Aux fenêtres fleurissaient des géraniums roses, des dahlias écarlates, panachés,

couleur de feu. Des enfants jouaient au bord du trottoir et leurs mères causaient sur le pas des portes en s'interrompant pour saluer M. Laurentie, connu et estimé de tous ici.

Norbert demanda, s'adressant au prêtre qui marchait près de lui :

— Vous aimez, la profession que vous avez choisie ?

— Je ne l'ai pas choisie, Dieu m'a appelé. J'ai répondu à cette vocation, qui est un immense honneur pour moi et représente en même temps une lourde responsabilité.

— Mais vous ne regardez rien ?

La physionomie du prêtre s'éclaira soudainement :

— Certes non ! Les fatigues, les déceptions ne manquent pas dans notre ministère ; mais nous avons aussi la consolation de faire un peu de bien aux âmes, d'en ramener quelques-unes à Dieu, de répandre la semence que le Maître fera germer. Puis encore — et surtout — nous avons l'union intime avec celui qui est notre force, notre vie.

Il se tut un moment avant d'ajouter, les yeux éclairés d'une tranquille allégresse :

— Oui, quand nous accomplissons tout notre devoir, d'un cœur libre et fervent, nous avons bien des joies intérieures, croyez-le, Norbert !

Comme les trois promeneurs longeaient en ce moment le mur qui entourait le cimetière, le regard de Norbert, pensif et grave, s'attacha au chevet de l'église qu'embrasait à cette heure le reflet de feu du couchant. À ce même instant, Bénédicte surgissait de l'ombre où s'enfonçait le petit porche latéral. Sa robe blanche, sa capeline de paille légère, son clair visage baignèrent aussitôt dans la flamboyante clarté. Ayant vu son père et ses cousins, elle vint à eux. Norbert avait déjà remarqué son pas léger, son allure presque aérienne. Mais aujourd'hui en la voyant venir enveloppée de cette ardente lumière, il eut la vision d'un de ces esprits célestes qu'elle aimait et honorait, d'un de ces brûlants séraphins qu'un auteur du seizième siècle lui avait dépeints naguère, dans un vieux livre de mystique trouvé parmi un lot de bouquins achetés à la vente d'une

bibliothèque.

M. Laurentie dit en souriant :

— Te voilà, ma petite orante ? As-tu bien prié pour nous ?

— Oh ! père chéri, vous savez bien que oui. Son regard, éclairé d'un sourire, allait de M. Bruno à l'abbé, puis à Norbert. Il devint alors plus doux encore et presque joyeux.

— Norbert, êtes-vous satisfait de votre promenade ?

Il répondit machinalement.

L'impression avait été si forte qu'il restait encore tout étourdi, tel un homme enlevé subitement à un songe éblouissant. Il lui fallait un moment pour retrouver en Bénédicte, au lieu de l'esprit tout de feu, la petite cousine au fin sourire, aux yeux dorés comme le feuillage d'automne sous le soleil.

M<sup>me</sup> Dolmaine attendait les promeneurs en travaillant dans le salon. Elle sourit à Norbert et à Bénédicte qui entraient ensemble, derrière M. Bruno et le jeune prêtre.

— Ma petite fille, va chercher ton grand-oncle qui est allé méditer sur saint Thomas dans le cloître. Le temps fraîchit. Puis je vous ai préparé à goûter dans la salle à manger.

— Oui, j'y vais, ma tante.

Se tournant vers Norbert, la jeune fille demanda :

— Venez-vous avec moi ? Vous aimez, tant notre reste de cloître...

Il acquiesça aussitôt. Le vieux chien, qui somnolait dans un coin du salon, se leva pour les suivre. Il témoignait à Norbert une sympathie dont il n'était pas prodigue au dire de Bénédicte, qui en tirait cette conclusion : « Il vous reconnaît comme tout à fait de la famille, non seulement par le sang... mais encore par les sentiments. »

Dans l'ombre des vieux tilleuls, les deux jeunes gens gagnèrent le cloître, maintenant dépouillé de sa floraison de roses, mais où déjà, l'opulente vigne vierge commençait de s'empourprer. L'abbé Laurentie, assis en un fauteuil de jonc, songeait, les paupières mi-

closes, la main sur un gros volume à reliure fauve posé près de lui, sur une table. Un sourire détendit sa bouche grave à la vue des arrivants. Il dit avec une nuance d'amical reproche dans la voix :

— Eh bien, ma petite lectrice... c'est comme cela que tu viens me lire saint Thomas ?

— Oh ! cher bon oncle, je me suis retardée à la sacristie ! M. le curé me donnait des explications au sujet de cet ornement que je dois transformer...

Elle s'avancait vers le vieillard, s'agenouillait près de lui, appuyait ses mains croisées sur l'accoudoir du fauteuil.

Le vieux prêtre posa sa main sur les cheveux légers.

— Oui, oui, je me doutais bien que ma Bénédicte n'oubliait pas son vieil oncle. Elle remplace mes yeux trop faibles, Norbert, et grâce à elle je puis relire bien des œuvres chères, entre autres celles de notre grand Docteur !

En frappant légèrement du plat de la main sur le vieux volume, le prêtre ajouta :

— Ici, voyez-vous, mon enfant, se trouve enfermée la plus haute science, qui est celle de l'amour divin.

Bénédicte, en se relevant lentement, dit avec un sourire léger :

— Saint Thomas est trop fort pour moi. Je n'ai pas fait les études théologiques nécessaires. Pourtant, avec les explications que vous me donnez, mon oncle, je comprends bien des choses.

— Oui, tu as l'intelligence de ces vertigineuses hauteurs où nous entraîne le Docteur Angélique : « Bienheureux les cœurs purs, car ils verront Dieu. »

Le regard voilé du vieux prêtre se levait sur la figure délicate, qui devenait pensive.

Bénédicte se pencha pour prendre sur une chaise son ouvrage, le tulle brodé de lis destiné à une aube, qu'elle avait posé là en quittant le jardin pour se rendre à l'église... Elle dit rêveusement :

— Le Docteur Angélique... C'est le plus beau

titre qu'on ait pu donner à ce grand saint.

Norbert demanda :

– Vous aimez beaucoup les anges, Bénédicte ?

Elle se redressa, en ramenant à elle le tulle léger.

– Oui, beaucoup. Ils sont les protecteurs de notre ville, de notre maison, de notre famille.

La lumière qui s'éteignait au loin arrivait encore comme un reflet de pâle aurore jusqu'à l'arcade ogivale sous laquelle se tenait Bénédicte. Elle nuançait de rose la fine blancheur du teint, la robe blanche, les lis brodés sur le tulle frissonnant. Bénédicte eut un tout petit sourire au coin des lèvres. Elle dit avec un doux recueillement :

– Les anges sont mes amis.

Quand, le soir, Norbert se retrouva seul, accoudé au balcon de sa chambre, il se répéta ces paroles de Bénédicte, et ressentit à nouveau le frémissement religieux qui l'avait saisi, tandis qu'il la contemplait.

La nuit était claire, douce. Quelques étoiles tremblaient au ciel et une mince corne de lune laissait glisser vers la terrasse sa clarté pâle. Un vent léger apportait la senteur forestière des châtaigneraies, mêlée à l'arôme des fleurs — tardives fleurs d'été, premières fleurs d'automne — en passant à travers les jardins silencieux. Une profonde paix enveloppait toute la petite ville et se répandait dans l'âme de Norbert.

Il pensait à Bénédicte. Il revivait les heures passées près d'elle, dans l'atmosphère de sa grâce virginal, de sa foi sans nuages, de sa pure charité. En ces moments-là, il avait l'impression de s'élever jusqu'à des hauteurs inconnues — jusqu'à ces espaces célestes où résidaient les amis de Bénédicte.

Oui, elle n'était qu'à moitié de la terre, cette enfant délicieuse.

Cependant, elle s'intéressait à tout, discrètement. Petite maîtresse de maison experte, elle veillait à ce que chacun autour d'elle fût à l'aise et satisfait.

Norbert se souvenait d'un vieux tableau, vu

naguère dans la sacristie d'une église espagnole : à terre, un homme couché, dormant, l'air épuisé, tandis que près de lui deux anges au fin visage, aux yeux pleins de miséricorde, achevaient de leurs mains délicates l'ouvrage grossier abandonné par le malheureux à bout de forces. Or, il lui venait à la pensée que Bénédicte ressemblait à l'un de ces esprits célestes, le plus jeune, le plus charmant.

Une bouffée de brise aromatisée par les essences des bois et des clos fleuris vint caresser le visage de Norbert. Au loin, un chien aboya, une voix lança un appel. Puis le complet silence de nouveau se fit aux alentours.

Norbert rentra dans la chambre. Il avait posé la lampe sur le bureau d'acajou qui avait servi à ses grands-parents. Machinalement, il attira un fauteuil, s'assit, ouvrit un tiroir où il renfermait les quelques lettres reçues depuis qu'il se trouvait ici.

Elles étaient à peu près toutes de Régina. La jeune femme, comme elle en avait coutume depuis qu'elle était fiancée à Norbert, écrivait

deux ou trois fois dans la semaine, très longuement presque toujours. La dernière de ces missives dépassait les quatre pages.

Norbert prit le papier bleuté, discrètement parfumé, il parcourut les lignes tracées par la haute écriture de Régina, puis laissa glisser le feuillet sur le bureau.

Vraiment, il lui semblait étrangement difficile, ce soir, de répondre à cette lettre d'amour ! Il ne trouvait rien en son cœur – rien du moins, qui répondit suffisamment à la tendresse passionnée de Régina.

Puis aussi, quelle gène bizarre lui venait tout à coup, à la pensée d'écrire à M<sup>me</sup> Figuères sur ce bureau de ses grands-parents, dans cette chambre où ils avaient passé une partie de leur vie et où ils étaient morts !

Régina Figuères, la femme divorcée de Darost... Que diraient-ils de ce mariage s'ils vivaient encore ? Accepteraient-ils d'accueillir cette petite-fille-là ?

Non, certainement, d'après leurs opinions. Ils

ne reconnaîtraient pas que Régina fût légitimement unie à leur petit-fils et lui fermeraient leur porte comme à une irrégulière.

Norbert leva les épaules en songeant : « Les idées ont évolué, depuis lors. Aujourd’hui, ils ne penseraient peut-être pas de même. »

Mais le malaise persistait. La mystérieuse influence des disparus l’enveloppait ici, comme une étreinte doucement tyrannique. Une fois de plus il eut l’impression puissante que les morts vivent, qu’ils parlent dans le secret de nos âmes, et qu’il nous faut écouter ces voix d’outre-tombe qui nous enseignent comment nous devons vivre et mourir pour trouver l’éternelle Vie.

# X

De ses fiançailles avec Régina, Norbert n'avait dis mots à ses cousins. Il jugeait inutile de leur en parler pour le moment. Ce mariage, il le savait, ne pouvait avoir leur approbation. Mieux valait que ce mariage ne troublât pas à l'avance l'intimité qui, chaque jour, lui devenait plus précieuse.

D'ailleurs, il parlait peu de lui, de sa famille, dans ses entretiens avec les Laurentie. Il ne se laissait pas aller aux confidences, même avec l'abbé Dolmaine vers lequel, pourtant, l'attirait une très vive sympathie. Son âme n'était pas de celles qui s'ouvrent avec facilité. Il fallait que l'on y pénétrât lentement, par la force d'une amitié discrète.

Cette amitié, il la trouvait chez ses cousins. L'affection qu'il leur portait lui était rendue, il le savait. Mais eux aussi, natures profondes et

réfléchies, ne dépensaient pas en phrases cette ardeur de sentiments très nobles qui les animaient. Le beau nom d'ami n'était pas profané ici, comme il l'est dans le monde, et une fois donné, il comportait des obligations réciproques résumées en ce mot qui, dans la langue chrétienne, comprend tout : charité.

Norbert dit un jour à l'abbé Dolmaine, tandis qu'il l'accompagnait jusqu'à la porte d'un ami d'enfance malade, condamné par les médecins :

— Il est étrange que nous nous comprenions aussi bien, ne trouvez-vous pas, Joseph ?

Le prêtre sourit, en levant sur son cousin le calme regard de ses yeux intelligents.

— Mais non, mon cher ami ! Songez donc que vous êtes tout pénétré d'un long atavisme catholique. Votre âme droite, sincère, profondément honnête et noble, en subit l'influence, quelle, qu'ait été votre éducation première. Aussi est-il très explicable que je trouve en vous une compréhension plus chrétienne — oui, je maintiens le mot, dût-il vous étonner — que celle de certains pratiquants tout en

surface, mouches bourdonnantes de la dévotion, à moins qu'ils n'en soient les parasites profiteurs comme les Pharisiens flétris par le Christ.

Pendant quelques instants, les deux cousins gardèrent le silence, en continuant de descendre la rue des Trois Anges, dont le sol rocailleux résonnait sous leurs pas. Puis Norbert demanda :

— Pensez-vous, Joseph, que je devienne un jour croyant ?

— Ceci est le secret de Dieu, ami. Toutefois, je puis vous assurer que si vous êtes une âme de bonne volonté, une âme sans orgueil, le don de la foi ne vous sera pas refusé.

Ils tournèrent à ce moment dans une petite rue transversale. Là se trouvait la demeure de l'ami de Joseph : une vieille maison à deux étages dont les fenêtres s'ornaient de figures taillées dans la pierre. L'abbé dit à mi-voix :

— Tenez, le pauvre Martial Bouré, il l'a eue, la foi ; un moment même il a songé à me rejoindre au séminaire. Puis tout a sombré à l'heure de la tentation. Mais il a près de lui une sœur

intelligente et pieuse, qui le ramène doucement à Dieu.

— Et vous, Joseph ?

— Moi, je ne suis qu'un passant. Ce sont les influences familiales, très souvent, qui agissent le plus efficacement dans des cas semblables. Ah ! si beaucoup de femmes voulaient mieux comprendre ce qu'elles peuvent, ce qu'elles doivent, et quelle puissance morale serait la leur, au foyer où elles apporteraient une religion éclairée !

Le prêtre soupira, en serrant la main de son cousin.

— À tout à l'heure, Norbert.

Il souleva le heurtoir de la porte, tandis que, Norbert continuait à longer la petite rue, entre les murs un peu croulants des vergers d'où venait un parfum de fruits mûrissants.

L'atmosphère lourde sentait l'orage. Aucun rayon de soleil n'éclairait aujourd'hui la petite cité. Norbert, peu soucieux de promenade cet après-midi, remonta par une ruelle escarpée

jusqu'à son logis. Près de la porte, le facteur qui arrivait lui remit une lettre. Il reconnut l'écriture de sa belle-mère. Accrochant son chapeau dans le vestibule, il se dirigea vers le jardin. D'une main distraite, tout en marchant, il décacheta l'enveloppe. Elle contenait, outre le feuillet, une photographie des deux fiancés.

Licette était assise dans le jardin de Larchamp, en une de ces poses cavalières qu'elle aimait. Son visage paraissait amaigri, mais elle avait les yeux plus hardis que jamais et ses lèvres souriaient avec une sorte d'orgueilleux défi.

Le baron Korf se tenait debout près d'elle, la main appuyée à son fauteuil. Il était bel homme, de physionomie intelligente. La bouche avait un pli de ruse. Les yeux étaient caressants et l'une des paupières, un peu tombante, donnait à l'ensemble du regard une séduction réelle, mais inquiétante.

Norbert songea aussitôt : « Ce qu'il me déplaît ! Quel fourbe ce doit être ! »

D'un geste brusque, méprisant, il enfouit la photographie dans sa poche.

Puis il commença de lire la lettre de sa belle-mère, fort courte d'ailleurs. M<sup>me</sup> Defrennes l'informait que le mariage aurait lieu dans les premiers jours d'octobre au château de Larchamp.

« J'aurais préféré qu'il se fit à Paris, mais ton père et Licette ne sont pas de cet avis. Nous aurons un assez grand nombre d'invités. Le baron Korf est orphelin et n'a qu'un frère qui habite en Roumanie. C'est un homme agréable, qui gagne à être connu. Ton père le reconnaît et lui témoigne de la sympathie, depuis surtout qu'il s'est aperçu de son aptitude pour les questions financières. Très homme du monde, très chic, en outre. Le seul point désagréable est son manque de fortune. Mais, vu son intelligence, nous le croyons capable de se faire une belle situation.

« Nous comptons sur toi pour la cérémonie. Licette te voudrait comme témoin. Viens quelques jours avant afin de faire la connaissance de ton futur beau-frère. Je m'occupe d'organiser une salle de bal et des illuminations. Ce sera champêtre et charmant. »

Du même geste que tout à l'heure, Norbert envoya la lettre rejoindre la photographie.

Allons, tout était parfait. L'aventurier sans scrupules, qui avait déshonoré Licette pour forcer le banquier à l'accepter comme gendre, se trouvait en passe d'être complètement adopté par la famille. M. Defrennes l'associerait à ses affaires et lui donnerait, dans sa banque, la place que son fils à refusé d'y prendre, M<sup>me</sup> Defrennes confierait à son homme « très chic » le soin de l'aider à organiser les soirées politico-littéraires qui réunissaient chez elle un monde très mêlé. Peut-être même lui demanderait-elle conseil pour les œuvres dont elle était une des patronnes les plus marquantes. Et dans quelques années, rien d'étonnant à ce que le baron autrichien – sans garantie d'authenticité – ayant reçu la naturalisation en bonne et due forme, devînt quelque gros personnage politique ou financier – les deux plutôt, à l'exemple de son beau-père.

Norbert, les traits crispés, fit quelques pas le long de la haie fleurie qui séparait son jardin de celui des Laurentie. Sur l'invitation que lui en

avaient faite ses cousins, il passait maintenant par la petite porte à claire-voie, quand il voulait se rendre chez eux. Ainsi la tradition se trouvait rétablie entre les deux maisons, à la secrète joie d'Élise qui bénissait tout bas son jeune maître, « un vrai Defrennes, celui-là ».

Dans un étroit sentier bordé de buis, Bénédicte avançait, son chien sur les talons. Elle aperçut Norbert et vint à lui, son fin sourire aux lèvres.

– Déjà rentré !

– Oui. Le temps ne me dit rien, aujourd'hui. J'ai laissé Joseph à la porte de son ami et suis revenu au logis, plus agréable que la route par cette température.

Tandis que Norbert parlait, il sentait sur lui le regard observateur de la jeune fille. Elle demanda :

– Avez-vous quelque ennui ? On le dirait, à votre physionomie, à vos yeux qui sont tristes.

Il eut un sourire forcé.

– Vous êtes une petite devineresse, Bénédicte. Oui, j'ai un souci, toujours le même d'ailleurs :

l'absolue divergence d'idées entre mes parents et moi. Une lettre de ma belle-mère vient encore de me le faire sentir profondément. Il s'agit cette fois du mariage de ma sœur. Ce Korf, cet aventurier, est en train de faire la conquête de tous, là-bas, y compris mon père qui lui découvre de grandes capacités financières.

Ils restèrent un moment silencieux en face l'un de l'autre. Un pli d'amertume se dessinait au coin des lèvres de Norbert. Dans les yeux de Bénédicte montait une ardente compassion.

– Pauvre Norbert !

La voix un peu basse avait un frémissement d'émotion.

Il prit la main fluette qui était posée sur l'un des montants de la petite porte. Son regard s'éclairait tout à coup.

– Vous me plaignez, petite cousine ? Oui, vous avez raison. En apparence je suis un des privilégiés de la vie. Mais les biens matériels ne suffisent pas. Autre chose me manque, m'a toujours manqué, dès mon enfance. Pour une

nature comme la mienne, l'absence d'affections familiales est dure, très dure, Bénédicte.

Elle répeta, avec la même ardeur compatissante :

– Pauvre Norbert ! Oui, je comprends... je comprends !

– Voilà pourquoi je me trouve si bien dès que je suis parmi vous. Le foyer tel que je l'ai rêvé, dans le secret de mon cœur, c'est le vôtre. J'y trouve l'atmosphère de dignité, d'affection dévouée, de vertu sans ostentation, qui fut, je m'en doute, celle où évoluèrent la plupart de mes descendants. Or, si étrange que cela paraisse, voici que je la découvre indispensable aussi à mon être moral. Oui, Bénédicte, maintenant plus que jamais, il me serait impossible de vivre comme beaucoup le font, autour de moi, comme le font mes parents eux-mêmes.

– Vous êtes tout à fait des nôtres par l'esprit et par le cœur, Norbert. Papa et mon oncle l'ont dit plus d'une fois. Aussi, désormais, rien ne pourra briser l'amitié qui vous unit à nous, n'est-ce pas ?

Il dit avec élan :

– Oh ! non, rien, Bénédicte !

– Et vous reviendrez de temps à autre habiter cette vieille maison, visiter vos cousins de province ?

– Je reviendrai tous les ans.

Et aussitôt il pensa : « Mais quand je serai marié, ils ne recevront pas Régina. Que subsistera-t-il alors le cette amitié ? Je ne reviendrai plus ici à cause de ma femme, je ne les verrai plus.

Une souffrance lui serra le cœur, à cette idée.

Ne plus les voir ! Elle, surtout, cette délicieuse Bénédicte, dont il avait pensé plus d'une fois : « Si j'avais une sœur comme elle ! »

Pourtant il était certain que les Laurentie, tolérants et miséricordieux pour les égarés, pour les faibles, considéreraient comme un devoir strict l'intransigeance à ce sujet. Leur conscience de catholiques les y obligeait, et un entretien entre le notaire et son neveu Joseph avait en outre appris à Norbert qu'ils considéraient comme une

obligation patriotique de s'opposer au danger social que représente le divorce.

Ainsi donc, la vieille maison des anciens moines resterait fermée pour M<sup>me</sup> Norbert Defrennes et, par contrecoup, pour un mari qui n'en franchirait pas le seuil sans elle.

Bénédicte avait ouvert la porte à claire-voie et invitait son cousin à venir jusqu'au logis, pour goûter d'une galette que venait de cuire Thérésine, la servante. Il la suivit machinalement, le cerveau plein de ces pensées pénibles qui venaient de l'assaillir. Ses pas faisaient grincer le gravier de l'allée, qui s'allongeait entre les plates-bandes garnies de fleurs d'automne. Il restait silencieux et Bénédicte se taisait aussi, la mine songeuse, chassant d'un geste doux les moucherons annonciateurs d'orage qui volaient autour de son visage.

Devant la maison, étaient assis M<sup>me</sup> Dolmaine et M. Bruno. Celui-ci avait laissé retomber son journal pour regarder venir les deux jeunes gens, et, de même, sa sœur abandonnait son tricot sur ses genoux. Elle dit à mi-voix :

— Ils sont charmants, ces enfants... et ils ont l'air de bien s'entendre.

Le notaire eut un léger hochement de tête.

— Oui. Mais c'est une chose à laquelle nous ne pouvons penser, Thérèse, pour bien des raisons. Norbert est un incroyant, d'abord. Puis son père n'admettrait jamais cette union avec une jeune fille pourvue d'une dot assez modeste, en regard de sa fortune. En outre — sans parler de la santé de Bénédicte, assez délicate — je me demande si elle à la vocation du mariage. Elle a une vie intérieure intense ! Elle est un ange sur la terre.

— Penses-tu alors qu'elle ait la vocation religieuse ?

— Elle n'en a jamais parlé. Non, je ne crois pas, pour le moment...

Ils se turent, car les jeunes gens approchaient. M<sup>me</sup> Dolmaine jeta un coup d'œil sur la physionomie de Norbert et remarqua son regard assombri, presque amoureux. Elle vit aussi la lueur qui les éclaira subitement quand Bénédicte dit avec gaieté :

— Je vous amène notre cousin qui aime tant être en famille. Tout à l'heure, je lui ferai goûter de la galette de Thérésine.

Quand elle se fut éloignée dans la direction de la cuisine, Norbert prit dans sa poche la photographie et la tendit à M. Laurentie.

— Tenez, voici ma sœur et mon futur beau-frère. Vous pouvez, d'un coup d'œil, juger le personnage.

Penchée sur l'épaule de son frère, M<sup>me</sup> Dolmaine considérait les fiancés. Elle murmura :

— Pauvre petite ! Quel malheur de l'avoir si mal élevée !

Il y eut un long silence. M. Bruno faisait subir à la physionomie du pseudo-baron un examen sérieux. Norbert s'était assis sur le banc près de M<sup>me</sup> Dolmaine. D'une main distraite, il caressait le pelage gris du vieux chien qui se frottait contre lui. Autour d'eux l'atmosphère était lourde, orageuse, et de la terre elle-même semblait monter une chaleur pesante qui engourdissait.

— J'aimerais mieux voir ma fille mourir dix

fois que de l'unir à un individu de cette sorte.

Tel fut le jugement de M. Bruno, tandis qu'il rendait la photographie à Norbert.

— Oh ! vous, je le pense bien !... et une fille comme Bénédicte surtout ! Mais Licette est tout autre hélas ! et ses parents ne sont pas vous. Cet homme doit être un intrigant supérieurement habile, car d'après ce que m'écrit ma belle-mère, il s'est déjà mis dans les bonnes grâces de mon père, cependant assez défiant de nature. Peut-être vous annoncerai-je bientôt qu'il est associé à la banque Defrennes et Cie.

M. Laurentie eut une exclamation.

— Oh ! Norbert, croyez-vous ? Cet aventurier...

Norbert riposta sur un ton de mépris :

— Combien y en a-t-il de ses pareils qui occupent de hautes situations dans la finance, dans la société mondaine, dans la politique ? Celui-là en augmentera le nombre, voilà tout. Mais l'avoir pour beau-frère, le voir prendre une place prépondérante dans la famille, voilà qui est vraiment dur !

Pendant un instant, le calme de Norbert se troublait sous l'afflux d'une révolte de son âme probe. M<sup>me</sup> Dolmaine mit sa main fine aux veines un peu saillantes sur celle de son filleul et il rencontra son regard affectueux qui semblait dire : « Oui, vous êtes des nôtres, vous. » Il sentit aussitôt l'apaisement se faire en son esprit, en son cœur troublé un instant par la souffrance qui passait comme un nuage sur sa vie depuis des années.

## XI

Quelques jours plus tard, l'abbé Dolmaine, son congé terminé, reprenait avec sa mère le chemin de Paris.

Norbert leur avait dit :

- J'irai vous voir là-bas.
- Tant que vous voudrez. Ce sera toujours une joie pour nous.

M<sup>me</sup> Dolmaine ajouta :

- J'ai éprouvé tant de peine d'être éloignée de vous, mon filleul. Je ne pouvais rien pour vous, en dehors de mes prières.

Pour la première fois, elle faisait allusion au lien spirituel existant entre Norbert et elle. Il riposta en souriant avec un peu de mélancolie :

- Ces prières m'ont peut-être préservé de bien des dangers, ma cousine. Je vous en garderai toujours la plus grande reconnaissance. Et

maintenant que nous ne sommes plus des inconnus, que vous voulez bien me donner un peu d'affection, je vous demande de les continuer afin que la voie s'éclaire devant moi, car à certains moments, je me sens positivement aveugle, marchant dans la plus terrible incertitude.

Le doux et clair regard s'attacha à lui pendant quelques secondes, avec une grave et maternelle tendresse. Puis, M<sup>me</sup> Dolmaine mit sa main sur l'épaule de Norbert en disant :

– Oui, mon enfant, je prierai pour vous.

Après le départ des Dolmaine, Norbert n'avait plus qu'une dizaine de jours à passer dans la vieille petite cité, car il ne pouvait arriver à Larchamp au dernier moment, juste avant la cérémonie, quel qu'en fût son désir. Avec M. Bruno et Bénédicte il fit des excursions en voiture aux alentours et jusqu'en Auvergne. L'avant-veille de son départ, ils se rendirent pédestrement à une petite chapelle en ruines, bâtie sur un roc surplombant la Dordogne qui bondissait entre deux rives escarpées, sur les

roches plates dont son lit était parsemé. À cent mètres de la chapelle commençait un bois de châtaigniers. M. Bruno, un peu las, s'assit à l'ombre sur un tertre garni d'herbe, tandis que les jeunes gens montaient l'étroit sentier menant au petit sanctuaire.

Deux pans de murs croulants, une porte en ogive, des dalles usées par les intempéries depuis une centaine d'années, plus qu'elles ne l'avaient été pendant cinq siècles à l'abri de la voûte intacte, et sur le tout, l'envahissement effronté des parasites, ronces, lierre, liserons aux allures modestes, chardons rébarbatifs, voilà ce qu'était devenue cette chapelle dédiée à l'archange saint Michel, en reconnaissance de sa protection contre une peste terrible qui avait ravagé, au cours du treizième siècle, les contrées environnantes.

Au pied du roc servant de base aux ruines, la Dordogne écumait, grondait, se précipitait en courtes cascades sur les roches polies par son contact séculaire. Le soleil, baissant déjà dans un ciel d'un bleu pâli, s'attardait encore sur ses eaux vertes et en dégageait de vifs éclairs. Une des

rives, rocheuse, difficile d'accès, recevait toute cette lumière ; l'autre restait dans l'ombre, avec ses feuillages pendant comme des chevelures, dont beaucoup touchaient l'onde mouvante qui les agitait sans cesse en son incessant passage.

Bénédicte et Norbert s'assirent sur une large pierre feutrée de mousse pour contempler ce paysage qu'ils aidaient. Paysage de France, simple, harmonieux, d'une grâce discrète et qui retient l'âme. Des prés en pente douce, entre des vergers dont les arbres, poiriers et pommiers, s'alourdissaient du poids des fruits, vignes jaunissantes s'élevant au flanc d'un coteau, baignées dans la lumière qui commençait de quitter les plus hauts placés, maisons vieilles, crises, aux toits couverts de mousse, dressées au bord des clos fleuris, bois de hêtres et de châtaigniers touffus sous cette lumière déclinante qui dorait leurs feuillages, où se montraient les premières rousseurs de l'automne.

Norbert dit pensivement :

— Ce pays m'est très cher. Il me semble que j'y ai toujours vécu.

Bénédicte leva sur lui ses yeux doux et songeurs.

— C'est votre pays, Norbert, en partie, du moins. Votre famille paternelle est tout entière d'ici.

— Oui, et je crois avoir tout pris d'elle. Hier, Élise m'a dit : « Monsieur ressemble de plus en plus à M. Raymond, pour tout. »

— Ma tante aussi l'a remarqué. Chère tante Thérèse, qui était si peinée de ne pas vous connaître ! Déjà elle vous a en grande affection, soyez-en assuré.

— J'en ressens une grande joie, Bénédicte, Cette femme au cœur sincère et bon sera désormais pour moi une véritable amie.

Il ajouta après un court silence :

— Comme elle aurait dû l'être depuis longtemps, si elle avait pu remplir sa mission près de moi.

Pendant un long moment il songea en regardant les bois éclairés par la lumière déclinante, d'où la brise apportait d'humides

senteurs forestières. Quelques jours auparavant, Élise lui avait raconté qu'au temps de leur enfance, Raymond Defrennes et Thérèse Laurentie jouaient au petit mari et à la petite femme. Leurs parents considéraient d'un bon œil ce futur mariage, le degré de cousinage étant fort éloigné. Thérèse devenue jeune fille, avait vu se changer en amour son affection enfantine. Mais Raymond, au cours d'un séjour à Bordeaux chez un de ses amis, s'était épris d'une jeune parente de celui-ci, beauté brune et séduisante, sans fortune et simulant une piété, des goûts sérieux qui n'existaient pas chez elle. Thérèse renferma son lourd chagrin, s'efforça d'oublier, courageusement, et trois ans plus tard céda au désir de ses parents en épousant un ami d'enfance, Gilles Dolmaine, établi comme médecin à Paris.

Norbert avait demandé à la vieille servante :

– Mon oncle savait-il que sa cousine l'aimait ?

– Je ne sais pas, monsieur. Peut-être l'avait-il deviné, bien qu'elle cachât fièrement son chagrin. En tout cas, c'est son nom qu'il a prononcé en

dernier avant de mourir.

Norbert pensait : « Sans doute, pauvre oncle, a-t-il amèrement regretté d'avoir laissé passer le paisible bonheur que lui réservait cette femme charmante. Et elle, comme elle a dû souffrir de sa souffrance ! »

Car, pas un instant, il ne faisait à Thérèse Dolmaine l'injure d'imaginer qu'elle avait pu considérer comme une revanche le malheur de son cousin.

Bénédicte caressait distraitemet son visage avec un brin de bruyère qu'elle tenait à la main, en regardant elle aussi l'horizon lumineux. Sortant de cette songerie, elle dit gaiement :

– Allons maintenant retrouver papa.

Norbert se leva et lui tendit les mains. Elle se tenait debout, légèrement, un rire aux lèvres.

– C'est gentil, d'avoir un cousin toujours prêt à vous aider. Mais ce sera fini maintenant... pour de longs mois sans doute ?

– Qui sait ? Je viendrai peut-être vous faire une surprise.

— Oh ! que ce sera bien ! À l'avance, j'en suis toute joyeuse !

Oui, c'était bien de la joie sincère, presque enfantine, qu'il revoyait dans ces yeux bruns dont il aimait la pure lumière. Les mains de Bénédicte restaient dans les siennes et tous deux se regardaient, souriants, émus, réellement heureux.

— C'est donc bien vrai que vous aimez notre vieux Clergeac ?

— Clergeac, certainement, et surtout mes cousins Laurentie. Je puis vous le dire en toute sincérité, Bénédicte : les plus puissantes, les meilleures impressions de ma vie, jusqu'à ce jour, je les ai trouvées parmi vous.

— Alors, je suis tranquille, vous reviendrez certainement.

Il eut un soudain raidissement. Le souvenir de Régina lui traversait l'esprit, comme un dard s'enfonçant dans une plaie que l'on s'efforce d'oublier.

En laissant retomber les mains de Bénédicte, il fit quelques pas dans la direction du sentier. La

jeune fille qui marchait près de lui, demanda avec un accent de prière discrète :

— Vous nous écrirez de temps à autre, n'est-ce pas ?

— Certes. Et vous m'enverrez quelques cartes, avec un gentil petit mot de vous ?... À ce propos, j'ai toujours oublié de vous demander pourquoi sur l'une d'elles vous aviez inscrit la date de ma naissance à un jour près ?

— Mais c'est celle de votre baptême, Norbert ! Vous êtes né le 14 août, m'a dit mon oncle, et dès le lendemain on vous présenta sur les fonts. Dans notre famille, on fête toujours, non le jour de la naissance, mais celui de notre régénération spirituelle, celui qui nous vit devenir enfants de Dieu. C'est beaucoup plus chrétien.

Il approuva d'un mouvement de tête. Puis il s'écarta pour la laisser passer devant lui, dans le sentier. Tandis qu'elle descendait, toute blanche, enveloppée de lumière, il tenait les yeux fixés sur elle et le regret du départ tout proche serrait plus fortement son cœur. Il pensa : « Qui sait ? peut-

être ne la reverrai-je pas ? Si j'épouse Régina cet hiver, je ne reviendrai plus ici. »

## XII

Quelques jours plus tard, après un court arrêt à Paris, Norbert arrivait au château de Larchamp.

Cette noble demeure, construite au début du dix-huitième siècle, avait été achetée par M. Defrennes cinq ans auparavant. À l'extérieur elle conservait à peu près son aspect d'autrefois, mais l'intérieur avait subi les atteintes du goût peu éclairé de M<sup>me</sup> Defrennes.

Le crépuscule commençait quand, ayant changé de tenue, Norbert entra dans le boudoir où sa belle-mère se reposait, en attendant que ses hôtes descendissent pour le dîner. Elle l'accueillit avec son habituelle amabilité banale. Jamais elle ne lui avait témoigné d'affection, mais il n'avait pas rencontré chez elle de malveillance. Simplement, elle était indifférente par manque de cœur, préoccupation d'elle-même et de ses plaisirs.

— Nous comptions te voir arriver plus tôt, mon cher ami, dit-elle. Adrian était fort désireux de faire ta connaissance.

— Désir qui n'est malheureusement pas réciproque,

M<sup>me</sup> Defrennes leva ses sourcils soigneusement soulignés au crayon.

— Quoi ! Conserves-tu quelque prévention contre lui ? Je t'assure, qu'après le premier moment de... d'ennui, nous avons trouvé qu'après tout, Licette n'avait pas si mal choisi.

— Ah ! bon ! Ah ! très bien ! Si vous trouvez cela charmant, si vous croyez que le bonheur de Licette est là...

Norbert contenait avec peine son indignation méprisante.

— Pourquoi ne le croirais-je pas ?

La voix de M<sup>me</sup> Defrennes devenait sèche et ses yeux bleus un peu à fleur de tête accusaient un vif mécontentement.

— ... Le baron Korf me semble avoir tout ce qu'il faut pour cela.

— Telle n'était pas l'opinion de mon père quand il est venu me voir à Paris. Ni la vôtre à ce moment-là.

— Oh ! naturellement, tout d'abord... Ton père surtout s'est emballé. Mais il faut être raisonnable, comprendre les choses... La jeunesse est un peu folle. Heureusement Adrian a de grandes qualités. Ainsi que je te l'ai écrit, ton père commence à l'apprécier beaucoup.

— Fort bien ! Espérons qu'il ne s'en repentira pas. Quant à moi, je serai correct à son égard, puisqu'il va devenir le mari de Licette, mais je me réserve d'avoir ensuite avec lui aussi peu de rapports que possible.

M<sup>me</sup> Defrennes pinça ses lèvres minces, fortement carminées.

— C'est une façon de blâmer tes parents, ta sœur qui a choisi...

— Oh ! ne me parlez pas du choix de Licette ! Je suppose que, tout comme moi, vous avez compris, la manœuvre de cet homme : La fille du banquier Defrennes était une proie tentante...

– Ne le calomnie pas !

M<sup>me</sup> Defrennes semblait exaspérée.

– C’était l’opinion de mon père... il y a six semaines.

– Ton père, ne le connaissait pas encore. D’ailleurs, il est tout naturel que la dot de Licette lui plaise. Cela n’empêche pas l’amour. Et ils s’aiment vraiment, ces chers enfants !

M<sup>me</sup> Defrennes prenait tout à coup un air attendri.

– ... C’est un très beau couple... Ah ! les voici ! J’entends le rire de Licette.

Par la porte ouverte sur le salon voisin apparut Licette, la main posée sur le bras d’un homme de belle taille, qui semblait approcher de la quarantaine. Sur sa photographie, Norbert l’avait trouvé plus jeune. Mais il revit, aussitôt dans le regard tourné vers lui cette sorte de séduction mêlée de ruse qui lui avait tant déplu.

– Ah ! Norbert ! s’écria Licette. Adrian, voici l’amateur de vieilles villes, de vieilles idées, de toutes les antiquités possibles et imaginables.

Très gaie, très railleuse, elle tendait la main à Norbert.

— Mon cher ami, je te présente mon fiancé. Quoique Adrian soit tout ce qu'il y a de plus avant-garde, j'espère que vous vous entendrez quand même.

— Je le souhaite de toute mon âme !

La voix de Korf était douce, insinuante. Norbert serra faiblement la main qu'il lui tendait d'un geste empressé. Dès ce moment, sans paraître remarquer l'amabilité de son futur beau-frère, il prit à son égard l'attitude de froide correction qu'il devait toujours conserver.

Quant aux apports entre Licette et lui, l'indifférence qu'elle avait toujours témoigné à son frère en restait la note dominante : indifférence qui semblait réciproque. Mais, en réalité, Norbert était trop dépourvu d'égoïsme pour ne pas s'intéresser à elle, en dépit de tout.

Elle semblait satisfaite, très gaie. Dans son regard, il retrouvait parfois cette expression d'orgueilleux défi qui l'avait frappé sur la

photographie envoyée par M<sup>me</sup> Defrennes. Ardente, infatigable, elle mettait en branle les distractions variées qui amusaient les hôtes de Larchamp. Korf jouait habilement près d'elle son rôle d'homme très épris. Licette en était-elle la dupe ? Norbert se le demandait en la voyant tantôt coquette, provocante, à d'autres moments froide ou d'humeur mordante, jamais émue, d'ailleurs, et – Norbert en était assuré au bout de quelque temps – jamais « vraie ».

Il put aussi constater que sa belle-mère n'avait rien exagéré, quant à la sympathie de Maurice Defrennes pour son futur gendre. Au lendemain de son arrivée, Norbert entendit vanter par le banquier les qualités « remarquables » d'Adrian Korf et apprit que son père songeait déjà sérieusement à le faire entrer dans sa banque.

– ... Pas encore en qualité d'associé, naturellement. Je le mettrai à l'un des principaux services, pour voir ce qu'il vaut réellement. Mais je crois le gaillard fort capable... Eh ! que dis-tu de cela, Norbert ?

– Mais je n'ai rien à dire, mon père. Vous êtes

libre. Je suppose seulement que vous avez pris les enseignements nécessaires pour donner ainsi votre confiance.

— Oh ! les renseignement, tu sais !... Le mieux est de juger les gens d'après leur comportement dans le présent. On peut avoir eu une jeunesse un peu... mouvementée, un peu... aventureuse, et devenir ensuite un homme sérieux.

— Je le souhaite.

M. Defrennes se mit à rire, en regardant son fils d'un air railleur.

— Tu le souhaites, mais tu n'y crois guère ? Décidément, il ne te plaît pas ?

— Oh ! certes non ! C'est le type de l'aventurier habile, séducteur, dangereux entre tous. Le mettre dans votre maison de banque, c'est vous livrer à lui, qui saura vous envelopper dans un réseau d'intrigues...

M. Defrennes l'interrompit en levant les épaules.

— Me prends-tu pour un imbécile ? Tant que je dirigerai la banque, Korf sera sous ma

dépendance, si je t'affirme qu'il ne me mènera pas à son idée. Par ailleurs, c'est un homme intelligent, qui pourra me rendre de grands services. Plus tard, je lui laisserai sans doute la maison puisque tu ne veux pas me succéder.

Norbert n'insista pas. Il comprenait que l'étranger avait fortement pris pied dans la faveur du banquier et que celui-ci, déjà presque aveuglé par l'habileté insidieuse du personnage, n'écouterait pas une voix aussi peu influente que celle de son fils.

Dans la demeure paternelle, que remplissaient des hôtes joyeux et affamés de plaisirs, il vécut moralement solitaire les quelques jours précédant le mariage. Insensible aux avances féminines, il se tenait à l'écart autant qu'il le pouvait sans impolitesse. Larchamp lui aurait plu, sans cet entourage mondain où l'élément parvenu avait sa large place. Plus d'une fois, tandis que sous ses yeux évoluaient les invités de ses parents, dans ce cadre luxueux, confortable, il évoqua la vieille maison simple et familière, comme une excellente bourgeoise sans prétention, le mobilier

suranné, assez laid, il fallait le reconnaître, le jardin mal soigné qui n'avait qu'une bien lointaine ressemblante avec les parterres fleuris de Larchamp. La comparaison, semblait-il, devait être fatale au vieux logis. Pourtant c'était vers lui que s'en allait, émue et pleine de regret, la pensée de Norbert. Entre ses murs, le descendant des Defrennes avait senti palpiter l'âme des ancêtres, alors que dans l'aristocratique demeure passée de main en main depuis la Révolution il se faisait l'effet d'une sorte d'usurpateur. Et s'il trouvait un plaisir d'esprit dans cette élégance harmonieuse, le cœur, la sensibilité profonde qui, chez lui, cherchaient toujours un aliment, ne pouvaient se satisfaire des souvenirs historiques de Larchamp, auxquels sa famille était complètement étrangère.

Toutes ces pensées, Norbert les renfermaient en lui. Personne ne cherchait à sonder son âme. Maurice Defrennes, tout occupé de ses affaires et de ses plaisirs, M<sup>me</sup> Defrennes absorbée par ses occupations de châtelaine, Licette insouciante et personnelle à son ordinaire, le laissaient à sa solitude morale. Bien qu'il y fût accoutumé, elle lui semblait plus pénible depuis qu'il avait connu

l'affectueuse intimité des Laurentie.

La veille du mariage, en revenant vers huit heures de faire un tour dans le parc, Norbert trouva sa sœur assise dans un petit kiosque de verdure où, parfois, il venait lire et fumer, seul avec ses pensées. Lurette, le buste renversé contre le dossier du banc, avait une cigarette entre les lèvres et en tirait de petites bouffées pressées, rageuses, semblait-il. Près d'elle, son chien, un fort beau colley, dormait mollement étendu.

Norbert dit avec surprise :

– Comme tu es matinale ! Tu as donc changé d'habitudes ?

Elle leva les épaules sans répondre. Son humeur, visiblement n'avait rien d'aimable. Ce que voyant, Norbert fit observer avec ironie :

– Tu as l'air de bouder ? En ce cas, je te laisse, ma petite.

Il allait tourner les talons. Mais Licette, d'un geste vif, jeta sa cigarette en disant impérativement :

– Non, reste ! Je veux te demander quelque

chose.

- Bien. De quoi s'agit-il ?
- Pourquoi es-tu si froid pour Adrian ?
- Parce qu'il me déplaît.
- Pourquoi te déplaît-il ?

Les regards du frère et de la sœur se pénétraient : celui de Norbert, ferme et sincère, celui de Licette, un peu dur, laissant voir une sourde irritation.

Norbert dit gravement :

- Tiens-tu beaucoup à ce que je te révèle toute ma pensée ? Mais à quoi bon ? Tu es assez intelligente pour avoir deviné déjà comment je le juge ?

Elle se redressa, le visage tendu, les yeux étincelants.

- Oui, je le sais, je le sais ! Mais que m'importe ton jugement ? Je l'aime comme il est, avec tous ses défauts... et il en a ! Oh ! pour cela, oui !

Elle eut un rire qui sonna faux aux oreilles de

Norbert.

— ... Toi, tu veux faire le censeur, l'homme sérieux. Tu me condamnes, je l'ai bien compris. Qu'est-ce que cela me fait ? Je veux vivre librement, sans entraves morales. Les vieux préjugés au feu ! Ah ! j'ai d'autres idées que toi, mon cher !... des idées autrement larges !

Elle parlait d'une voix un peu âpre et ses yeux s'éclairaient de cette lueur de défi que Norbert y avait vue plus d'une fois.

Il dit avec une tristesse pensive :

— Oui, des idées beaucoup trop larges. Mais tes éducateurs en sont grandement responsables. Je souhaite que tu n'aies pas de trop dures désillusions, ma pauvre enfant !

Elle l'interrompit, en laissant échapper une sorte de ricanement.

— Il faudrait pour cela, d'abord, avoir des illusions. Or, cela n'existe pas chez moi. Je sais ce que vaut Korf. Je sais que dans peu de temps notre ménage sera désuni. Eh bien, chacun vivra de son côté, à l'exemple de mes parents. C'est

très simple, et cela se fera sans déchirement.

Norbert eut un sursaut de douloureuse indignation.

— Quoi ! Voilà ce que tu envisages ? Et tu as dix-neuf ans !

Licette appuya sa joue contre sa main et dit avec un petit sourire d'ironie :

— Vraiment, n'ai-je que dix-neuf ans ? Au fait, je ne me souviens pas d'avoir jamais été jeune. Car être jeune, dis, Norbert, c'est posséder cette fameuse innocence, être capable d'enthousiasme, c'est ignorer les obstacles de la vie, ou du moins ne pas les regarder froidement, sans frémir ? C'est peut-être aussi aimer avec sincérité, avec confiance ? Eh bien, rien de cela n'a jamais existé chez moi.

Avec un vif mouvement, Norbert se rapprocha d'elle, lui prit la main en la regardant bien en face.

— Ce n'est donc pas vrai, Licette, que tu aimes Adrian Korf ?

Elle rit un peu nerveusement en se dégageant.

— Mais si, je l'aime,... à ma façon. Il y a bien d'autres sortes d'amours, ne le sais-tu pas ? En admettant que je fusse capable d'en éprouver un autre que celui-là, je me garderais bien de le donner à Korf, il le piétinerait avec la plus parfaite indifférence. Mais heureusement, je n'ai pas de cœur. Alors donc, mon cher, ne crains pas que je souffre, quoiqu'il puisse faire, je me sens de force à lui faire la pareille.

Elle se leva, souple et nerveuse dans son ample tenue d'intérieur, en soie japonaise. Des larges manches sortaient les bras nus, très blancs. Autour du cou rond et ferme que découvrait l'ouverture en carré, un collier d'opales glissait avec un doux chatoiement. La jolie tête brune se tourna vers Norbert, les lèvres moqueuses lancèrent :

— Toi, tu te scandalises de tout. Quel drôle de gars tu es ! On ne croirait jamais que nous sommes frère et sœur.

Elle regardait en riant Norbert dont la physionomie restait triste, péniblement émue. Puis elle eut un mouvement d'épaules qui fit

onduler autour d'elle la soie brodée de chrysanthèmes roses.

— ... Chacun est libre, d'ailleurs. Je ne te fais pas de chicane à ce sujet. Si tu te trouves plus heureux avec ces idées-là, tu as bien raison.

Elle appela son chien et quitta le kiosque. Norbert la regarda s'éloigner dans l'allée qu'éclairait le soleil matinal. Cette nervosité qu'il avait remarquée chez elle, tout à l'heure, il la retrouvait dans sa démarche, dans le geste par lequel, au passage, elle attirait à elle des rameaux d'arbustes pour les briser. En rapprochant ces symptômes de l'amertume qu'il avait sentie sous l'air de défi, sous l'affectation de cynisme, il comprenait que Licette souffrait, autant du moins que le pouvait une nature rendue si profondément égoïste et futile par une éducation qui, négligeant le cœur et les forces spirituelles, lui avait enseigné le matérialisme, le goût de la jouissance.

Elle voyait évidemment Korf tel qu'il était, car elle n'avait même pas cherché à s'élever contre le méprisant jugement de son frère, deviné sans qu'il eût besoin de le formuler. Non, elle

reconnaissait implicitement que cet homme le méritait. Mais elle disait, en un défi cynique : « Je l'aime quand même ! »

Cependant, quelle que fût son effrayante désinvolture devant les perspectives d'une telle union, elle devait au fond en éprouver quelque angoisse – et peut-être aussi la pensée que Korf avait jeté son dévolu sur elle, dans le seul but de devenir le gendre du riche Maurice Defrennes, faisait-elle frémir ce qui pouvait rester de cœur, de fierté, dans la nature faussée de Licette.

Norbert, avec un soupir, sortit à son tour du kiosque et regagna le château... Comme il entrait dans le vestibule, M<sup>me</sup> Defrennes sortit du petit salon.

– Le courrier vient d'arriver. Voici une lettre pour toi Norbert.

Il prit l'enveloppe, y jeta les yeux et reconnut aussitôt la fine écriture de Bénédicte.

M<sup>me</sup> Defrennes dit avec un sourire d'ironie :

– Tu as des correspondantes féminines là-bas ?

Il répondit froidement :

– C'est ma cousine, Bénédicte Laurentie, qui sert de secrétaire à son grand-oncle presque aveugle.

– Ah ! Il y a une cousine ? Toute jeune ?

– À peu près l'âge de Licette.

– Jolie ?

Secrètement irrité par ces questions faites sur un ton railleur, il répondit avec sécheresse :

– Oui, très jolie – pas à la manière de ma sœur. Bénédicte est une enfant très pieuse, très bonne, une âme délicate et charmante. J'ai déjà beaucoup d'affection pour elle – mais une affection toute fraternelle.

M<sup>me</sup> Defrennes laissa échapper un rire sarcastique.

– Mon cher ami, je te conseille fortement la méfiance. Tes bons dévots de là-bas, et la jeune personne si pieuse, ont dû penser que tu serais un fameux parti ! On va donc faire son possible pour te prendre au filet...

Norbert l'interrompit avec une indignation qu'il ne put maîtriser.

— Vous ne les connaissez pas, ma mère ! Ne les jugez donc pas sur le modèle commun. Ce sont des âmes très hautes, pour lesquelles passent en seconde ligne les intérêts de ce monde.

M<sup>me</sup> Defrennes ricana.

— Je ne te croyais pas si naïf ! Enfin, ton engouement pour ces gens-là n'aura heureusement pas d'importance, puisque tu es engagé à Régina Figuères. Sans quoi, je me demande si tu ne tomberais pas dans leur panneau.

Il ne releva pas ces paroles et, se maîtrisant, quitta sa belle-mère, car il sentait que des paroles trop dures étaient prêtes à sortir de ses lèvres.

Une fois dans sa chambre, il prit connaissance de la lettre du vieil archiprêtre, qui était une réponse à celle écrite par lui au lendemain de son arrivée, à Larchamp. Ce rappel des heures douces et reposantes passées à Clergeac, dans la maison hospitalière de ses cousins, calma un peu l'âme agitée de Norbert. Les nobles pensées dictées par l'abbé Laurentie, écrites par sa petite-nièce, écartaient les pénibles impressions de la matinée.

Le front sur sa main, il s'arrêta plus longuement à un petit post-scriptum de Bénédicte : « Je n'oublie pas de prier pour vous comme je vous l'ai promis, mon cousin et ami. »

Son ami. Oui, certes, il l'était ! Chère petite Bénédicte au cœur fervent, qui pensait à lui dans ses angéliques prières !

Et l'on osait l'accuser, elle et les siens, d'intrigues, de manœuvres autour du riche parti matrimonial que représentait le fils du banquier !

Cette suspicion de sa belle-mère lui semblait une insulte jetée sur Bénédicte, cette enfant toute candide, qui considérait comme un être tout à part, placé à un degré intermédiaire entre les hommes et ces créatures célestes que les chrétiens appellent des anges.

Mais après tout, M<sup>me</sup> Defrennes, ne connaissant pas les Laurentie, était excusable de les juger sur la mesure commune, car elle voyait quel empreusement les parents des jeunes personnes à marier témoignaient à l'égard de son beau-fils, futur héritier d'une grosse fortune, et dont les fiançailles non officiellement annoncées,

ne paraissaient pas avoir éteint tous ces espoirs ambitieux. Dans son état d'âme, il était difficile de croire au désintéressement, à la délicatesse si complètement inexistantes en elle et autour d'elle.

Les yeux de Norbert restaient fixés sur la page ouverte de la jolie écriture de Bénédicte. L'impression pénible se faisait plus vive, car il évoquait le souvenir de Régina, dont sa belle-mère venait de jeter le nom dans leur courte discussion. Or, depuis quelque temps, il ne pouvait penser à elle sans éprouver une appréhension presque douloureuse, à l'idée de la revoir et de parler de leur prochaine union. Cette appréhension se fit tout à coup si forte, pendant quelques instants, qu'il songea tout frémissant :

« Mais ne l'aimerais-je donc plus ? »

Cette question resta en lui sans réponse. Il ne savait pas... il se sentait dans l'obscurité. Il se disait : « J'ai eu tort de prendre cet engagement. J'aurais dû réfléchir davantage. Maintenant, c'est une chose décidée, je ne puis y revenir. »

## XIII

Après ce court séjour à Larchamp, Norbert se retrouva chez lui avec la plus grande satisfaction. Il reprit ses occupations accoutumées, ses cours, ses lectures, revit ses amis, ses relations habituelles que les vacances avaient dispersées. Bartholier, mélancolique, lui apprit que le père barbare de son amie d'enfance avait répondu non à une catégorique demande en mariage.

— ... On lui a raconté de moi des horreurs, mon cher ! — beaucoup plus que je n'en ai fait, selon la coutume. Marthe est très malheureuse de ce refus, mais elle aime beaucoup son père et, au fond, je crois qu'elle a un peu peur de moi. Si elle savait, pourtant, quel bon mari je ferais !

— Oui, mais elle ne le sait pas, mon pauvre ami ! Son père et elle ne peuvent juger que sur ton existence passée, qui ne fut pas toujours un modèle. Eh bien, sois plus sérieux pendant

quelques années pour leur donner un gage de tes bonnes résolutions.

Bartholier se mit à rire, avec un mélange d'émotion et d'ironie.

– Tu es un très sage conseiller, Defrennes : mais je n'ai pas ta nature calme, énergique, ton goût de la solitude... et ta patience. Si encore je voyais un motif d'espoir, j'attendrais avec joie. Mais il n'en est rien malheureusement. Le père Glainzy a trop de méfiance contre moi pour vouloir jamais revenir sur sa décision.

– Sait-on jamais ! À ta place, je ne me découragerais pas, mon cher ami.

Bertholier hochait la tête.

– À ma place... à ma place ! Je voudrais t'y voir ; Quand un bonhomme tête vous dit : « Mon garçon, je ne vos donnerai ma fille ni pour or ni pour argent »... Si tu trouves que ça vous laisse de l'espoir ?

Et, rageur, le sculpteur ajoutait :

– Tiens, j'ai envie de faire trente-six folies, puisqu'on m'empêche de devenir tout

simplement un bon père de famille !

Parmi ceux que Norbert avait revus peu après son retour, il fallait compter M<sup>me</sup> Dolmaine et son fils. Tous deux habitaient au troisième étage d'une maison tranquille, un appartement meublé avec simplicité, mais beaucoup de goût. Norbert y retrouvait l'atmosphère de Clergeac et, sans les échos de la bruyante vie parisienne, il aurait pu se croire encore dans la petite cité provinciale, tandis qu'il causait avec M<sup>me</sup> Dolmaine et le jeune prêtre, dans le salon garni de quelques beaux meubles anciens où, sur le panneau principal, s'étendaient les bras d'un crucifix de bronze, héritage précieux de la famille Dolmaine.

Près de ses cousins, Norbert retrouvait la même cordialité simple, la même affection discrète qui lui avait plu à Clergeac. Il se retira au bout d'une heure en promettant de revenir bientôt. Il emportait de ces instants passés près d'eux la même impression de paix que lui procuraient ses rapports avec ses cousins Laurentie pendant son séjour à Clergeac.

Après cela, un grand dîner chez ses parents

pour le retour des nouveaux époux lui parut un saut pénible dans la vulgarité morale la plus complète. La toilette et l'attitude des femmes, les conversations cyniques de certains invités, l'atmosphère générale, saturée de vilenies secrètes ou avouées, tout écœurait Norbert, ce soir, à un point qu'il n'avait pas connu encore. Quand il fut chez lui, sa main, d'un geste presque instinctif, alla chercher dans un tiroir la carte que Bénédicte lui avait envoyée, au mois d'août précédent, et qui représentait l'ange du transept. Longuement, il contempla l'ardente et pure figure, le visage implorant, douloureux de l'homme agenouillé. Et voici qu'au lieu des traits de l'ange, il ne vit plus que ceux de Bénédicte, animés de la même expression. La jeune fille, blanche et fluette, montrait le ciel à l'homme suppliant qui maintenant était Norbert Defrennes.

L'impression fut si forte, pendant quelques instants, que Norbert resta là immobile, frémissant, les doigts crispés sur la carte, la gorge serrée par une émotion violente. Il fit enfin un mouvement, laissa retomber la carte et passa la main sur son front.

La soirée chez ses parents avait décidément agi sur ses nerfs. Cette hallucination en était la preuve. Mais il n'y avait là qu'un malaise passager dont sa volonté aurait facilement raison.

Il reprit la carte, regarda de nouveau l'ange et l'homme. Cette fois, il ne revit pas la vision qui l'avait si fortement ému. Pourtant, c'était encore à Bénédicte qu'il pensait en considérant la reproduction du groupe de pierre. Il évoquait la jeune fille en prière, telle qu'il l'avait vue au pied de la statue. La virginale figure continua d'occuper sa pensée, d'éloigner tous les pénibles souvenirs, jusqu'au moment où vint le sommeil, paisible et profond comme si des ailes angéliques s'étendaient sur celui dont l'abbé Dolmaine avait dit : « C'est une âme de bonne volonté dans toute l'acception du terme. »

Régina, retenue près d'une de ses sœurs malade, reparut à Paris que vers la fin d'octobre. Par correspondance, elle avait activé le zèle du son avoué, mais elle éprouvait une grande hâte d'être sur les lieux. D'autant plus qu'elle

ressentait une inquiétude relativement à Norbert, dont les lettres depuis quelque temps lui semblaient un peu froides, gênées, ne renfermant aucune allusion à leur union cependant assez proche maintenant, car M<sup>me</sup> Figuères serait libre bientôt, ainsi qu'elle l'avait joyeusement rappelé à son fiancé.

Certes, il n'avait jamais été un amoureux très expansif, ce charmant Norbert. Mais Régina le savait d'une nature réservée, concentrant volontiers les impressions vives. Peu de temps auparavant, elle était certaine d'être aimée – non toutefois autant qu'elle aimait. Plus d'une fois, elle avait songé avec une joie fière : « Norbert est un cœur fidèle sur lequel je pourrai toujours compter. » Voici pourtant qu'une crainte se glissait en elle – crainte sans sujet précis, qu'elle essayait de traiter par le dédain, mais qui revenait toujours et lui donnait un fiévreux désir de revoir Norbert pour s'assurer que ses inquiétudes étaient de folles imaginations, telles qu'en ont les femmes très éprises qui ne trouvent pas chez l'objet de leur affection des sentiments aussi vifs.

Ce fut donc avec un mélange de joie et d'anxiété qu'elle réintégra l'élégant appartement situé au-dessus de celui qu'occupaient ses parents, avenue d'Orléans.

Norbert, prévenu par téléphone, vint la voir le lendemain. Elle le trouva changé, sans pouvoir définir sur quel point. Il lui témoigna un affectueux intérêt, comme il en avait coutume, avec toutefois une nuance de contrainte que perçut l'attention aiguisée de la jeune femme. Quand elle parla du divorce prononcé, de la date du mariage que déjà l'on pouvait presque fixer, elle vit une ombre dans ces yeux bruns dont elle aimait la douceur pleine de rêve et l'énergie concentrée qui, toutes deux se mêlant, donnaient tant de charme au regard de Norbert.

Il dit avec un effort que Régina perçut :

– La date que vous choisirez sera la mienne, ma chère amie. Nous en reparlerons d'ailleurs ces temps-ci.

– Oui, car vous viendrez souvent ?... Tous les jours, maintenant ?

La tête blonde se penchait sur l'épaule de Norbert, tandis que les yeux tendres appuyaient éloquemment la demande.

Il sourit en répondant :

— Je tacherai, du moins.

La beauté, le charme de Régina le reprirent un peu, ce jour-là et les suivants. Elle était charmante, ils s'aimaient, ils seraient heureux. Ainsi donc, il n'y avait qu'à mettre de côté les incertitudes pénibles dont il avait souffert, ces derniers temps, au point d'être obligé à un effort sur lui-même pour écrire à sa fiancée.

Pendant cette période, il n'alla pas chez les Dolmaine. Il retardait le moment de leur apprendre son futur mariage, qui leur causerait — et aux chers cousins de Clergeac — une si pénible impression. Mais sa loyauté se trouvait gênée du secret qu'il gardait à ce sujet. Aussi jugeait-il préférable de ne pas nouer de rapports intimes qui ne pourraient avoir de lendemain.

Il connut ainsi une dizaine de jours presque paisible, pendant lesquels il réussit à se persuader

qu'il était parfaitement heureux, qu'il aimait Régina plus que tout, et n'avait pas lieu de se préoccuper au sujet de ce que penseraient des parents connus depuis si peu de temps.

Mais cette relative quiétude dont il essayait de se leurrer ne devait pas durer.

En quittant Clergeac, il avait emporté de vieux volumes découverts dans le grenier. Parmi eux se trouvaient les œuvres de saint Thomas, sans doute hérités de quelque Defrennes prêtre. Se souvenant de ce que lui avaient dit à ce sujet les abbés Laurentie et Dolmaine, Norbert en avait commencé la lecture, quelque temps après son retour de Larchamp. Très vite, il fut intéressé au plus haut point. Mais, quelles qu'eussent été les études faites par lui, des points restaient obscurs, que seule pouvait comprendre une intelligence formée aux études théologiques, Norbert, ayant goûté à cette source ardente, éprouvait comme une soif de la mieux connaître, d'en pénétrer toute la substance. L'abbé Dolmaine se trouvait indiqué pour le guider sur ce point. Toutefois, il hésitait à l'aller voir, quand un après-midi, en

sortant de la Sorbonne, il rencontra M<sup>me</sup> Dolmaine qui se rendait chez une amie habitant dans ce quartier.

Elle lui apprit que l'abbé venait d'être assez gravement malade, qu'il se trouvait encore très faible et ne pourrait sans doute reprendre son ministère que la semaine suivante.

Norbert dit spontanément :

– J'irai le voir, ce pauvre Joseph. Oui, demain je m'arrangerai pour cela.

– Vous lui ferez le plus grand plaisir. Mais pourquoi, si rien ne s'y oppose, ne viendriez-vous pas dîner ce soir avec nous ? Un très simple dîner de famille, comme à Clergeac.

Norbert répondit avec un peu d'embarras :

– Je vous remercie, ma cousine. J'aurais été fort heureux... mais je suis retenu...

– Demain, alors ?

– Demain aussi.

En effet, depuis que les fiançailles devenaient officielles, il dînait chaque soir chez Régina ou

chez les parents de celle-ci.

— ... Mais j’irai le voir dans l’après-midi. Nous pourrons causer un peu longuement, puisqu’il est libre en ce moment.

Ils causèrent, en effet, d’abord de saint Thomas, que l’abbé Dolmaine avait étudié avec ferveur – puis du mariage de Norbert que celui-ci, au cours de cet entretien, apprit à son cousin.

— ... Il faudrait toujours que j’arrive à vous le dire, Joseph, quoi qu’il m’en coûte, sachant que vous me blâmerez.

— Mon pauvre ami, je vous plains surtout. Vous vous engagez là dans des liens qui pourront un jour faire durement souffrir une âme telle que la vôtre.

Norbert murmura :

— J’en souffre déjà.

L’aveu lui avait échappé. Le prêtre, se penchant vers lui, mit la main sur son épaule en le regardant avec une affectueuse attention.

— Pourquoi, Norbert ?

— Je ne sais trop... Je n'ai pas cherché jusqu'ici à en approfondir la raison. Peut-être cette qualité de divorcée... Il m'est désagréable de penser que « l'autre » vit. Elle m'a dit un jour : « Le souvenir de cet homme est complètement rayé de ma vie... » Mais quoiqu'elle fasse, rien ne pourra empêcher qu'elle ait été sa femme pendant plusieurs années.

— Je comprends. Mais une chose me paraît en outre évidente : c'est que si vous avez aimé cette jeune femme, vous ne l'aimez plus maintenant que bien peu.

Pendant un moment, Norbert garda le silence, réfléchissant, la physionomie anxieuse. Il dit enfin :

— Je crois que vous avez raison, Joseph. Oui, je sens qu'en moi cet amour a faibli, depuis quelque temps. J'ai l'impression que Régina n'est plus capable de donner à mon cœur insatisfait, le repos, un peu de joie. Pourquoi ? Que s'est-il passé ? Peu importe, d'ailleurs car je ne puis me retirer. Elle a ma parole et compte sur moi pour lui donner le bonheur qu'elle n'a pas trouvé dans

sa première union.

L'abbé Dolmaine ne répliqua rien. Ses yeux se levèrent sur le crucifix placé au-dessus de son bureau dans la chambre austère où il recevait son cousin, Norbert demanda, un peu nerveusement :

– N'est-ce pas là votre avis ?

– Mon ami, pour nous qui avons reçu le signe sacré du chrétien, rien ne prévaut contre cette parole : « Non licet ! »

Norbert eut un mouvement presque violent.

– Mais moi, je ne suis pas chrétien ! Quelque soit l'affaiblissement de mes sentiments à son égard, j'estime que je dois passer outre, pour ne pas faire souffrir cette jeune femme qui m'aime, qui a été malheureuse, et à laquelle j'ai promis aide et protection,

L'abbé dit nettement, tandis que son regard s'enfonçait dans celui de Norbert :

– Puisque votre conscience s'oppose à ce mariage, pourquoi voulez-vous la violenter ?

– Ma conscience ? Il ne s'agit pas de ma conscience. C'est autre chose... Et, je le répète, il

m'est impossible... absolument impossible de rompre.

Puis il parla d'autre chose, avec une sorte de hâte nerveuse. M<sup>me</sup> Dolmaine vint peu après s'asseoir près d'eux et ils causèrent de Clergeac, des Laurentie, d'une charmante lettre de Bénédicte arrivée ce jour même et dont M<sup>me</sup> Dolmaine fit la lecture à Norbert. Celui-ci s'attarda si bien dans l'atmosphère calme et religieuse de cette demeure sacerdotale qu'il dut se hâter pour rentrer chez lui afin d'y changer de tenue, avant de se rendre chez Régina.

Il arriva tout juste pour l'heure du dîner, alors qu'à l'ordinaire il s'arrangeait pour se trouver une demi-heure avant près de sa fiancée. Elle lui en fit un aimable reproche, en ajoutant :

— Au moins, me direz-vous pour qui vous m'oubliez ?

Il expliqua brièvement qu'il était allé voir son cousin malade.

— Ah ! oui, ce prêtre dont la mère est votre marraine. Vous voulez donc continuer des

relations avec eux ?

Il dit avec une sorte de sécheresse :

– Mais pourquoi pas ? Ce sont des gens charmants, très sympathiques.

– Oh ! vous avez raison s'ils vous plaisent. Mais je m'étonne qu'avec des idées si dissemblables, vous vous entendiez vraiment.

– Cela, en effet, peut paraître singulier. Cependant nous nous comprenons très bien.

– Vous me ferez faire leur connaissance un de ces jours.

Il tressaillit et ses paupières battirent pendant quelques instants, voilant l'embarras de son regard.

Allait-il lui dire nettement que jamais ses cousins ne la recevraient ?

Mais déjà, elle avait compris. Elle se mit à rire, un peu ironiquement.

– Ah ! c'est vrai ! Un prêtre ne peut recevoir une divorcée remariée. Vous le verrez donc sans moi, Norbert.

— Il me sera difficile de voir ceux qui refuseront de recevoir ma femme.

Elle se pencha vers lui, très tendre, les yeux éclairés de joie.

— Que vous êtes bon et délicat pour votre Régina ! Norbert chéri ! Quelle femme heureuse je serai près de vous !

Il mit un baiser sur le visage qui se trouvait proche de ses lèvres — un baiser tremblant, qui hésitait. Étrange sensation ! Il lui semblait tout à coup qu'il trompait cette jeune femme en lui donnant ce témoignage d'amour.

Au cours du dîner, il s'efforça de montrer quelque entrain, de s'associer aux projets que formait Régina pour leur future installation. Mais une lourde angoisse pesait sur son âme, et plusieurs fois, il surprit sa pensée qui retournait vers la chambre, où son cousin lui avait dit tout à l'heure : « Puisque votre conscience s'y oppose, pourquoi voulez-vous la violenter ? »

Dans le salon clair, où de jolis meubles étaient groupés avec art, Régina offrit une cigarette à

Norbert, puis en prit une elle-même et s'assit près de lui, sur un petit canapé à deux places. Avec un sourire un peu forcé – car elle n'avait pas été sans remarquer chez son fiancé quelque chose d'anormal – elle s'informa :

– Vous semblez préoccupé ce soir ? Votre cousin vous aurait-il fait quelque ennuyeux sermon ?

– Non, ce n'est pas son genre. Il est fort discret, plein de tact – ainsi que tous mes cousins de là-bas, d'ailleurs.

Après un temps de silence, Norbert demanda, non sans une hésitation légère :

– Vous n'avez pas reçu d'éducation religieuse, Régina ?

– Mais si, j'ai fait ma première communion, j'ai conservé quelques pratiques jusqu'à seize ans, où je les ai abandonnées sous l'influence de mon père.

– De telle sorte que vous n'avez eu aucune hésitation, au sujet de votre divorce et de votre... remariage ?

— Aucune, en effet. La famille Darost a tenu au mariage religieux, mais je me considère comme entièrement libre, sans aucune crainte, sans aucun doute, soyez-en sûr, mon cher Norbert.

En revenant vers sa demeure, un peu plus tard, il songeait : « Quelle chose singulière ! Régina qui a reçu des principes chrétiens, est parfaitement tranquille au sujet de ce mariage, tandis que moi, élevé dans l'athéisme, je sens comme un scrupule qui m'en éloigne. »

Puis, approfondissant presque malgré lui cette idée, il dut convenir non sans un peu de malaise que Régina, avec ses qualités d'intelligence, sa bonté réelle quoique un peu banale, sa sensibilité assez vive, manquait d'une certaine élévation d'esprit, de ce souci de la vérité qui fait la grandeur de l'être humain, quand celui-ci est assez loyal pour l'accueillir. Ainsi pouvait-elle se confiner dans une entière quiétude, semblable d'ailleurs en cela à beaucoup d'autres. Norbert se le répétait avec une sourde impatience contre lui-même. Qu'avait-il besoin de tendre toujours vers un idéal impossible ? Régina ferait une excellente

épouse, elle lui donnerait un foyer honorable et plein de charme. Il ne pouvait réellement demander mieux.

En rentrant chez lui, avant de gagner sa chambre, il passa par son cabinet de travail pour voir si le courrier lui avait apporté quelque chose. Il jeta un coup d'œil sur une lettre sans intérêt, déchira la bande d'une revue. Son regard fut alors attiré par un livre qu'il avait posé sur son bureau en revenant de chez les Dolmaine. L'abbé le lui avait donné en disant : « Cet ouvrage, dû à la plume d'un savant Dominicain, est en quelque sorte, le péristyle du temple magnifique représenté par l'œuvre de saint Thomas. En lisant l'un vous comprendrez mieux l'autre, vous en goûterez mieux les mystérieuses beautés. »

Les doigts de Norbert effleurèrent le livre, puis l'entrouvrirent, le feuilletèrent. Il songea : « Je ne suis pas disposé à dormir. Je vais lire un peu. »

Deux heures plus tard, il était encore là, passionnément intéressé par les exposés théologiques clairs et succincts du fils de saint

Dominique, oubliant toutes ses incertitudes, tout son malaise d'âme dans cette étude qui lui dévoilait un horizon infini, devant lequel l'esprit se trouvait saisi de vertige, tandis que le cœur frémissant, non satisfait par les jouissances de la terre, entrevoyait la réalité de ce qu'il croyait un rêve, l'amour parfait, sans ombre, sans déclin.

## XIV

La nuit commençait quand Norbert, cinq jours plus tard, se rendit chez ses cousins Dolmaine pour avoir des nouvelles de Joseph.

Il ne trouva que M<sup>me</sup> Dolmaine. L'abbé, à peu près remis, avait repris ce jour même son ministère. En ce moment il était près d'un mourant pour lequel on était venu le chercher tout à l'heure.

— ... Si vous avez un peu de temps devant vous, Norbert, attendez-le. Il doit revenir ici — à moins de quelque imprévu comme il s'en produit souvent dans la vie de prêtre, qui doit appartenir à tous.

— En somme, une vie austère, faite d'abnégation.

— Oui, quand elle est comprise à la manière de Joseph et de nombre de ses confrères, quand on

se donne tout entier à ce dur apostolat que représente la lutte contre l'indifférence, la haine, le matérialisme avec ses pires conséquences. Mieux que d'autres, je suis à même de savoir ce que souffre un prêtre ardemment zélé, d'une forte piété, qu'embrase l'amour de Dieu et des âmes, et qui voit celles-ci lui échapper pour sombrer misérablement.

— Pourtant, Joseph ne regrette pas ?

— Oh ! certes non ! Il sait tirer la joie de la tribulation même, mon cher enfant, car il est croyant jusqu'au fond de l'être, et humble, aussi — humble comme doit l'être tout véritable ministre du Christ.

Avec un sourire, M<sup>me</sup> Dolmaine ajouta :

— Vous allez peut-être trouver que j'ai une trop bonne opinion de mon fils ?

— Non, ma cousine, car moi-même je l'estime profondément. Grâce à lui, j'ai la meilleure impression du clergé catholique, dont on m'avait donné une tout autre idée.

— Oui, l'on y trouve de belles, de saintes

figures. Nous les voudrions toutes ainsi, pour la gloire de Dieu et la satisfaction de nos âmes, qui cherchent volontiers chez autrui le reflet de la perfection divine. Mais la faiblesse, les défaillances portent en elles-mêmes une grande signification, pour qui sait voir ; elles démontrent le caractère surnaturel d'une Église qui, à travers les obstacles et parmi tant de misères humaines, a maintenu l'intégrité de ses dogmes et reste, comme l'a dit un libre-penseur de nos jours, la plus grande puissance morale du monde.

M<sup>me</sup> Dolmaine se tut un moment. Elle était assise, près de la table ovale placée dans un angle du salon, entre une des fenêtres et la cheminée. Une lampe à colonne garnie d'un abat-jour de soie verte répandait sa lueur sur le visage menu, les cheveux grisonnants, les mains fines qui tenaient un ouvrage – un objet de layette pour la crèche dont la mère du jeune vicaire était une des dames patronnes. Norbert, assis près de sa cousine, caressait d'une main distraite le chat qui somnolait sur la table, près de lui. Son regard pensif, éclairé de sympathie, s'attachait à la physionomie songeuse de M<sup>me</sup> Dolmaine. Cette

femme tranquille et simple, en qui revivait toute la distinction des vieilles races bourgeois, lui inspirait une affection filiale. Près d'elle, il se sentait en confiance, l'âme ouverte comme elle l'était rarement chez lui.

Avec un demi-sourire mélancolique, M<sup>me</sup> Dolmaine fit observer, en relevant son visage un instant baissé.

— J'étais en train de regretter une fois de plus, Norbert, qu'une nature comme la vôtre fût éloignée de la vérité.

Il dit avec une sorte d'hésitation :

— Je n'en suis peut-être pas si éloigné maintenant qu'il y a quelques mois. Certaines choses se sont éclairées pour moi, depuis le jour où j'ai mis pour la première fois les pieds à Clergeac.

M<sup>me</sup> Dolmaine eut un doux éclair de joie dans son regard.

— Je n'en suis pas étonnée, mon enfant. Votre âme est droite, sans parti-pris orgueilleux, et portée vers tout ce qui est noble, tout ce qui est

force et beauté morales.

Norbert eut un sourire nuancé d'amertume en répliquant :

— Je ne suis pourtant pas converti encore. Et à cela, il existera toujours un obstacle : mon mariage, dont vous a sans doute parlé Joseph ?

— Oui, il me l'a dit. Un obstacle, en effet, et qui vous suivrait toute votre vie.

Elle n'insista pas davantage. Son tact lui laissait comprendre le lent et douloureux travail qui se faisait en l'âme de Norbert, prise entre ces deux compatibilités : l'union avec Régina Figuères et la conversion à cette religion catholique, vers laquelle l'entraînaient d'ataviques influences et l'attirait ce mystérieux souffle divin que la théologie appelle la grâce.

Quand l'abbé parut peu après, M<sup>me</sup> Dolmaine se retira. Norbert remit à son cousin le livre que celui-ci lui avait prêté. Ils s'entretinrent à ce sujet pendant un moment. Norbert présenta quelques objections que réfuta le prêtre. Puis, après un silence pendant lequel se décida cet événement

plus important devant Dieu que le sort des empires – le salut d'une âme – il demanda avec un léger frémissement dans la voix :

– Pourriez-vous me prêter un Évangile, Joseph ?

Le prêtre eut un sourire très doux, un battement des paupières, et dit simplement :

– Mais oui, mon cher ami, c'est très facile.

Il se leva, alla vers un rayon de livres, y prit un petit volume et revint à son cousin.

– Voilà, Norbert.

Il n'y eut pas d'autre explication entre eux. Pas plus que sa mère, l'abbé Dolmaine ne chercha à connaître les dispositions de Norbert. Tous deux avaient prié pour lui, prêché silencieusement par leurs vertus, l'exemple de leur vie digne et fervente. Mais l'œuvre qui s'accomplissait en cette âme était celle de Dieu même, secrète et puissante. Le prêtre et la chrétienne au cœur discret le savaient et laissaient évoluer dans le mystère de cette conscience droite.

Norbert avait dit à M<sup>me</sup> Dolmaine : « Je ne suis pas converti encore. » Il le croyait sincèrement, à cause de ce combat qui se livrait en lui. En réalité, sans qu'il en eût encore une exacte conscience, il avait accepté déjà toutes les conséquences de ce don de la foi accordé à l'âme de bonne volonté.

La semaine qui suivit fut très dure pour lui. En son esprit et son cœur éclairés, fortifiés chaque jour par la secrète puissance dont il éprouvait l'influence, il sentit les derniers et douloureux soubresauts de ses incertitudes, de ses angoisses. À vrai dire, celles-ci n'avaient qu'un objet : Régina. Ce que diraient de sa conversion son père, sa mère, il ne s'en inquiétait guère. Mais Régina... la rupture avec elle, sa souffrance et sa révolte, voilà ce qui le tourmentait profondément, le laissait hésitant, troublé devant ce pas à faire — indispensable pourtant.

Un soir, il se rendit chez l'abbé Dolmaine. Tous deux eurent un long entretien que le prêtre termina par ces mots, en serrant fortement les

main de son cousin :

— Allez, mon ami, mon frère. Faites votre devoir, puisque maintenant vous le voyez clairement ! Que Dieu soit avec vous et vous aide en cette pénible occurrence !

Norbert ne dormit pas une heure cette nuit-là, Tantôt une calme et profonde joie dominait tout en son âme, tantôt celle-ci retombait dans l'angoisse à la pensée de Régina. Certes, il avait conscience que depuis quelques mois son amour pour la jeune femme avait peu à peu disparu, par d'imperceptibles fissures. Mais il lui conservait une affection sincère que rendait plus vibrante la très vive sensibilité cachée sous son apparence réservée. Faire souffrir Régina était donc pour lui une des plus pénibles épreuves qui pût l'atteindre. Cependant il n'hésitait pas, maintenant que devant son âme éprise de vérité la voie s'ouvrait, sûre et lumineuse.

Ce jour-là, il devait accompagner la jeune femme et sa mère à un concert donné par des artistes italiens au profit d'une œuvre charitable, il arriva chez Régina, vers deux heures, elle était

déjà prête, fort jolie dans un costume élégant dont la nuance délicate seyait à son teint si frais.

Elle tendit la main à Norbert en disant gaiement :

— À la bonne heure, vous êtes très exact. Nous allons descendre pour prendre maman, puis nous partirons...

Elle s'interrompit en regardant attentivement Norbert qui relevait la tête, après s'être incliné pour baisser la main offerte.

— Comme vous avez mauvaise mine !... la mine d'un homme qui a mal dormi ?

Il essaya de sourire en répondant :

— C'est en effet ce qui m'est arrivé.

— Pourquoi donc ? Vous n'êtes pas souffrant, cependant ?

— Non. Mais je vous dirai la raison à notre retour.

Elle parut inquiète, devant le regard grave, soucieux, mais affectueux toujours.

— Quelque ennui, cher Norbert ? Quelque

chose de très sérieux ?

— Oui. Figurez-vous, Régina, que peu à peu la foi m'a gagné. Comment cela s'est-il fait ? Je ne puis l'expliquer. Il s'agit d'une œuvre mystérieuse de cette Puissance toujours niée autour de moi que les croyants appellent Dieu...

Elle l'interrompit avec une exclamation.

— Vous ! Est-ce possible ? Vous, Norbert ?

Sa main souple et nerveuse saisissait le bras du jeune homme, ses yeux stupéfaits considéraient cette physionomie qui s'efforçait de rester calme, de ne pas trahir son émotion violente.

— Oui, moi. Et pourquoi pas, Régina ? Mes grands-parents, mon oncle étaient de fervents chrétiens. C'est mon père qui a rompu avec une longue tradition de catholicisme. Je continue la chaîne un instant brisée.

— Mais votre éducation ne vous avait pas préparé à cela. Mon ami, je ne comprends pas... N'y a-t-il pas là-dessous quelque influence ? Vos cousins de Clergeac... ce prêtre, pour qui vous

avez de la sympathie ?...

— Voici longtemps, voici des années, Régina, que je souffre d'une nostalgie dont je ne savais alors définir l'objet. Je connais aujourd'hui que c'était Dieu qui me manquait, puisque depuis l'instant où j'ai eu conscience de croire, où j'ai incliné mon front devant le mystère divin, je me sens délivré, calme, assuré dans une complète certitude.

Les beaux yeux bleus continuaient de le regarder avec une surprise intense. Il apparaissait bien évident que M<sup>me</sup> Figuères n'avait jamais songé un seul instant à une pareille éventualité.

Norbert ajouta, après un court silence :

— Vous parliez d'influences. Celle de mes cousins n'est pas niable : en effet, mais elle n'a servi qu'à préciser les tendances qui s'agitaient en moi. Elle n'a d'ailleurs rien de commun avec ce que, sans doute, vous entendez par là, c'est-à-dire une sorte de violence morale ou bien une habile intrigue exercée sur ma conscience. Les Laurentie ignorent les manœuvres de ce genre.

Elle eut un petit rire nerveux et sarcastique.

— Oh ! je n'en suis pas du tout convaincue ! Je vous croyais plus de finesse, plus de méfiance — et surtout je pensais qu'un cerveau comme le vôtre resterait inaccessible à ces suggestions religieuses, bonnes pour les natures faibles ou exaltées.

Ce blâme, cette ironie froissèrent Norbert. Il riposta, non sans quelque sécheresse :

— Vous parlez en ce moment de ce que vous ne connaissez pas. Car quelle qu'ait été votre première éducation vous ignorez à peu près tout de cette religion que vous traitez avec tant de dédain.

— Je l'avoue ! Et cela ne m'intéresse guère. Je puis parfaitement vivre sans m'en embarrasser, je vous l'affirme.

— Vous admettrez cependant qu'il existe des avis différents et que, pour mon compte, la croyance en Dieu, la perspective d'une éternelle survie dans un monde délivré de l'injustice, de l'hypocrisie, de la haine, me paraissent dignes de

tous les sacrifices ?

Elle comprit qu'elle venait de le froisser profondément. D'ailleurs, le premier mouvement d'irritation dû à la surprise, s'apaisait déjà, car elle était de nature conciliante. Prenant la main de Norbert, elle se pencha vers lui, souriante, les yeux tendres.

— Allons, ne me faites pas cette mine sévère ! Oui, j'admets entièrement que vous êtes libre de penser à votre guise. Je reconnais que j'ai dit une sottise, tout à l'heure, car je sais fort bien qu'il a existé, qu'il existe encore chez les croyants de hautes intelligences, de grands penseurs. Mais vous m'avez tellement étonnée, ami ! Je m'attendais si peu...

À ce moment, un coup léger fut frappé. Une femme de chambre venait prévenir Régina que sa mère l'attendait.

— Bien, nous descendons, Aline.

La jeune femme alla au fauteuil sur lequel était déposée sa jaquette de fourrure. Norbert la prévint, pris celle-ci et l'aida à s'en revêtir.

Comme dans le geste, il se penchait un peu, Régina tourna la tête, et dit avec un regard de tendresse :

— Vous ne m'avez pas encore embrassée, mon cher fiancé !

Norbert tressaillît un peu. Ce baiser qu'on lui demandait, combien il lui en coûtaît de le donner, maintenant qu'il savait que dans quelques heures ces fiançailles n'existeraient plus ! Cependant il voulait que l'explication fût retardée jusqu'au retour du concert. Ses lèvres hésitantes effleurèrent celles de Régina. Elle dit avec une moue légère :

— Vous êtes donc encore fâché ?

Il eut un sourire forcé en répondant :

— Mais oui. Vous le méritez bien.

Elle lui jeta un coup d'œil perplexe. Puis, levant doucement les épaules, elle prit son manchon en disant :

— Je vous ferai oublier cela.

## XV

Ils descendirent à l'étage inférieur pour prendre M<sup>me</sup> Adrien Figuères, et tous trois montèrent dans la voiture que M. Figuères avait laissée à leur disposition. Pendant le trajet, la mère de Régina, petite femme vive, intelligente et fort loquace, causa beaucoup à son ordinaire, sans s'apercevoir que ses interlocuteurs ne lui répondaient guère. La jeune femme, non encore revenue de sa surprise, considérait son fiancé d'un air quelque peu soucieux. Lui songeait que le plus pénible restait à faire, car Régina ne paraissait pas envisager les conséquences de cette conversion pour son propre avenir.

Dans cette disposition d'esprit, il n'écouta que d'une oreille distraite les différentes parties du concert, qui, en d'autres temps, l'eût fort intéressé. Près de lui, Régina semblait aussi préoccupée, un peu nerveuse. Il revoyait ses

main longues et fines, gantées de chevreau clair, frémir, s'agiter par moments ; il observait un pli soucieux au coin des lèvres. Commençait-elle à réfléchir, à se demander si le changement qui s'était fait dans l'âme de Norbert en entraînerait d'autres dans son existence, dans ses projets ?

Au retour, M<sup>me</sup> Adrien Figuères disserta doctement sur les œuvres entendues. Ses compagnons lui donnaient sans entrain la réplique, ce dont elle finit par s'apercevoir. « Y a-t-il eu quelque discussion entre eux ? » pensa-t-elle. « Je tâcherai ce soir de faire parler Régina. »

Ils la laissèrent au passage à son appartement et gagnèrent l'étage où habitait Régina. Celle-ci entra en compagnie de Norbert dans le salon et dit avec sourire forcé :

Fumez une cigarette, ami, pendant que je vais changer de robe.

Elle sortit par la porte qui conduisait à sa chambre. Norbert, machinalement, s'approcha d'une petite table. Dans un coffret de laque étaient disposées ses cigarettes préférées. À côté, des fleurs s'élançaient hors d'un vase de cristal

irisé – les fleurs des fiançailles qu'il faisait envoyer à Régina. Il prit une cigarette et l'alluma d'une main un peu fébrile. Puis il se mit à faire les cent pas dans le salon dont une lampe voilée de jaune éclairait discrètement l'harmonieuse élégance.

Peu de temps s'était écoulé quand M<sup>me</sup> Figuères apparut, vêtue d'une robe soyeuse couleur de lin. Elle s'avança d'un pas léger, sur le tapis velouté. Ses yeux inquiets cherchèrent le regard de Norbert. Ils se rencontrèrent, sérieux, songeur, attristé. D'un geste vif, Régina mit son bras autour des épaules de son fiancé. Il vit tout près de lui, des lèvres frémissantes, des yeux bleus où montait l'anxiété.

– Dites-moi, chéri, vos nouvelles idées ne changeront rien entre nous ? Cela ne vous contrariera pas trop que je continue à penser autrement que vous sur ce point-là ?

Il répondit avec effort :

– Il m'est très pénible, Régina, de vous faire comprendre que désormais je ne puis contracter un mariage interdit par l'Église catholique.

Elle sursauta en jetant une exclamation :

— Ah ! Par exemple ! Vous songez à m'abandonner ainsi ?... moi qui ai mis en vous toutes mes espérances de bonheur !

La surprise douloureuse et l'irritation se mêlaient, en ce premier moment, dans le regard de la jeune femme. Norbert dit en maîtrisant son émotion :

— Le bonheur en ce monde est chose éphémère, mon amie. Qui sait quels chagrins, quelles tristesses seraient venues se mettre à la traverse du nôtre ? Soyez courageuse, comprenez que je ne romps pas à la légère le lien formé par les promesses de nos fiançailles, et que seul pouvait m'y décider un grand, un impérieux devoir.

En parlant, il essayait de prendre sa main. Mais elle la retira en se redressant, un rire de colère gonflant sa gorge.

— Un devoir ! Ah ! ne me parlez pas de cela ! Je vois trop bien ce qu'il en est. Vous êtes victime d'habiles manœuvres, comme en savent

pratiquer les cléricaux !...

Il l'interrompit avec vivacité :

– N'en dites pas plus, car vous vous trompez entièrement ! Personne ne mérite moins cette accusation que mes cousins Laurentie. Hier seulement j'ai fait à l'abbé Dolmaine la confidence de l'attrait de plus en plus puissant qui m'inclinait vers le catholicisme. Quant aux influences qui ont pu agir sur moi, je ne nie pas leur existence, mais elles appartiennent au domaine spirituel. Croyez-moi, Régina, je suis revenu simplement à un état normal, qui fut celui de mes pères pendant bien des générations. L'amour n'aurait été pour moi que douceur s'il ne m'obligeait à me séparer de vous.

Elle dit avec violence :

– Non, non, je n'en crois rien ! Et je n'accepte pas cette rupture ! J'ai votre promesse et de vains scrupules ne sont pas suffisants pour passer outre, quand on se pique de loyauté.

– Seriez-vous donc satisfaite que j'agisse contre ma conscience ?

La voix de Norbert était calme, triste, et son regard compatissant. Cette révolte, ces reproches, il les attendait, il les trouvait naturels. À la réflexion seulement, Régina pourrait peut-être rendre justice à son ancien fiancé en reconnaissant qu'après les preuves de sincérité, d'affection et de noblesse d'âme qu'il lui avait données, il fallait vraiment qu'un inéluctable devoir s'imposât à lui pour qu'il en arrivât à cette extrémité : la faire souffrir.

Elle riposta :

– Votre conscience ? Allons donc ! Je ne suis pas dupe de vos explications, soyez-en certain. « On » vous a suggéré ces nouvelles idées. Mais je ne comprends pas que vous les accueilliez avec une telle facilité, car dans votre éducation rien ne vous y avait prédisposé. À moins que... J'ai cru sentir parfois que ma situation de divorcée vous était désagréable. Me suis-je trompée ?

– Non, il est bien vrai que j'ai toujours eu contre le divorce une secrète hostilité. J'ai passé outre, parce que je vous aimais, parce que vous m'aimiez et qu'aucun obstacle formel ne se

dressait devant moi. Vous étiez libre, légalement, vous étiez une femme honorable, et de plus vous aviez été malheureuse. De mon côté, cette secrète réprobation ne se trouvait étayée par aucune loi morale. J'ai donc cédé, Régina... j'ai cédé à notre amour.

Pendant quelques secondes, ils se regardèrent, silencieux tous deux, étreints par l'émotion. Puis Régina demanda, la voix basse, hésitante, les yeux anxieux :

– Et vous l'avez regretté ?... depuis... peut-être depuis longtemps ?

Norbert s'avança de quelques pas et lui prit les mains.

– Mon amie, pardonnez-moi ! J'ai commis une grave erreur dont les conséquences, malheureusement, ne retombent pas sur moi seul. D'autres auraient peut-être passé outre, considérant avant tout que nous sommes déjà en quelque sorte liés l'un à l'autre. Mais je sais trop bien que si j'agissais comme eux, le repos intérieur n'existerait plus pour moi. Et vous, Régina, trop fine, trop sensible pour ne pas vous

en apercevoir, vous ne seriez pas heureuse non plus, à cause de ma souffrance et de mon remords. Qui sait ! Peut-être en arriverions-nous à nous détester ! Cela s'est vu, dans des cas de ce genre. Voilà pourquoi je vous dis : « Soyez forte, séparons-nous en gardant l'un de l'autre un souvenir sans amertume. »

Elle l'interrompit par un cri de douleur :

– Norbert, c'est affreux ce que vous me demandez là ! Et vous croyez que je vais me résigner bénévolement ? Ah ! non, non !

Elle arracha ses mains d'entre celles de Norbert, fit quelques pas et se laissa tomber dans un fauteuil. Son visage était contracté, un cerne bleuâtre se formait sous ses yeux ; les longues mains blanches s'agitaient nerveuses, tremblantes, et se joignaient fébrilement sur la soyeuse étoffe bleu de lin.

– Je lutterai contre tes forces, quelles qu'elles soient, qui veulent vous prendre à moi ! Je ne me laisserais pas enlever mon bonheur !

– Ma pauvre amie, croyez-vous que,

maintenant, ce pourrait être du bonheur ?

Il s'approchait, s'asseyait près d'elle sur une chaise basse qui se trouvait là et prenait sa main en attachant un regard d'affectueuse pitié sur le visage bouleversé.

— Après ce que je viens de vous dire, ne comprenez-vous pas qu'il existerait entre nous quelque chose de pire que la séparation ?

Elle balbutia, les yeux pleins de larmes :

— Oui, je comprends... je comprends que maintenant je ne pourrais plus vous rendre heureux.

La première exaltation, surprise douloureuse et révolte mêlées, tombait tout à coup, laissant place à la seule détresse, à la désolation profonde. Elle ne s'irritait plus, elle ne parlait plus de lutte. Mais elle disait, les lèvres tremblantes et le regard implorant :

— Que ferai-je, désormais ? Que vais-je devenir ? J'avais mis en vous tout mon avenir.

Elle était ainsi très touchante — et plus dangereuse que dans sa colère pour une

sensibilité comme celle de Norbert. Quand, avec un soupir douloureux, elle appuya sa tête charmante sur l'épaule toute proche d'elle, où si souvent, elle s'était reposée, il eut un long frémissement et pendant un instant, il crut n'avoir plus la force d'aller jusqu'au bout, jusqu'à la séparation définitive.

Oui, qu'il prononçât un mot et tout ce chagrin disparaîtrait, les yeux bleus retrouveraient à nouveau un éclat de joie, les lèvres d'un beau rose vif lui souriraient tendrement, comme elles savaient si bien le faire. Car quoi qu'en eût dit Régina un instant auparavant, elle aurait encore l'espoir de faire oublier à son mari ce qu'elle qualifiait de « vains scrupules », sans parvenir à comprendre que déjà la foi le pénétrait jusqu'aux moelles.

Elle le sentit faiblir et murmura d'un ton suppliant :

– Mon Norbert chéri, ayez pitié de moi !

Il ferma un instant les yeux. D'un violent effort sur lui-même, il obligea son esprit à s'évader de cette pièce, à retourner là-bas, vers ce

petit coin de pays où, pour la première fois, il avait eu nettement conscience que son père avait fait de lui un exilé, où les voix des morts de sa race lui avaient parlé pour l'appeler à la foi ancestrale. Et ce fut à la chapelle funéraire des Defrennes qu'il s'arrêta, la petite chapelle fleurie avec sa croix de cuivre brillant d'où jaillissaient des lueurs, sous le soleil, son vieux prie-Dieu où s'agenouillait l'abbé Laurentie, ses verrières au teintes chaudes – et dans l'ombre la virginale figure de Bénédicte se détachant comme une vivante image de la prière qui rend fort, qui rend invincible.

La sépulture de « ses » morts. Car il était leur fils, leur descendant, et il voulait continuer l'œuvre de Dieu dont presque tous avaient été les bons artisans. Il voulait surtout se retrouver avec eux, les ressuscités, les vivants pour toujours, et, avec Bénédicte, Joseph, toutes les nobles âmes pures et ardentés, au jour suprême des séparations et des rapprochements éternels.

Ce souvenir de l'âme éperdue, prête à défaillir, dirigé vers la tombe des ancêtres, ce fut en réalité

une prière, un appel jeté vers Celui qui, au cours des siècles, avait fortifié d'autres Defrennes à l'heure de la tentation.

Cette fois encore, l'âme de bonne volonté fut écoutée. Quand l'esprit de Norbert revint de la sépulture lointaine où reposaient les Defrennes d'autrefois, il pouvait imposer sa volonté à tout l'être frémissant porté à faiblir devant l'amour, les larmes, l'imploration muette et passionnée de cette femme qu'il avait aimée, dont il ne se séparait pas sans un déchirement, car il était accoutumé depuis des mois à lui faire une place dans sa vie, dans son avenir.

D'un mouvement sans brusquerie, il s'écarta un peu et dit avec douceur :

— Quelqu'un d'autre viendra, qui sera digne de votre affection, chère Régina. Vous oublierez, peu à peu notre rêve et ne verrez plus en moi qu'un ami toujours fidèle, prêt à se dévouer pour vous dès qu'il pourra le faire en toute sûreté de conscience.

— Oublier ! Ah ! vous savez bien que jamais !... jamais !...

Des sanglots montaient à la gorge de la jeune femme. Norbert se pencha et baissa la main qu'il tenait toujours.

— Amie, je donnerais tout au monde pour vous épargner cette souffrance ! Mais il s'agit de la seule chose que je ne puis vous sacrifier. Un moment viendra où vous le comprendrez, car vous avez l'âme droite et sans rancune. Je vous dis au revoir, ayant l'espoir qu'un jour nous pourrons nous revoir en toute sincère amitié.

Il se levait en parlant. Mais elle lui saisit le bras.

— Norbert, dites-moi que vous réfléchirez encore ! Ce n'est pas définitif, cette résolution ? Vous reviendrez me voir et nous causerons de cela... Dites, mon cher Norbert ?

Il n'essaya pas de détourner son regard des yeux suppliants, bien que son cœur fût bouleversé par cette supplication douloureuse. Puisqu'il était obligé de la faire souffrir, il ne voulait pas se dérober lâchement, égoïstement. à l'amertume poignante de cette situation.

— Non, je ne reviendrai pas, ma pauvre amie. Dès que je me suis vu bien assuré de me trouver dans la seule voie compatible avec ma conscience, j'ai voulu avoir avec vous cette explication le plus tôt possible, afin de ne pas prolonger la situation où nous nous trouvions puisqu'elle ne pouvait plus avoir l'issue prévue. Ainsi donc, il faut nous quitter maintenant, Régina... Il faut nous quitter courageusement.

— Oh ! Norbert, je suis sûre que vous réfléchirez !

Il se dégagea doucement, sans répondre. Sa main serra une dernière fois les doigts froids et tremblants. Puis il sortit du salon clair où Régina demeurait accablée par le coup subit.

## XVI

Ce fut chez les Dolmaine que se rendit Norbert après ce pénible entretien. En entrant dans la chambre où M<sup>me</sup> Dolmaine travaillait près de son fils qui préparait un sermon, il demanda :

— Voulez-vous me faire place à votre table, ce soir ?

Ils répondirent spontanément :

— Mais je crois bien !

M<sup>me</sup> Dolmaine étendit la main, rapprocha d'elle le fauteuil ancien qu'aimait Norbert. Il y prit place après avoir pressé de ses doigts glacés la main du prêtre et celle de sa mère.

— Je viens de chez « elle ».

L'émotion faisait, un peu trembler sa voix. M<sup>me</sup> Dolmaine murmura :

— Mon pauvre enfant !

Il protesta :

– Oh ! c'est elle surtout qu'il faut plaindre ! Elle qui n'a pour la soutenir dans cette épreuve aucune des forces spirituelles que je possède maintenant.

L'abbé pencha vers Norbert son visage pensif.

– A-t-elle compris ?

– Non. Elle ne peut pas comprendre, Joseph. Elle est toute terrestre, pauvre Régina, par la faute de son éducation. Oh ! je sais trop bien que la lutte n'est pas finie, entre elle et moi ! Elle voudra me revoir, elle essayera de vaincre ma résolution. Mais je crois que le plus dur assaut – le plus dangereux pour moi – a eu lieu tout à l'heure.

Il frissonna un peu au souvenir de cette lutte secrète sous le regard implorant et passionné de Régina, et il acheva :

– Dieu ne m'abandonnera pas.

M<sup>me</sup> Dolmaine mit sa main sur la tête inclinée, en un geste de maternelle tendresse.

– Non, mon cher, bien cher enfant. Et ici, vous

trouverez toujours une aide morale, dès que vous sentirez en vous quelque trop profonde tristesse, ou la crainte d'une défaillance.

— Oui, je le sais. Chez vous je trouve mon véritable foyer, car ma famille... hélas !

L'abbé Dolmaine fit observer :

— Vous aurez encore là un moment désagréable à passer, mon pauvre ami.

— Certes, mais ce sera peu de chose en comparaison de mon entretien avec Régina. Je ne les ferai pas souffrir, eux. Mon père, ma belle-mère seront furieux, voilà tout.

— Contre nous particulièrement, c'est à prévoir. On nous accusera de vous avoir endoctriné — comme si la chose pouvait être souhaitable à l'égard d'un homme de votre caractère, de votre valeur intellectuelle !

Norbert considéra pendant un moment les charbons ardents qui grésillaient dans la grille du foyer. Puis il dit pensivement :

— Non, ce n'est pas vous... ce ne sont pas mes cousins — ou, à peine, peut-être cette petite

Bénédicte, par l'influence toute céleste qui émane d'elle. Mais ceux qui vivent dans le monde des âmes, ceux dont je tiens la vie par la succession des générations, voilà les puissants endoctrineurs qui m'ont disposé à recevoir le don de la foi, dès que j'ai habité leur demeure, franchi le seuil de l'église où ils avaient prié, médité sur eux dans la chapelle funéraire sous laquelle ils furent ensevelis. Ce n'est donc pas à des vivants mais à des morts que mes parents devront adresser leurs reproches.

Ce furent pourtant bien les vivants – Dolmaine et Laurentie – qui encoururent les foudres de Maurice Defrennes, quand il apprit la conversion de son fils et sa rupture avec Régina Figuères.

Norbert, après avoir fermement établi la non responsabilité de ses cousins, laissa le flot des récriminations s'épancher, dans l'impossibilité où il était de l'arrêter. Le banquier se tut enfin, en concluant avec son insouciance sarcastique de jouisseur :

– Après tout, quand tu en auras assez, tu

lâcheras tout ça et tu reviendras à la jolie Régina — si elle a eu la patience de t'attendre. En levant les épaules, il quitta la pièce. Mais M<sup>me</sup> Defrennes ne lâcha pas prise aussi facilement. Norbert, se contenant avec peine en l'entendant accabler « ces misérables Laurentie », laissa enfin échapper son indignation :

— Assez, assez, ma mère ! Je n'entendrai pas davantage calomnier mes amis, les plus nobles êtres qui soient au monde. Vous êtes libre de vos idées comme je le suis des miennes. Vous répudiez personnellement toutes croyances religieuses, à vos risques et périls ; ceci est votre affaire. Mais j'ai le droit de penser autrement, et je ne comprends pas du tout le motif de votre exaspération devant cette mise en pratique toute naturelle de ma liberté de conscience. Je suis toujours demeuré en dehors des préoccupations de parti, tracassières, mesquines, haineuses, incompatibles avec la libre-pensée telle que l'admettent les esprits sincères, telle que je l'ai conservée en moi jusqu'à l'instant où avec elle je m'égarais en pleines ténèbres. Oui, je suis une âme libre et c'est avec une pleine lucidité, un

entier consentement de tout mon être que j'accepte le Credo catholique.

Mais cette déclaration ne satisfit pas M<sup>me</sup> Defrennes, loin de là, car elle commença une nouvelle et très violente diatribe, que Norbert interrompit avec une ironie où il ne put empêcher quelque mépris de se glisser :

— Vos jugements ne sont que partialité, ma mère, et j'ajouterai même que vous y mêlez de la haine. Il est donc inutile que nous discutions. Mais j'espère qu'à la réflexion vous voudrez bien reconnaître que je ne suis pas un terrain favorable pour « une captation d'esprit » selon votre expression.

Licette, par contre, fit grâce à son frère d'observations désagréables. Elle lui dit seulement avec un rire aigu dont elle était coutumière, en le rencontrant quelques jours après au mariage d'une de ses parentes :

— Tu as toujours de drôles d'idées, mon cher. Je m'attends à te voir revêtu bientôt d'un froc de moine. N'est-ce pas aussi ton avis, Adrian ?

Le baron Korf, irréprochablement élégant, sourit à Norbert, en ripostant :

— Mais non, mais non. Ton frère est trop intelligent, Licette, pour en arriver là.

Norbert dit avec une froideur ironique :

— Vraiment, je n'ai pas la prétention que mon intelligence vaille celle d'un grand nombre de ces porteurs de frocs — d'un Thomas d'Aquin par exemple, qui fut un génie dont ni vous ni moi n'approcherons jamais.

Licette eut un léger mouvement d'épaules et s'éloigna pour rejoindre une de ses amies.

Korf mit sa main sur le bras de Norbert et dit à mi-voix, avec ce sourire caressant et rusé qui lui était particulier :

— À vrai dire, mon cher ami, je ne comprends pas ma belle-mère. Chacun est entièrement libre de ses idées, de ses convictions, et tout au contraire d'elle, je vous approuve entièrement — j'ose même dire que je vous envie.

Norbert s'écarta, d'un mouvement léger, sans répondre, en détournant de cette physionomie

détestée son regard où passait une lueur de mépris. Il avait peu vu jusqu'ici Adrian Korf, mais chaque fois la répulsion qu'il lui inspirait s'était augmentée. L'amabilité enveloppante du personnage, très puissante sur beaucoup, n'avait sur lui aucun effet. Par une froideur qu'il maintenait tout juste dans les bornes d'une stricte politesse, Norbert s'efforçait de l'éloigner. Néanmoins, Korf ne s'en froissait pas comme il venait de le prouver. Souple, habile, pétri de ruse, ignorant tous scrupules, fût-ce au prix du plus bas mensonge, de la plus hideuse hypocrisie. Or, il venait au contraire de porter à son maximum le mépris qu'il inspirait à cette âme sincère, sensible à toutes les notes fausses, et qui mettait au-dessous de tout, avec la calomnie, sa sœur criminelle, cette hypocrisie maudite par Celui qui aime les cœurs sans détours.

Norbert avait commencé l'étude de sa religion. L'abbé Dolmaine, empêché par les occupations d'un lourd ministère, de l'aider assidûment, l'avait adressé à un prêtre éminent, professeur à l'Institut catholique et qui occupait avec ses sœurs un appartement dans la maison voisine de

celle de Norbert. Celui-ci et l'abbé Romuel se voyaient presque chaque jour. Cet ecclésiastique de nature un peu froide et d'abord très réservé, apparut bientôt à son nouveau disciple comme un homme de grande foi et de haute science. Très vite, tous deux s'apprécièrent. Quelque temps après leur première entrevue, le professeur dit à l'abbé Dolmaine :

— Il nous faudrait beaucoup d'hommes comme celui-là, qui est toute droiture, toute simplicité, avec une des plus souples, des plus claires intelligences que j'aie jamais vues.

L'abbé Romuel se trouvait là, causant théologie avec Norbert dans le cabinet de celui-ci, quand vers la fin d'un après-midi, Régina Figuères sonna et demanda au domestique si monsieur était chez lui.

Antoine avait reçu les recommandations de son maître. Aussi répondit-il que « monsieur n'était pas encore rentré ».

— Mais si, à cette heure, il est généralement chez lui, je le sais.

Or, juste à ce moment, la voix de l'abbé Romuel, très forte, arrivait jusqu'à la porte que tenait ouverte le domestique.

Régina dit vivement :

– Monsieur est là ! Vous ne pouvez pas me dire non ! Il y a quelqu'un avec lui ?

– Oui, madame.

– Eh bien, portez-lui ma carte. J'attendrai ici.

Et elle entra dans le vestibule tandis qu'Antoine entrait dans le cabinet.

Norbert eut un tressaillement, une exclamation étouffée en jetant les yeux sur la carte que lui présentait le domestique. Pendant un moment, il réfléchit, le front soucieux. Puis il ordonna :

– Faites entrer M<sup>me</sup> Figuères, Antoine.

Quand le valet fut sorti, en laissant derrière lui la porte entrouverte, Norbert se pencha vers l'abbé Romuel et dit à mi-voix :

– C'est la jeune femme à laquelle j'ai été fiancé. Elle vient sans doute encore essayer de me faire revenir sur ma décision.

Le prêtre demanda :

– Désirez-vous que je me retire ?

– Non, pas du tout, je n'ai qu'à lui répéter, pauvre Régina, ce que je lui ai dit le jour de notre rupture.

En entrant dans le cabinet éclairé par une seule lampe posée sur le bureau, M<sup>me</sup> Figuères eut un mouvement de surprise à la vue du prêtre qui se levait. Elle tendit la main à Norbert en disant avec un accent gêné :

– Je vous dérange ? Mais j'aurais très bien pu attendre.

– Pourquoi donc ? M. l'abbé Romuel est au courant de nos projets d'autrefois, des motifs qui nous ont empêchés de les réaliser.

M<sup>me</sup> Figuères toisa le prêtre et sa voix s'éleva, un peu saccadée, essayant d'être mordante :

– Je ne vous demande pas, monsieur l'abbé, si vous l'aprouvez ?

– Vous ne devez pas en douter, madame, sachant quels sont à ce sujet les préceptes de notre religion.

Régina tourna vers Norbert des yeux pathétiques, sans paraître voir le fauteuil qu'il avançait vers elle.

— Vous n'êtes pas revenu. Et je viens à vous pour vous demander une dernière fois. « Êtes-vous bien décidé à continuer de me faire souffrir ? M'abandonnez-vous vraiment pour toujours ? »

— Comme ami, non, Régina. Dans quelque temps, quand vous serez habituée à cette idée, nous pourrons nous revoir...

Elle l'interrompit violemment :

— Pas comme cela !... non, non ! Je demande ce que vous m'avez promis, Norbert : votre amour, notre union.

— Ce que, précisément, je ne peux vous donner sans marcher sur ma conscience. J'espérais que vous l'auriez compris, Régina.

— Jamais je ne le comprendrai ! Jamais je ne vous pardonnerai cela !

Elle resta un moment immobile, ses yeux brillants attachés sur la physionomie émue et

ferme de son ancien fiancé. Ses dents fines mordaient sa lèvre et ses doigts froissaient fébrilement le grand manchon de martre. Puis, jetant vers le prêtre un coup d'œil irrité, elle se détourna et quitta la pièce.

Norbert l'accompagna jusqu'à l'antichambre. Arrivée à la porte de l'appartement, elle se tourna vers lui d'un mouvement vif et lui saisit la main en le regardant avec une supplication mêlée de défi :

— Vous ne m'oublierez pas ! Non, vous ne pourrez jamais m'oublier. Un jour, vous me reviendrez. Et moi, je vous attendrai.

Il s'écarta un peu, retira doucement sa main sans rien dire. Puis il ouvrit la porte et Régina sortit, saisissante, essayant d'espérer encore, et comprenant pourtant que Norbert était maintenant bien loin d'elle, car cette fois elle n'avait vu dans son regard que l'émotion douloureuse motivée par l'obligation de tenir ferme devant la souffrance de son ancienne fiancée ; que l'affection compatissante d'un ami désolé de ne pouvoir soulager l'infortune dont il

est cause. Non, personne n'aurait pu se douter, pendant cette courte entrevue, qu'il avait aimé Régina Figuères et que lors de la rupture de leurs fiançailles, il était près de céder à la supplication passionnée de la jeune femme abattue par la douleur.

Norbert rentra dans le cabinet, s'assit de nouveau en face du prêtre. Il dit, la voix un peu altérée :

— Je donnerais tant pour qu'elle ne souffrît pas !

L'abbé Romuel se pencha un peu et sa tête chauve, son visage osseux, au nez long et à la bouche pensive se trouvèrent un instant en pleine lumière.

— Vous l'aimez encore, mon enfant ?

Norbert dit sans hésiter :

— Non, monsieur l'abbé. Je viens de m'en rendre complètement compte. Maintenant je suis libre de mes liens, à ce point de vue.

— Eh bien, travaillons à vous mettre entre les liens divins, mon cher enfant.

Et il reprit le commentaire du Précis de la doctrine catholique ouvert sur le bureau, près de lui.

## XVI

Au cours de cet hiver-là, Norbert correspondit fréquemment avec ses cousins de Clergeac. Le plus souvent, c'était M. Bruno Laurentie qui lui écrivait.

Mais parfois arrivait une lettre dictée par le vieil archiprêtre, écrite par Bénédicte, et au bas de laquelle, presque toujours, la jeune fille ajoutait quelques mots : l'assurance d'une prière, une pensée mystique, le rappel de quelques paroles échangées avec lui, d'une impression ressentie par eux, l'été précédent, au cours de leurs promenades, devant un paysage, une ruine, un reste intéressant du passé.

Tous trois, à leur manière délicate, avaient manifesté la très grande joie que leur causait cette conversion. Maintenant, dans leur correspondance, ils lui parlaient comme à l'un des leurs sur le plan spirituel, sachant qu'il était

déjà capable de les comprendre.

« Norbert est entré de plain-pied dans la vie chrétienne, écrivait l'abbé Dolmaine à son oncle Bruno. Vraiment, c'était bien là son atmosphère naturelle, la seule où il put respirer librement. La nostalgie dont il souffrait depuis son enfance a disparu. « Mon âme est dégagée, toute simple et sans inquiétude », me dit-il. Quelle belle âme, si ardente sous les dehors calmes et presque froids parfois de l'homme qui aime à garder secrète sa vie intérieure »

Les relations fréquentes avec ses cousins Dolmaine, la correspondance avec ceux de Clergeac, représentaient pour Norbert les meilleurs moments de son existence actuelle. Il en était d'autres pénibles : quand il pensait à la souffrance de Régina, par exemple, ou bien qu'il se trouvait en rapport avec ses parents. M<sup>me</sup> Defrennes surtout ne désarmait pas. Elle possédait à fond l'art de varier ses attaques, de répéter cent fois les mêmes reproches sous des formes diverses. Mais toutes ces habiletés féminines restaient vaines devant l'impossibilité

de Norbert et la froide, tranquille affirmation de liberté spirituelle : il opposait à ces récriminations.

Après avoir boudé son fils pendant quelque temps, Maurice Defrennes, lui, avait fini par se désintéresser de ce qu'il appelait « une toquade d'intellectuel ».

— Laisse donc ce garçon tranquille ! disait-il à sa femme. Nous n'en ferons jamais rien. Il lui faut l'idéal... eh ! eh ! croirait-on qu'il est mon fils ? Ma parole, il me semble de plus en plus revoir Raymond ! S'il gâche sa vie comme celui-ci, voilà qui sera complet ! Mais ça le regarde. Heureusement j'ai Korf pour prendre la place qu'il dédaigne. Un fameux gaillard, celui-là, et pas d'idéal, oh ! pour rien non !

Adrian Korf s'insinuait, en effet, de plus en plus dans les bonnes grâces de son beau-père, dont il devenait l'associé, dont il serait vraisemblablement le successeur. M<sup>me</sup> Defrennes, de son côté, le portait aux nues. Ce gendre parfait n'avait qu'attentions pour elle, s'occupait de lui rendre maints services, la conseillait pour ses

réceptions, pour ses toilettes. Connaissant l'antipathie de Norbert à l'égard de son beau-frère, elle se plaisait à vanter devant lui les qualités séduisantes d'Adrian, l'aide précieuse qu'il donnait au banquier. Licette, présente un jour à ce panégyrique, interrompit sa mère par un rire de sèche raillerie :

— Garde ton enthousiasme pour toi, maman. Norbert a son opinion faite sur mon mari... et c'est la bonne.

M<sup>me</sup> Defrennes regarda sa fille en fronçant les sourcils.

— Que dis-tu là ?

Licette se renversa dans le fauteuil qu'elle occupait en jetant vers sa mère un coup d'œil où l'impertinence se mêlait d'ironie.

— Oui, c'est la bonne. Je le connais mieux que toi, ce cher Adrian. Il te roule, il roule papa... il m'a roulée aussi, à un moment. Seul, Norbert reste inaccessible. Et tu as bien raison va, mon vieux !

Elle se leva brusquement, vint à son frère qui

se tenait debout à quelques pas et lui noua ses bras autour du cou. Pendant quelques secondes, elle considéra avec une singulière expression de curiosité avide la physionomie fine, pensive, qu'un vif étonnement animait en cette minute. Puis un léger éclat de rire sortit de ses lèvres. Dénouant ses bras, elle fit une pirouette et se trouva en face de sa mère qui la regardait avec surprise.

— De ce que j'ai dit, ne va pas croire, maman, que je regrette d'être la femme de Korf. C'est bien ce qui me convient, avec mes idées — les idées que papa et toi m'avez données. Tandis que me voyez-vous, par exemple, avec un mari dans le genre de Norbert ?

Son rire aigu éclata de nouveau.

Norbert riposta avec vivacité :

— Il y a dans ton entourage des jeunes gens que, tout dépourvus qu'ils soient de réelle valeur morale, j'aurais préféré comme beau-frère à M. Korf.

— Eh bien, mon cher ami, chacun son goût.

Korf m'a plu... il me plaît encore parfois, quand je ferme les yeux sur ses nombreux défauts. Le jour où moi et Korf ne nous entendrons plus du tout, psst ! Chacun ira de son côté, libre comme l'air. Voilà, mon bon Norbert, la morale de l'avenir.

– Une morale de singes !

– Sommes-nous donc autre chose, d'après les philosophes matérialistes ?

Norbert dit avec une indignation véhémente :

– Ah ! ne parle pas ainsi, Licette ! Je voudrais que tu connusses comme moi certaines natures d'élite chez qui la vie spirituelle domine si admirablement la matière. Tu n'oserais pas devant celles-là conserver ta croyance à une ascendance purement animale – en admettant que tu y croies vraiment.

– De qui parles-tu ?

– Des cousins de mon père.

Il ne prononça pas le nom de Bénédicte, bien que ce fût à elle qu'il eût pensé aussitôt.

Mais M<sup>me</sup> Defrennes dit avec ironie :

— Tu sais bien, Licette, je t'ai parlé d'une jeune cousine qui est, d'après Norbert, une sorte de sainte, tellement désintéressée, tellement détachée des choses de ce monde qu'elle ne songerait jamais, paraît-il, à jeter les yeux sur un beau parti tel que lui.

— Ah ! oui, je me souviens ! Est-elle vraiment ainsi, Norbert ?

Il dit avec une irritation mal contenue :

— Elle est telle que vous ne pouvez l'imaginer. Ne parlons plus d'elle ; vous êtes incapable de la comprendre.

— Oh ! oh ! il paraît qu'il n'y faut pas toucher, mon cher ! Voilà donc la rivale heureuse de cette pauvre Régina Figuères. Oui, là comme partout, il fallait chercher l'influence féminine...

Norbert l'interrompit avec une sorte de violence.

— Tais-toi, Licette ! J'ai pour ma cousine une affection toute fraternelle et je ne veux pas qu'on imagine des choses inexistantes, ni qu'on croie qu'en revenant à la croyance de mes ancêtres j'ai

subi des influences humaines.

Puis, levant les épaules, il ajouta sur un ton plus calme, légèrement dédaigneux :

— Après tout, croyez ce qu'il vous plaira, puisque je ne puis vous en empêcher. Mais jamais je ne supporterai que l'on parle mal devant moi de mes cousins Laurentie et Dolmaine.

Il jeta dans un cendrier la cigarette qu'il tenait encore à la main et s'inclina devant sa belle-mère en disant :

— Je vous quitte maintenant. Aujourd'hui, j'ai un cours supplémentaire.

Licette proposa :

— Si tu n'as pas ta voiture, je peux te conduire jusque-là, car je pars aussi. J'ai rendez-vous avec Adrian chez un antiquaire pour je ne sais quels meubles dont il a envie.

Pendant le trajet, elle ne prononça pas dix mots. Norbert, de son côté, restait silencieux. Mais comme, descendu de voiture, il serrait la main de sa sœur, elle dit avec un sourire mi-ému, mi-railleur :

— J'ai pris un peu d'air pur en ta compagnie. Cela me change et c'est assez bon quelquefois. Et elle se mit à rire, un peu nerveusement, en mettent sa voiture en marche.

Norbert, rencontrant un collègue, n'eut pas le loisir de méditer à ce moment-là sur les paroles de sa sœur. Mais il y pensa longuement, plus tard, en revenant vers sa demeure. Étrange Licette ! Parfois, en dépit de l'amoralité cynique dont elle se targuait, il semblait qu'un doute, un regret, une souffrance essayassent de se faire jour, Norbert l'avait remarqué surtout depuis quelques mois. Fallait-il chercher dans ses espérances de maternité le motif de ce léger ébranlement moral ? Pourtant, elle ne parlait guère de l'enfant attendu, sinon pour maugréer contre les entraves apportées par son état à quelques-unes de ses distractions habituelles. Norbert jugeait plutôt que, son mépris pour Korf augmentant et l'honnêteté de la vieille race française dont elle descendait ayant conservé en elle un faible souffle, Licette ressentait à certains moments le désir instinctif d'une atmosphère moins trouble — d'un peu d'air pur, comme elle venait de le dire à

son frère.

« Pauvre petite ! songea-t-il, si je pouvais du moins avoir quelque influence sur elle ! Hélas ! je n'en vois guère la possibilité, car nous avons ensemble trop peu de rapports. Et elle vit dans une telle nuit morale, la malheureuse enfant ! »

Puis sa pensée, de Licette, se reporta aussitôt vers Bénédicte. Il eut un frémissement de colère en se souvenant des paroles de sa belle-mère, de sa sœur. Prêter à sa jeune cousine, les sentiments du vulgaire lui semblait un sacrilège. Quant à lui, quelle idée Licette et probablement M<sup>me</sup> Defrennes avaient-elles de s'imaginer qu'il aimait cette enfant autrement que d'une très vive affection fraternelle ?

« C'est qu'elles ne la connaissent pas, se répéta-t-il un peu après en s'asseyant devant son bureau pour revoir la préparation de son cours. Elles ne savent pas quelle angélique créature est cette chère petite Bénédicte et comme les pensées d'amour terrestre ne peuvent germer près d'elle. »

Il s'accouda au bureau, et, le front sur ses mains croisées, se prit à évoquer la délicate figure dans le cadre monacal de la vieille maison. Son esprit n'était plus ici, dans le cabinet confortable, parmi de beaux meubles anciens ; il se trouvait tout entier près de Bénédicte, et s'absorbait dans la contemplation de celle qui n'était vraiment bien pour lui qu'une petite sœur d'âme, Oui, il avait pu sincèrement l'assurer à Licette, tout à l'heure. Car il ne cherchait aucunement à se mentir à lui-même. En toute loyauté, il ne se figurait pas aimer autrement Bénédicte et le doux frémissement de joie qu'il éprouvait à son seul souvenir ne troublait pas la paix de son cœur où, lentement et fortement, se formait l'empreinte divine.

## XVIII

Vers le début d'avril, Licette, qui avait mené tout l'hiver son habituelle vie mondaine, mit au monde une petite fille très frêle. Elle-même fut assez malade, mais se rétablit vite. Quand Norbert vint la voir avant son départ pour Clergeac, où il allait passer les vacances de Pâques, il lui trouva une mine assez bonne, mais aussi un air maussade qu'il attribua à la présence de son mari.

Pourtant Korf se montrait près d'elle très attentif, réellement à ses petits soins. Elle se laissait faire, un pli d'ironie aux lèvres. À un moment où Adrian avait quitté un instant la chambre, elle dit à son frère, en se tournant vers lui d'un mouvement brusque :

– Ne trouves-tu pas qu'il n'y a rien de plus hideux que l'hypocrisie ?  
– Certes ! Je la hais par-dessus toutes choses.

Elle se laissa retomber sur ses oreillers en murmurant dans une sorte de ricanement :

— Que serait-ce donc si tu l'avais tous les jours... tous les jours près de toi !

Elle se tut et lorsque son mari reparut, elle ne reprit plus la parole, sauf quand, cinq minutes plus tard, Norbert se leva pour prendre congé. Alors elle lui dit avec son sourire d'ironie :

— Tu ne penseras guère à nous, là-bas, près de tes chers cousins qui vont fêter le converti ?

En se penchant pour mettre un baiser sur son front, il répondit :

— Je penserai à toi, ne crains rien, Licette !

Elle murmura d'un ton boudeur, en esquissant un geste d'indifférence :

— Oh ! ne te donne pas cette peine !

Le jour suivant, mercredi saint, Norbert prit la route de Clergeac. Il y arriva vers la fin de l'après-midi. Mais il n'alla pas ce soir-là chez les Laurentie. Le lendemain, il devait pour la première fois recevoir son Dieu, et son âme purifiée se trouvait déjà assez pénétrée de l'esprit

chrétien pour désirer offrir à Celui qui allait venir en lui quelque sacrifice. Or, c'en était un, et le plus pénible en cet instant, de refréner l'élan qui le portait vers la maison voisine, vers Bénédicte toute proche dont il évoquait la figure délicate penchée vers quelque ouvrage de charité ou sur les pages d'un des volumes favoris de son grand-oncle. Mais il ne céda pas à la vive sollicitation de son cœur. Après un repas solitaire, servi par Élise dont la joie contenue n'avait pu lui échapper, il monta dans la chambre de ses grands-parents, et ce fut là qu'il veilla longuement, dans une méditation calme, heureuse, toute joie et paix, sous le regard de la Vierge de bois et du grand Christ jauni qui, à son premier séjour, était encore pour lui « le Dieu inconnu ».

Aucun des Laurentie, le lendemain, ne lui demanda : « Pourquoi n'êtes-vous pas venu hier ? » Ils étaient trop nourris de la moelle chrétienne pour n'avoir pas compris sa pensée. D'ailleurs, ils lui parlèrent fort peu, tandis que tous ensemble se dirigeaient vers l'église.

Un long serrement de main, un regard d'affectueuse allégresse avaient suffi pour témoigner leur bonheur au nouveau converti.

Dans les yeux de Bénédicte, cette joie sainte mettait un vif éclat et l'émotion fit monter un peu de rose à ses joues, tandis qu'elle saluait son cousin à la manière des chrétiens d'autrefois.

— Béni soit le Seigneur, Norbert,

Il répondit en serrant doucement la main gantée de la jeune fille :

— Oui, béni soit-Il, Bénédicte.

Elle était vêtue d'un manteau en grosse cheviotte blanche, coiffée d'un feutre simplement garni de velours. Près de Norbert, elle traversa la place, et, entrant la première dans l'église, offrit à son cousin l'eau bénite. En la prenant, il regarda la jeune fille et tous deux se reportèrent à ce matin de l'été précédent où, pour la première fois, ils s'étaient rencontrés. Bénédicte avait esquissé le même geste, aussitôt arrêté par la pensée que Norbert était un incroyant. Et lui, toujours loyal, n'avait pas cherché à lui donner le change. Mais

aujourd’hui, ses doigts se tendaient aussitôt vers ceux de Bénédicte, puis traçaient respectueusement sur lui-même le signe de la rédemption. Aussi ne retrouvait-il plus sur la physionomie de sa cousine cette tristesse qu’il y avait remarquée naguère, devant son silencieux aveu d’incroyance.

Plus d’une fois, au cours de cette journée toute entière consacrée au recueillement, Norbert revit dans le regard de Bénédicte la lueur de joie profonde qui l’avait accueilli au matin, quand il était venu chez ses cousins. En sortant vers quatre heures avec son grand-oncle et lui, de l’église où venait d’être chanté l’office des Ténèbres, la jeune fille laissa échapper un peu de cette joie.

— Oh ! Norbert, que c’est bon de vous voir là, uni à nous — vraiment uni de toute votre âme !

Il la regarda en répondant avec émotion :

— Oui, vous dites bien, de toute mon âme. J’ai compris aujourd’hui, mieux que jamais comme je suis bien « chez moi », dans cette religion qui fut celle de mes pères.

La poignante supplication du prophète se lamentant sur les malheurs de Jérusalem infidèle le laissait tout frémissant. Il vivait d'ailleurs depuis le matin dans une atmosphère divine. Dans la maison Laurentie, aucune fausse note ne pouvait troubler cet état d'esprit, qui était à des degrés différents celui du vieux prêtre, de son neveu et de Bénédict. Près de ceux-ci, Norbert demeura jusqu'au soir, dans le salon tranquille dont il avait aimé dès le premier jour l'harmonieux arrangement. Mieux encore qu'à son dernier séjour, il avait l'impression de se trouver ici dans sa vraie famille, dont maintenant il partageait la vie spirituelle.

Avec eux, il suivit les offices des grandes journées commémoratives de l'amour et du sacrifice sanglant de l'Homme-Dieu. Il ressentit avec eux les allégresses triomphales de la Résurrection. Debout à son balcon au soir du samedi-saint, il écouta, le cœur tressaillant d'émotion, ces cloches puissantes dont la voix trouvait en lui de vibrants échos. Près de là, penchée à la fenêtre de sa chambre, Bénédict aussi prêtait l'oreille au duo superbe dont les

ondes sonores allaient porter au loin le cri de toute la chrétienté : « Le Christ est ressuscité. » Quand les voix de bronze furent retournées au silence, la jeune fille tourna la tête vers le balcon de Norbert et dit avec une ardeur contenue :

— J'aime les cloches de Pâques ! C'est pendant qu'elles sonnaient, vers cette même heure, que je suis née, voici vingt ans. On me baptisa deux jours plus tard. J'étais si petite qu'on crut ne pouvoir m'élever. Pourtant, vous voyez, me voilà.

Elle eut son rire si doux que Norbert aimait tant.

— Et vous êtes très bien portante, Bénédicte.

— Oui, je ne vais pas mal. Mon cher papa m'attant soignée ! Comme la meilleure, la plus attentive des mères. Aussi veux-je lui rendre cela, sur ses vieux jours ; c'est pourquoi je ne le quitterai jamais.

— Cependant, Bénédicte, pour vous marier ? Quelle impulsion le poussait donc à parler ainsi, alors qu'il se croyait persuadé que Bénédicte ne

songeait jamais au mariage, qu'elle était destinée à la vie du cloître comme un beau lys réservé à Dieu seul ? Elle eut un vif mouvement de surprise :

— Me marier ? Mais je n'y pense pas du tout ! Oh ! non, certainement, je ne me marierai pas !

Puis elle secoua la tête et Norbert, à la clarté déclinante du couchant, vit un sourire entrouvrir ses lèvres.

Il se pencha à l'angle du balcon sur lequel il s'accoudait :

— À quoi pensez-vous ?

Elle leva sur lui son regard très gai.

— Je me disais que nous étions bien ainsi, mon cousin Norbert, tous les quatre, et qu'il serait très bon de rester comme cela,

Il n'y avait dans ces beaux yeux que simplicité, candeur, et pas un instant Norbert n'eut l'idée de méconnaître cette parfaite ingénuité.

Mais quand, peu après, Bénédicte s'étant retirée, il se prit à réfléchir, assis dans le fauteuil

de son grand-père, tout s'éclaira pour lui. Ce n'était plus en frère qu'il aimait sa jeune cousine. Il lui était impossible d'éloigner cette certitude, de nier cet amour – si différent de celui qu'il avait eu pour Régina, si puissant et ardent, et pourtant d'une spiritualité si haute, comme il convenait qu'il fût à l'égard de celle dont il avait pensé plus d'une fois qu'elle devait participer quelque peu de la nature angélique.

Pendant un long moment, le front entre ses mains, il se laissa pénétrer par la joie de cette révélation. Bénédicte... la chère petite Bénédicte dont le souvenir ne l'avait jamais plus quitté, aussitôt après leur première rencontre. Figure de lumière et de pure tendresse, que le ciel lui avait donnée comme égide en ces derniers mois où il était venu des obscurités de l'incroyance au plein éclat de la vérité.

Mais pouvait-il espérer qu'elle serait jamais autre chose pour lui qu'une petite sœur très aimante ? La vocation religieuse existait peut-être chez elle, bien qu'elle n'en eût rien dit tout à l'heure quand Norbert lui avait parlé de mariage.

Elle n'avait paru envisager d'autre perspective d'avenir que celle de ne pas quitter son père vieillissant.

Norbert songea : « Ceci ne serait pas un obstacle. Je m'engagerais bien volontiers à conserver près de nous mon cousin Bruno. Celui-ci objectera sans doute la jeunesse, la santé un peu fragile de sa fille. Mais nous pouvons attendre. »

Oui, certes, pour obtenir Bénédicte, aucun sacrifice, ne devait coûter !

Absorbé dans les pensées de bonheur et d'anxiété qui se partageaient son âme, il oubliait la fuite de l'heure et sursauta un peu quand Élise vint le prévenir qu'il était temps de se rendre chez ses cousins, avec lesquels il dînait chaque soir.

En redescendant, après avoir quitté son jeune maître, la servante pensait : « Comme il a l'air heureux ! Il m'a semblé voir M. Raymond tel qu'il était quelque temps avant son mariage... car bien vite après le pauvre !... »

## XIX

Norbert eut trois jours plus tard la réponse à l'une des questions qu'il se posait dans le secret de son cœur.

Le mardi de Pâques, au cours de l'après-midi, Bénédicte l'emmena dans le jardin où quelques jours de tiédeur printanière avaient en ces dernières semaines éloigné toute trace de l'hiver. Ils gagnèrent le cloître en flânant dans les petites allées couvertes d'un gravier blanc. Sous les arcades ogivales, Bénédicte s'arrêta, en jetant un coup d'œil autour d'elle.

— Nous pourrons bientôt venir nous installer ici, car voilà les beaux jours qui commencent. Tant mieux ! J'aime, quand je suis là, à me figurer les moines d'autrefois, les blancs Prémontrés, circulant dans ce cloître, alors relié à l'un des bâtiments abbatiaux.

Son regard s'attarda dans l'ombre des arcades,

tandis que Norbert disait pensivement :

– Oui, tout parle d'eux, en cette demeure et ses alentours. Depuis que je connais l'historique de l'abbaye et le mode d'existence de ses premiers habitants, je les vois comme vous, passant le long des cloîtres, assis dans le réfectoire dont il ne reste plus malheureusement que le souvenir, occupant les stalles de l'église aux heures des offices. Leurs silhouettes blanches peuplent ces lieux où ils vécurent, prièrent et moururent.

– Quelle existence belle et désirable !

Norbert demanda, non sans que sa voix frémît un peu :

– Vous l'enviez ? Vous souhaiteriez qu'elle fût vôtre ?

Elle répondit avec élan :

– Oh ! Oui !

Puis, en secouant doucement la tête, elle ajouta :

– Mais je ne me sens pas appelée.

Elle demeura un instant immobile, dans

l'ombre que répandaient sur elle les arceaux du cloître. Sous les cils légers, le regard s'attristait. Les mains jointes et blanches se joignirent tandis que Bénédicte répétait d'un ton de mélancolique regret :

— Je ne suis pas appelée.

Une paix soudaine envahit le cœur inquiet de Norbert. Ainsi donc, il pouvait éventuellement songé à épouser Bénédicte sans craindre de se heurter à un jardin réservé. Dans ses impénétrables desseins, le Seigneur n'avait pas marqué la place de cette fleur idéalement blanche parmi les lis de son parterre céleste.

Après avoir longuement réfléchi, ce soir-là. Il résolut de confier son désir et ses espérances à M. Laurentie. Se trouvant seul avec lui le lendemain, il lui parla en toute sincérité. M. Bruno eut un petit hochement de tête, en le considérant avec une sympathie pensive.

— Ma petite Bénédicte est trop jeune encore pour que nous songions à cela, mon cher enfant — trop jeune et de santé trop délicate.

– Oui, j'y ai pensé ! Mais dans deux ou trois ans...

– Alors, oui, nous pourrons en reparler. Mais avez-vous songé à l'accueil qu'un projet de ce genre trouverait près de votre père ?

– Le premier moment de contrariété passé, il ne s'y opposerait pas. Déjà, il me considère comme si peu de la famille ! Que lui importerait !

– Sans doute, mais il ne manquerait pas – et son entourage avec lui – de nous accuser de vous avoir circonvenu, à cause de sa fortune.

– Eh bien ! J'en abandonnerai volontiers ma part à ma sœur ! Cet argent, gagné, je le crains, par des spéculations plus ou moins licites, je l'ai en horreur ! Ce qui me revient de ma mère, ce que je gagne par mon travail, voilà qui suffira bien pour faire vivre honorablement ma famille. Non, mon cousin, il n'existerait là aucun obstacle pour m'empêcher d'épouser Bénédicte.

– De mon côté, je ne la donnerais avec plus de confiance à nul autre qu'à vous, maintenant que rien ne nous sépare au point de vue spirituel. Je

crois qu'elle vous aime en toute ingénuité. Mais ne lui parlons de rien encore. Quand elle aura vingt-deux vingt-trois ans, nous verrons alors, si vous êtes dans les mêmes sentiments. Mieux vaut qu'elle demeure jusque-là dans l'ignorance de la nature véritable de votre affection pour elle.

Norbert ne pouvait qu'approver cette prudence paternelle. Néanmoins, il eut peine à retenir l'aveu qui montait à ses lèvres, quand, la veille de son départ, il vit des larmes dans les yeux de Bénédicte, et entendit sa voix tremblante qui disait :

— Ce sera long de ne pas vous voir pendant plus de deux mois !

Il répliqua, en souriant pour cacher son émotion :

— Vraiment, petite cousine, vous suis-je devenu tellement indispensable ?

Elle sourit aussi, sans répondre, en le regardant avec une tendresse pensive. Et il emporta précieusement le souvenir de ce regard en quittant Clergeac le lendemain.

Il alla peu après son retour voir les Dolmaine, pour donner des nouvelles du vieil archiprêtre, de M. Bruno, de Bénédicte. Comme il rentrait chez lui par le boulevard Saint-Germain, il croisa Adrian Korf. L'Autrichien vint à lui, la main tendue.

— Bonjour, mon cher. Vous avez passé de bonnes avances ?

Norbert répondit froidement :

— Très bonnes. Comment va Licette ?

— Bien, tout à fait bien maintenant. Mais l'enfant est très malade. Les médecins croient qu'elle ne passera pas la nuit.

Il essayait de prendre un air ému, affligé, mais Norbert était parmi le petit nombre de ceux qu'il ne pouvait tromper.

— ... Licette est courageuse et ne laisse pas voir son chagrin. Pourtant, elle en a, certainement.

Norbert dit avec quelque sécheresse :

— Il faut l'espérer. J'irai la voir bientôt... peut-être même aujourd'hui.

— Je le lui dirai. Au revoir, mon cher ami.

Il serra fortement la main que son beau-frère raidissait dans un réflexe de répulsion et continua sa route.

Vers quatre heures, ce même jour, Norbert se rendit chez sa sœur. Il la trouva dans son petit salon, en élégante toilette d'intérieur, causant et prenant le thé avec deux amies venues pour avoir des nouvelles de l'enfant. Celle-ci n'allait pas mieux. Comme l'avait dit Korf à son beau-frère, il y avait à craindre qu'elle ne vécût pas au-delà de quelques heures.

Licette était calme, et, si elle éprouvait quelque chagrin, elle ne le laissait point paraître. Cette insensibilité, réelle ou affectée, révolta Norbert. Il eût très vite pris congé, sans le but qu'il poursuivait en venant ici.

Les amies de la baronne Korf ne s'attardèrent pas. Bientôt, Norbert se trouva seul avec sa sœur. La jeune femme s'enfonça dans les coussins du fauteuil et ferma les yeux en disant :

— Que j'ai sommeil ! Je n'ai pas dormi cette

nuit. Ninette était très mal. Ce matin, aux premières heures, nous avons eu un peu d'espoir. Mais le médecin en revenant à neuf heures, ne nous a pas caché qu'il ne pensait pas la sauver.

Elle tenait les paupières closes, en parlant ainsi d'une voix égale. Son joli visage avait de légers frémissements. Norbert s'assit près d'elle et lui prit la main.

— Je regrette que tu n'aises pu conserver cette enfant, Licette. En t'occupant d'elle, tu aurais peut-être appris un peu à délaisser ton existence agitée. Oui, si tu l'avais bien élevée, elle aurait peut-être été pour toi une consolation.

La jeune femme se redressa, en soulevant ses paupières pour attacher sur son frère un regard ironique.

— Une consolation ? Pourquoi ? T'imagines-tu que je souffrirai ? Non, non, mon cher ami ! Je ne suis pas de cette pâte-là, vois-tu. Quant à ma petite Ninette...

Son visage eut une légère contraction et sa voix vacilla un peu taudis qu'elle continuait :

— Je l'aimais, j'aurais bien voulu la garder.  
Mais je n'aurais pas su l'élever.

La porte, à ce moment, fut ouverte, une femme en blouse blanche apparut.

— Madame, Ninette est plus mal.

Licette se leva brusquement, sortit du salon, suivie de Norbert.

Dans l'élégante nursery, la petite Ninette agonisait doucement. Elle semblait déjà morte et il fallut que Licette approchât son visage tout près des lèvres pour saisir encore un souffle.

Elle se tourna vers la nurse et demanda d'une voix brève :

— Pourquoi ne m'avez-vous pas prévenue plus tôt ?

— L'aggravation s'est produite subitement, madame. Tout à coup, je me suis aperçue qu'elle respirait à peine.

Licette était très pâle et Norbert vit qu'elle essayait de contenir un violent tremblement.

Il mit affectueusement son bras autour des

épaules de la jeune femme et baissa son front moite.

— Ma pauvre petite ! Je vais rester près de toi, jusqu'à... la fin. Mais dis-moi, chère Licette, tu vas me laisser la baptiser ?

Elle le considéra d'un air stupéfait.

— La baptiser ? Quelle idée !

— Je t'en prie, ma petite sœur ! Tu ne peux comprendre, toi qui n'as reçu aucune éducation religieuse... mais moi je sais que ton enfant acquerra ainsi un immense degré de bonheur.

La jeune femme esquissa un haussement d'épaules et dit de la même voix brève :

— Fais ce que tu veux. Cela n'a aucune importance à mes yeux.

Sur les indications de Norbert, la nurse apporta de l'eau et quelques minutes plus tard, le tout récent converti la faisait couler sur le front de sa nièce, en prononçant les paroles sacramentelles.

Licette, debout près de lui, regardait la blême petite figure crispée. Puis elle étendit la main,

effleura la tête couverte d'un duvet blond et dit tout bas :

— Ninette !

Norbert se tourna vers la nurse.

— N'y a-t-il vraiment plus rien à tenter ?

— Rien, monsieur. Le docteur est venu à une heure et a trouvé un état sensiblement aggravé depuis le matin.

Licette, à ce moment, mettait de nouveau sa joue près de la bouche de l'enfant. Elle se redressa en disant d'une voix étouffée :

— Je crois que...

Oui, l'âme de Ninette, délivrée de la tâche commune à tous les fils d'Adam, venait d'aller rejoindre les esprits angéliques.

Licette se courba vers le berceau, prit entre ses mains la tête inerte et appuya ses lèvres sur la petite figure aux yeux clos. Puis elle tourna vers son frère un visage tranquille, sans larmes.

— Voudras-tu aller prévenir maman ! Elle devait venir cet après-midi : mais sans doute a-t-

elle été retenue.

— J'y vais. Et ton mari ?

Licette eut un méprisant plissement des lèvres.

— Je ne sais où il est. Qu'importe ! Ce qui vient de se passer lui est totalement indifférent.

— Eh bien, à tout à l'heure ; ma petite sœur. Je reviendrai près de toi...

— Oh ! Ne te dérange pas ! Tu sais, je ne me laisse pas abattre. C'est un événement très... très pénible, mais que je m'efforcerai d'oublier vite, bonsoir, Norbert... et merci.

Elle lui tendit sa main, qui était froide et frémissante, puis détourna les yeux du grave et compatissant regard de son frère.

Comme Norbert allait quitter la nursery, M<sup>me</sup> Defrennes apparut, en toilette du dernier chic, l'air pressé, important, comme si toute la direction de l'univers reposait entre ses mains.

— Ah ! tu es ici, Norbert ? Eh bien, Licette ?... J'ai été retardée à la réunion des « Enfants abandonnés » dont on vient de me donner la présidence...

Tout en parlant, elle s'avançait et vit la toute petite figure sans vie.

— Comment, serait-ce fini ?... ma pauvre Licette !

— Oui, à l'instant. Norbert allait t'en avertir.

M<sup>me</sup> Defrennes embrassa la jeune femme en déclarant :

— Elle était si délicate ! On n'aurait pu l'élever, certainement. Tu n'avais pas encore eu le temps de t'attacher à elle...

Licette l'interrompit avec impatience.

— Fais-moi grâce de ces considérations banales, maman. Je te demande seulement de régler tous les détails indispensables auxquels je n'entends rien.

Norbert offrit son aide à sa belle-mère ; puis, voyant qu'elle était inutile, il quitta le luxueux appartement des Korf et regagna son logis solitaire. Il éprouvait une grande joie en pensant à l'œuvre divine qui, tout à l'heure, s'était accomplie par ses mains. L'enfant maintenant voyait la face de Dieu. Que serait-elle devenue

entre ce père à l'âme vile et cette mère égoïste, légère, dépourvue de sens moral ?... cette mère qui, sachant que la mort se tenait prête à saisir la petite créature condamnée par les médecins, papotait, prenait le thé avec des amies, dans la tiédeur du salon fleuri ?

La fibre maternelle n'était pourtant pas éteinte chez elle, mais combien d'égoïsme, de frivolité, de mépris pour tout ce qui représentait un effort ou un devoir en paralysaient les vibrations !

Oui, pauvre petite Ninette, tu aurais été en ce monde tout aussi abandonnée, moralement parlant, que les enfants recueillis par l'œuvre dont M<sup>me</sup> Defrennes venait d'être nommée présidente.

## XX

Au milieu de la deuxième quinzaine de juillet Norbert partit pour Clergeac, où il comptait passer la plus grande partie de ses vacances. À cette époque, la menace de guerre commençait d'étendre sur l'Europe son voile sombre. Norbert, qui avait voyagé en Allemagne deux ans auparavant, qui était en relations avec des Alsaciens demeurés en pays annexé, avec des Danois, amis de la France et des Polonais persécutés, avait la certitude que le cataplasme était proche. Aussi voulait-il aller se retremper quelques jours dans la haute atmosphère spirituelle et familiale des lieux où il avait trouvé la foi et le repos de son âme inquiète.

La veille du départ, il rencontra Licette qui sortait de chez un joaillier. Elle lui serra la main au passage en disant :

— Bonsoir, je suis très pressée. Nous partons

demain pour la Suisse. Adrian s'est fait ordonner Ragatz par un médecin, bien qu'il se porte admirablement bien. Je pense qu'il s'agit surtout de se trouver installé hors de France au cas où la guerre se déclencherait. Moi, ça me va ; nous serons plus tranquilles là-bas.

Et elle monta dans son automobile, d'où elle envoya un signe d'adieu à son frère.

Norbert retint un mouvement d'épaules, en songeant : « Oui, mieux vaut qu'elle s'éloigne. Qu'aurons-nous à faire, en cas de malheur national, de femmes comme elles ?

L'esprit attristé par cette rencontre, il se rendit chez son ami Bartholier. Dans son atelier, le jeune sculpteur ébauchait une tête de Minerve. Il était en un de ces jours mélancoliques assez fréquents depuis que le père de celle qu'il aimait avait répondu à sa demande par un refus. Aujourd'hui, en outre, cette disposition s'aggravait de mauvaise humeur. Quand Norbert parla des bruits de guerre, il leva les épaules en bougonnant :

— Ah ! bien, oui, on s'arrangera encore,

comme les autres fois !... Et puis, s'il faut partir, moi, ça ne me gène pas. Ma vie ne vaut pas grand-chose, et je ne laisserai personne derrière moi.

— Peut-être y gagnerais-tu de te réhabiliter, par ta bravoure, aux yeux de M. Glainzy et de sa fille.

Il dit entre ses dents :

— Oh ! j'y ai bien renoncé ! Ils appartiennent à la race des irréductibles, ceux-là.

Pourtant, quelle que fut son affectation d'insouciance, il était préoccupé. Quand Norbert fut sur le point de se retirer, il le retint par ces mots.

— Écoute, mon vieux, j'ai quelque chose à te confier... Au cas où il y aurait la guerre, et où j'y resterais...

La voix se fit un peu rauque, et ses lèvres tremblèrent.

— ... Tu irais voir Marthe Glainzy, tu lui dirais que je l'ai aimée jusqu'au dernier moment... que j'aurais été pour elle un mari fidèle... mais que je

ne lui en veux pas...

Les mots s'éteignirent dans sa gorge. Brusquement, il alla vers son secrétaire, y prit une carte et revint vers Norbert.

— Voilà son adresse... Je peux compter sur toi ?

Norbert, très ému, lui serra longuement la main.

— Oui, mon ami, si je te survis, j'accomplirai fidèlement la mission que tu me confies. Mais j'espère, d'abord, que cette épouvantable épreuve sera épargnée à notre pays, puis, au cas où le fléau serait déchaîné, que tu sortiras de là indemne, avec un prestige nouveau à présenter au père de M<sup>lle</sup> Marthe.

Bartholier hocha la tête. Puis il étendit l'index vers le plancher de son atelier.

— Là-dessous habitait un Allemand, soi-disant graveur sur métaux et que je soupçonneais depuis quelque temps d'exercer un tout autre métier. C'était un grand gaillard blond, qui faisait l'aimable, mais dont la mine devenait dure

aussitôt qu'il ne se voyait plus observé. Alors, tu sais, au fond, je pense que le moment est venu où toute la horde va nous tomber sur le dos... Est-ce aussi ton avis, mon cher ?

Norbert dut reconnaître que ses idées sur ce point s'accordaient avec celles de son ami. Tous deux se séparèrent avec une gravité songeuse qui n'était pas dans les habitudes de Bartholier. Ils avaient l'intuition que, de longtemps, ils ne se trouveraient aussi réunis.

Clergeac était calme, endormie dans sa quiétude spirituelle de petite ville provinciale, quand Norbert y arriva. Mais les Laurentie, gens réfléchis et au courant des événements, commençaient d'éprouver une anxiété que leur patriotisme ardent faisait plus poignante.

Sur la joie profonde que Norbert éprouvait à se retrouver près de Bénédicte, ce voile d'incertitude s'étendit pendant les dix jours qu'il passa dans la vieille maison des aïeux, en rapports quotidiens avec ses cousins. La jeune fille semblait paisible, sereine, mais ses stations à l'église devenaient plus longues, et parfois, quand

elle regardait Norbert, une angoisse traversait le calme lumineux de son regard.

Le 29 juillet, dans la matinée, le jeune homme vint sonner chez ses cousins. Ce fut Bénédicte qui lui ouvrit... Il dit en montrant une lettre qu'il tenait à la main :

– Un de mes amis, Bartholier, dont je vous ai parlé, m'a écrit que la guerre devient à peu près inévitable. L'ordre de mobilisation peut être lancé d'un moment à l'autre. Je vais donc partir ce soir, pour me trouver là-bas...

Il s'interrompit... Le délicat visage devenait très pâle, et une voix étouffée murmura :

– La France !... Et vous, Norbert...

Ce regard d'angoisse, il le revoyait à nouveau dans les yeux bruns... En même temps, il se souvint d'une parole prononcée quelques jours auparavant par M. Laurentie : « Le grand amour de Bénédicte, après Dieu, c'est la France... » Mais voici que sous le coup de l'émotion, elle le nommait en même temps que cette patrie si chère, comme les unissant dans cette même

préoccupation, cette même inquiétude poignante des dangers prochains. Était-ce donc ?...

Oui, dans ce regard ingénue, Norbert voyait clairement la tendresse candide et profonde qui s'alarmait pour l'être aimé ! Amour très pur, tout angélique, se révélant dans la secousse de cette minute, à l'approche du grand drame...

Et Norbert se sentit emporté par la gravité de l'heure. Il prit la main de Bénédicte, devenue tout à coup froide et tremblante. Penché sur elle, il demanda, ses yeux dans ceux de la jeune fille :

– Vous auriez beaucoup de peine, s'il arrivait que je fusse une des victimes de la guerre ?

– Oh ! Vous le demandez !... Ne savez-vous pas que vous nous êtes devenu très cher.

– Oui, je le sais... Et moi, Bénédicte, j'ai une grande affection pour vous tous... Mais vous, tout particulièrement... je vous aime, chère petite Bénédicte.

Les yeux bruns, où brillaient des larmes, continuaient de le regarder avec la même profondeur ingénue... Il ajouta :

— Je l'ai dit à votre père, au cours de mon dernier séjour. Je lui ai demandé s'il consentait à vous donner à moi, comme une épouse très chère. Il m'a objecté votre âge, et m'a demandé d'attendre que vous eussiez atteint vingt et un ans... C'était raisonnable, ce l'est encore plus maintenant, car l'heure n'est pas aux engagements. Toutefois, si je pars, il me sera doux, Bénédicte, d'emporter cette pensée que vous ne direz peut-être pas non, quand je vous demanderai un jour de devenir ma femme — si Dieu me prête vie.

Tandis qu'il parlait, une teinte rose couvrait les joues de Bénédicte. Aux derniers mots, la jeune fille devint pâle. Mais ses yeux, sous leur voile de larmes, avaient une lueur de joie douce.

— Cher, cher Norbert... il me semble que je ne dirais pas non, en effet... Mais mon père a raison, je suis trop jeune encore. Nous attendrons... et je vais tant prier pour vous !

Les doigts de Norbert serrèrent doucement la main fine, qui tremblait un peu. Quelqu'un, à ce moment, descendait l'escalier. Bénédicte

reconnut le pas lourd de la servante. Elle dit vivement :

— Allons chez papa. Nous lui parlerons de tout cela, n'est-ce pas, Norbert ?

Le cabinet notarial était une grande pièce à deux fenêtres, donnant sur la rue. Dans ce cadre d'une simplicité provinciale d'autrefois, M. Bruno Laurentie apparaissait digne et accueillant, correct sans raideur, aussi probe et franc dans ses paroles que dans ses actes, noble continuateur de cette vieille lignée d'hommes de loi qui, depuis tant de générations, occupait l'ancien logis des moines.

Il ne blâma point Norbert d'avoir fait connaître à Bénédicte les sentiments dont lui, le père, avait été le premier confident. Mais il dit, comme le jeune homme tout à l'heure :

— Nous ne parlerons pas encore de fiançailles, mes chers enfants. Il faut que Bénédicte réfléchisse... et puis ainsi que vous le savez, Norbert, j'aimerais à ne pas la marier avant deux ou trois ans.

Bénédicte, assise près de M. Bruno, appuyait sa joue rosée contre l'épaule paternelle. Entre leurs cils légers, d'un brun doux, ses yeux souriaient à Norbert. Elle releva un peu la tête, et embrassa doucement le notaire.

— Nous attendrons, papa. Je serai heureuse, voyez-vous, rien qu'à la pensée de vivre toujours près de Norbert que j'aime tant, et qui a maintenant toutes nos idées, toutes nos croyances.

L'aveu candide fit sourire le père et tressaillir d'émotion douce Norbert, qui se tenait debout, appuyé au bureau du notaire.

M. Laurentie dit en posant une main caressante sur la tête de sa fille :

— Quant à moi, je ne te donnerais à personne d'autre avec autant de confiance, mon enfant très chère. Norbert est toute loyauté, tout honneur, et il saura t'aimer comme tu dois l'être. Ainsi donc, soyez patients, mes enfants, remettez-vous entre les mains divines, qui sauront bien vous réunir un jour si votre bien spirituel se trouve dans ce mariage.

Il se leva, s'approcha de Norbert et lui donna une affectueuse accolade. Puis il embrassa Bénédicte, et dit avec un tremblement d'émotion dans la voix :

— Maintenant, allons apprendre à mon oncle votre départ, mon cher Norbert. Et cet après-midi, Bénédicte ira vous mettre sous la protection de la Reine des Anges, dans notre vieille église dédiée à votre saint patron.

Le brûlant soleil de juillet commençait d'incendier les verrières de l'abside, quand Bénédicte et son cousin franchirent le seuil de Saint Norbert. La nef, déserte et fraîche, apparaissait mystiquement éclairée. Par cette lumière tamisée au passage des somptueux vitraux anciens... Norbert et Bénédicte, tous deux recueillis, la longèrent lentement et allèrent s'agenouiller devant l'autel de la Vierge.

Des fleurs, lis et roses cueillis dans le jardin des Laurentie, se dressaient dans les vases anciens, et leur parfum suave se répandait à travers l'atmosphère un peu fraîche. Un long

rayon de lumière empourprée, descendant de la verrière, enveloppait la statue de la Vierge, blanche et fine, dressée au-dessus de l'autel, les mains ouvertes pour appeler à elle l'humanité souffrante et pécheresse.

Norbert, le front sur sa main, retournait en pensée à ce jour de l'été précédent, ce matin tout brûlant de soleil où il avait pour la première fois visité la vieille église en compagnie de l'abbé Laurentie et de Bénédicte. À ce moment, le doute, le malaise nostalgique étaient en lui. À ce moment aussi, il aimait Régine. Maintenant, une paix, une certitude lumineuse possédaient son âme croyante... et l'élue de son cœur était cette blanche petite Bénédicte, dont le très pur amour lui appartenait.

Elle priait près de lui, ses doigts effilés joints et un peu crispés, ses yeux levés sur la Vierge, aux mains ouvertes. Une frémisante ferveur animait ce délicat visage, nimbé de ces doux cheveux couleur de châtaigne claire, que caressait un reflet de lumière.

Quand les fiancés, un quart d'heure plus tard,

se levèrent pour quitter la chapelle toute illuminée des clartés du couchant. Bénédicte dit à mi-voix, en posant sa main sur le bras de Norbert :

— Je vous ai recommandé à ELLE, mon ami.

ELLE... Il ne demanda pas « de qui parlez-vous ? » Car lui aussi venait de mettre toute son âme aux pieds de la Mère du Christ, de la miséricordieuse Protectrice dont l'image semblait sourire à ces deux jeunes êtres pénétrés des plus hautes, des plus pures vertus chrétiennes.

## XXI

Norbert ne revit Clergeac que près d'un an plus tard, en avril 1915. Il avait une permission de quelques jours, qu'il vint passer près de sa fiancée. Parti sergent dans les premiers jours de 1914, il était aujourd'hui lieutenant, proposé pour la Légion d'Honneur, à la suite d'actes de bravoure et d'héroïque sang-froid qu'avaient soulignés les notes très élogieuses de ses chefs. Blessé à la bataille de la Marne il avait refusé de quitter sa compagnie, et c'était fait soigner sur place. Depuis lors il était demeuré constamment à l'avant, toujours prêt pour les postes périlleux, insufflant à ses soldats sa calme et indomptable bravoure, leur témoignant une affectueuse sollicitude, et se reposant des misères, des privations, des souffrances morales et physiques dans un confiant cœur à cœur avec Bénédicte, avec ses cousins Laurentie et Dolmaine, en de longues lettres où les plus hautes pensées, les

plus profondes considérations spirituelles se mêlaient aux simples détails de la vie quotidienne.

La correspondance était beaucoup moins fréquente, et surtout beaucoup plus brève, entre ses parents et lui. Maurice Defrennes, voyant que les affaires de banque se trouvaient en stagnation, s'était mis au nombre des fournisseurs de l'armée. « Sa largeur d'idées », comme disait sa femme, ou plus exactement son absence de scrupules devaient grandement lui servir, à cette occasion, non moins que ses attaches politiques. M<sup>me</sup> Defrennes avait pris la direction d'une œuvre pour les réfugiés. Bien qu'elle laissât retomber toute la besogne sur ses aides volontaires, elle semblait constamment affairée, pressée, importante. Ses lettres étaient une suite de petites phrases brèves, et leur ton habituel restait dans la note d'un pessimisme acerbe qui faisait frémir d'indignation Norbert, si profondément patriote et si confiant dans les destinées françaises.

Quant à Licette et à son mari, tous deux étaient revenus de Suisse vers le mois de janvier.

M. Defrennes, grâce à ses relations, avait obtenu la naturalisation de son gendre, et maintenant celui-ci, dûment transformé en Français, témoignait de son zèle « patriotique » en venant faire chaque jour acte de présence dans les bureaux du ministère de la guerre, où Maurice Defrennes l'avait fait embusquer.

Norbert avait revu ses parents au mois de janvier, au cours d'une permission de quarante-huit heures qu'il était venu passer à Paris. Pendant ce court laps de temps, il avait passé plusieurs heures près de M<sup>me</sup> Dolmaine, seule maintenant, car son fils était mobilisé depuis le début de la guerre. Cette atmosphère de noblesse morale et de fervent héroïsme convenait infiniment mieux au jeune officier que celle du logis paternel, où toutes choses, opinions, sentiments, manière de vivre, froissaient en lui des fibres délicates et profondes, que rendaient plus vibrantes encore les tragiques événements de l'heure.

Aussi, pas un instant Norbert n'hésita-t-il sur le choix du lieu où se passerait la permission

obtenue au mois d'avril. À Clergeac seulement il trouverait la détente nécessaire, la joie calme et pure dont son âme avait soif.

Il y arriva un clair matin d'avril. Une brume légère couvrait les châtaigneraies qui entouraient la ville, et tendait un voile au-devant des tours de Saint Norbert. La petite cité apparaissait toute baignée de lumière pâle, allongée au flanc de la hauteur qui portait l'église et ce qui restait des bâtiments abbatiaux. De sveltes peupliers dressaient aux alentours leurs ramures où bientôt poindraient les premières feuilles, et la rivière, à leurs pieds, glissait paisible et claire dans son lit d'herbes flottantes.

M. Bruno Laurentie accueillit Norbert à la descente du train. Il lui donna une chaude accolade et dit avec une émotion qui faisait trembler sa voix :

– Mon cher enfant, nous vous revoyons enfin !  
– Oui, mon cousin, me voici, venu pour me retremper dans la chère atmosphère familiale... Et notre chère petite Bénédicte ?

— Elle est un peu souffrante, sans quoi elle m'aurait accompagné ce matin.

— Souffrante ?... Pas sérieusement ?

— Non, certes. Un peu de fatigue seulement...

Votre arrivée la remettra tout à fait, Norbert.

Ils remontèrent la rue de Pâques-bénies, dans la fraîcheur ensoleillée du matin. Sur le pas des portes, les ménagères, les enfants apparaissaient un instant, regardaient curieusement le jeune officier, puis, le reconnaissant, disaient :

— Ah ! c'est le cousin de M. Laurentie !... C'est M. Defrennes, de là-haut... À la bonne heure, en voilà un qui ne fait pas de pose, tout beau garçon qu'il est.

En approchant des deux logis contigus, M. Bruno demanda :

— Vous venez d'abord chez nous, mon ami ? Bénédicte vous attend, et elle a préparé elle-même votre déjeuner.

— Oh ! oui, je veux la voir tout de suite, ma petite Bénédicte.

Elle était là, guettant derrière la porte qu'elle

ouvrit en entendant le pas des arrivants s'arrêter au seuil de l'ancien logis monacal. Ses mains se tendirent vers Norbert, d'un geste prompt et charmant.

— Cher Norbert !

Ce fut tout ce qu'elle put dire. L'émotion arrêtait les paroles dans sa gorge, et rosait un peu le visage légèrement amaigri.

Norbert l'attira vers lui, et mit doucement ses lèvres sur le front qui s'offrait, comme il l'avait fait au moment de son départ, l'été précédent.

— Ma Bénédicte, c'est ici, près de vous, que je viens passer les quelques jours de détente qui me sont accordés... Près de vous, dans la vieille maison de mes pères, qui furent de bons, de nobles Français.

Dans le vestibule, derrière Bénédicte, apparaissait le vieil archiprêtre, que suivait M<sup>me</sup> Dolmaine, venue pour passer quelques semaines chez son frère. Seul, l'abbé Joseph manquait à la réunion familiale. Mais il devait arriver le lendemain, ayant réussi à faire coïncider sa

permission avec celle de son cousin,

Norbert, pénétré d'une joie recueillie, revit la vieille demeure des Laurentie, le jardin où fleurissait déjà le premier muguet, le cloître garni des longues traînes de la vigne vierge. Bénédicte l'accompagnait, sa main dans la sienne, en conservant aussi dans son cœur la joie frémissante de ces premiers instants... Et voici que dans l'air calme, l'une des cloches de Saint-Norbert se mit à vibrer, puis commença de répandre en ondes sonores sa voix puissante.

— Il y a un enterrement ce matin, expliqua Bénédicte.

Norbert, qui s'était arrêté pour écouter, dit avec ferveur :

— Ah ! nos cloches !... nos vieilles cloches, que j'aime les entendre !... Bénédicte, pour Pâques, je me trouvais dans un petit village un peu en arrière du front. L'église, était à moitié détruite. Mais une cloche restait dans le clocher criblé par les éclats d'obus. Je la fis mettre en branle par un de mes soldats, un Breton qui était sonneur dans son village de Cornouaille. Et en fermant les

yeux, je me crus transporté un instant ici, près de notre vieille église... Mais l'éclatement d'un obus, à peu distance, me remit promptement dans la réalité.

La main de Bénédicte trembla dans celle de son fiancé.

— Oh ! Mon ami, le danger, pour vous, est de tous les instants !

— Certes. Mais la mort est peu de chose, Bénédicte, pour qui est prêt à la recevoir, pour ceux qui dans cette terre, s'essayent à vivre en Dieu, par Lui, avec Lui.

Elle inclina doucement la tête.

— Oui, ami. La mort est le seuil de la vie, la mort nous introduit dans l'éternité d'amour. Bien peu le comprennent. Mais nous, mon cher Norbert, nous savons...

Ils s'étaient arrêtés sous le cloître. L'ombre fraîche les enveloppait, à cette heure où le soleil commençait à s'incliner vers les hautes châtaigneraies. La main fine se posa sur le bras de Norbert, les yeux graves et doux s'animèrent

d'une émotion profonde, tandis que Bénédicte disait, la voix basse et vibrante :

— Mon ami, que je voudrais, moi aussi, souffrir et mourir pour la France !

Après cette halte dans la paix de l'oasis bénie, Norbert se retrouva au milieu de la fournaise qui, chaque jour, consumait tant de fils de France.

Il avait vu sa mère pendant quelques heures, en s'arrêtant au retour à Paris. M<sup>me</sup> Defrennes lui avait reproché aigrement d'avoir passé à Clergeac son congé : puis elle avait ajouté avec un air de sarcasme :

— Vraiment, quel attrait te porte vers cette famille Laurentie !... Quoi que tu en puisses dire, je persiste à croire que la jeune cousine « si désintéressée » est pour beaucoup là-dedans.

Norbert avait répondu avec froideur :

— Je ne puis discuter avec vous sur de tels sujets, ma mère, puisque nous ne nous comprenons pas.

M<sup>me</sup> Defrennes n'avait pas insisté, contre sa

coutume. Elle finissait par se rendre compte que tout échouerait devant la calme énergie de son fils, devant cette volonté plus forte que la sienne. En outre, elle se disait :

« Il ne faut pas que je le pousse à bout, car il se jetterait tout à fait dans les bras de ces gens-là. »

Norbert ne vit pas sa sœur, à ce court passage dans Paris. Elle se distrayait le plus qu'elle pouvait, en dédaignant de songer à la patrie ensanglantée. Quant à Korf, il venait d'être réformé pour une maladie d'estomac opportunément découverte et s'associait aux fructueuses affaires de son beau-père.

L'année suivante, dans le village détruit où, après une attaque, il avait ramené ses hommes au repos, le jeune homme reçut un jour une lettre de sa sœur. Licette disait :

« Mon cher, je vais t'apprendre une chose qui ne t'étonnera pas : c'est que j'ai Korf en horreur, et que, sitôt la fin de la guerre, je divorce... Oui,

oui, en dépit de toutes les supplications de mes parents ! Car figure-toi, Norbert, que ce maître fourbe a résolu le difficile problème qui consistait à mettre dedans notre père, cependant si habile et si méfiant. Maintenant, je ne sais comment, il le tient... J'ai cru comprendre que mon père s'est laissé compromettre par lui dans d'assez vilaines affaires, favorables à l'Allemagne. Aussi, quand j'ai parlé de divorce, quel désespoir !

« — Ne fais pas cela, Licette !... Il ne l'acceptera jamais !... ou bien ce sera pour nous la ruine, le déshonneur !

« Ainsi donc, parce que mon père a été imprudent et peu scrupuleux, il faudrait que je reste liée toute ma vie à cet individu ?... Ah ! mais non !

« Que les autres s'arrangent : mais moi, je reprendrai ma liberté. Mon plan est déjà fait. Tu te souviens du petit Moulgrin, le fils du fabricant de tissus ? Il est embusqué au ministère de la Guerre, grâce à d'occultes et très fortes influences, lesquelles ont de même favorisé le père en lui faisant donner de grosses commandes

pour la guerre. Donc, fortune superbe. Et André Moulgrin, est follement épris de moi. Il m'épousera, quoi qu'il advienne. Le père Moulgrin ne se montrera pas bien difficile ; il n'en a pas le droit, ayant lui-même dans son passé une assez vilaine histoire – escroquerie ou faux, je ne sais trop. »

La feuille qui tremblait dans la main de Norbert s'échappa des doigts raidis. Avec des frissons d'horreur, le jeune homme songea : « Mais c'est abominable !... Mon père !... Mon père ! »

Et par une soudaine association d'idées, il revit l'attaque de la veille... les hommes tombant, fauchés par les mitrailleuses, un jeune officier, qu'il avait en grande affection, tué net d'une balle au cœur... l'agonie, la mort, la souffrance tout autour de lui.

Pendant ce temps, son père...

Il se leva d'un mouvement si brusque qu'il fit tomber la mauvaise chaise de paille sur laquelle il

se trouvait assis, dans la salle demi ruinée où il avait élu domicile.

— Non, non, c'était impossible !... Un Defrennes ne pouvait tomber si bas, quelle que fût sa déformation morale !

Il fit quelques pas, machinalement... Et voici que dans son cerveau fatigué par la tension nerveuse des jours précédents une hallucination terrible passa. C'était comme un fleuve de boue, roulant de l'or dans ses flots immondes, et qui cherchait à s'étendre sur la France, à submerger la terre sanglante sous laquelle reposent tant de Français morts pour la patrie... De l'or et de la boue... C'était là tout l'idéal d'un Korf... Mais Maurice Defrennes, le fils des Defrennes de Clergeac...

Pendant quelques secondes, Norbert appuya une main tremblante sur son front qui brûlait... Ah ! Que n'était-il mort hier, en conduisant ses hommes à l'attaque ! Il n'aurait pas eu cette atroce douleur de penser que son père... son père...

La porte de la salle — ou plutôt les deux

planches de bois qui en tenaient lieu furent à ce moment poussées, l'ordonnance montra sa tête en annonçant :

— Mon capitaine, c'est un officier qui demande à vous voir...

Norbert essaya de se ressaisir, et dit avec effort :

— Fais-le entrer, Gerlier.

Mais à la vue de celui qui apparaissait, il eut une exclamation, en s'élançant, les mains tendues :

— Vous, Joseph !

Leurs mains s'étreignirent, et pendant quelques instants ils demeurèrent silencieux, les yeux dans les yeux, le cœur serré par une émotion puissante.

L'abbé Dolmaine parla le premier.

— Je suis de passage ici, envoyé en mission près de votre colonel... Voici un an que nous ne nous étions vus, ami.

— Un an, oui... Et... Ah ! Tenez, vous arrivez

bien, Joseph ! Je viens de recevoir un coup épouvantable.

Il étendit la main vers la lettre qui était restée dépliée sur la vieille table boiteuse.

— ... Lisez cela. Vous me direz si ce n'est pas un cauchemar affreux.

Il se mit à marcher de long en large tandis que l'abbé, s'approchant, prenait la lettre de Licette et la parcourait attentivement.

S'arrêtant tout à coup devant lui, Norbert demanda d'une voix rauque :

— Eh bien, qu'en dites-vous ?... Le voilà, le Defrennes des temps nouveaux... le Defrennes délivré des vieux préjugés... le beau-père d'un Adrian Korf.

L'abbé mit ses mains sur les épaules de son cousin, en le considérant avec une ardente compassion.

— Mon pauvre ami !... Comme je comprends ce que doit souffrir une âme telle que la vôtre ! Mais j'espère que votre sœur exagère... que votre père ne s'est pas tellement mis sous la coupe de

ce misérable...

Norbert secoua la tête.

— J'ai toujours eu l'impression que ce Korf était l'être le plus habile et le plus dangereux qui se pût imaginer. Il l'a prouvé naguère par la manière dont il a pris Licette, qui est cependant loin d'être une naïve. Mon père, si méfiant qu'il soit, a été dès le premier moment sous l'influence de cet homme. Il lui aurait fallu, pour voir le piège où l'entraînait le misérable, des principes, une certaine règle morale qu'il n'a pas, hélas ! Voilà tant d'années que l'argent est pour lui le seul but de la vie ! Korf ayant fait luire devant lui la perspective de gains sans doute énormes, sa conscience faussée par tant de précédentes compromissions n'aura pu résister à la tentation...

En se tordant les mains, Norbert ajouta, avec une intonation de poignante douleur :

— Ah ! faut-il que je sois obligé de juger ainsi mon père !... Tenez, Joseph, quand vous êtes entré, je songeais que Dieu aurait dû me faire la grâce d'être au nombre des morts d'hier !

— Il ne l'a pas voulu, ami... C'est qu'Il vous destine à expier encore pour les vôtres, qui s'enfoncent dans la faute et dans la jouissance.

— Mais c'est affreux, cela, Joseph, songez-y !... Ce Korf est un étranger, de nationalité ennemie. Il travaille contre la France... Dans quelle trame odieuse a-t-il enveloppé mon père ? Celui-ci est-il vraiment un...

Le mot abominable ne put passer les lèvres de Norbert.

— Espérons qu'il n'en est rien, mon pauvre ami !

— Oh ! tout, plutôt que cela !... Joseph, que dirait ma petite Bénédicte, si elle savait ?... Elle, patriote dans toutes les fibres de son être... Ah ! si mon père avait eu cette épouvantable défaillance, il faudrait que je lui rende sa parole, car je serais indigne... moi, le fils de...

— Taisez-vous, Norbert ! Quoi qu'il en soit jamais, vous serez toujours digne d'elle, de nous tous, de vos ancêtres... Allons, calmez-vous, songez que si un Defrennes a failli, vous, du

moins, vous servez la patrie avec toute l'ardeur, toute la passion de votre âme...

En parlant ainsi, l'abbé Dolmaine faisait asseoir son cousin et prenait place près de lui. Norbert dit douloureusement :

– Ah ! Que la mort est peu de chose, près de certaines souffrances !... Et voyez, Joseph, l'état d'esprit de cette malheureuse Licette ! Pas un mot d'indignation... rien, rien ! Mais elle arrange cyniquement sa vie, sans souci d'autre chose que sa propre satisfaction. Pour elle encore, seul l'argent compte, avec les jouissances qu'il procure.

Il laissa tomber son front contre sa main brûlante, en murmurant ardemment :

– Ah ! Ma Bénédicte... ma blanche fiancée, vers quel idéal on s'élève, quand on pense à vous !

L'abbé, désireux de changer le cours de ses idées, dit aussitôt :

– J'ai eu hier une lettre de mon oncle Bruno. Il doit partir ces jours-ci pour Toulouse, où il a une

affaire à traiter pour un de ses clients... et il emmène Bénédicte, dans l'intention de consulter à son sujet son ami, le docteur Dublanc.

Norbert demanda, avec une vivacité inquiète :

– Serait-elle plus souffrante ?

– Non pas, mais elle reste languissante. Les dures épreuves de la patrie, atteignent dans une âme telle que la sienne, les fibres les plus sensibles... Puis elle s'inquiète pour vous, Norbert.

Le jeune homme murmura, d'un ton de profonde et douloureuse tendresse :

– Ma chérie... ma douce petite Bénédicte.

L'angélique vision plana pendant un moment dans la salle dévastée, au plafond crevé, aux murs chancelants que faisait trembler la canonnade proche. Et les deux hommes qui étaient là, victimes désignées pour la mort, se retrouvèrent pendant un instant, par la pensée, dans l'ancien logis des moines, tout parfumé des fortes vertus ancestrales et du charme très pur de Bénédicte, l'amie des anges.

## XXII

« Bien cher Norbert,

« Nous voici enfin revenus de Toulouse. Oui, enfin !... Car ces huit jours m'ont été pénibles, mon ami.

« Nous avons là-bas, comme vous le savez, des cousins de ma mère, les Caveiller ; de position plutôt un peu gênée, il y a deux ans, ils sont en train de s'enrichir. Le cousin Caveiller voit son industrie chancelante prendre un essor inattendu. Il en est tout glorieux, le pauvre !... Et sa femme !... et ses filles ! Ah ! Norbert, ce serait à en rire, si ce n'était si lamentable, au temps où nous sommes ! Ils ne songent donc pas, ces malheureux inconscients, que cet argent, gagné par la guerre, est couvert de sang français – du sang même de leur fils tué au début de l'année dernière. En admettant, comme je l'espère bien, qu'il soit honnêtement acquis, ne devrait-il pas

leurs brûler les doigts, ou leur sembler quelque dépôt sacré destiné à soulager les misères créées par le fléau ? Hélas ! il n'en est rien ! On jouit autant qu'on le peut de cette fortune inattendue, en déplorant seulement l'absence des distractions du temps de paix. L'autre jour, M<sup>me</sup> Caveiller disait en regardant avec attendrissement ses filles, qui revenaient d'une longue séance chez la couturière :

« — Ces pauvres petites, il faut bien qu'elles fassent un peu de toilette !... Elles n'ont guère que ce plaisir-là, au temps où nous sommes.

« Alors, aussitôt, j'ai pensé au pauvre Adrien, son fils... Je me suis imaginé son corps enfoui sous la terre, dans la tranchée où il a été enseveli... et d'autres, innombrables, et les suivants, comme vous, comme tant d'autres, qui mènent leur dure existence de termites, dans la boue glacée, dans la nuit, avec l'incessante menace de mort. Pendant ce temps, il existe des Françaises qui ne peuvent se passer de toilettes, qui encombrent chaque jour les pâtisseries, qui vont, viennent, voyagent, comme des hennetons

affairés, pressées de jouir, de se donner en spectacle... Et tout cela se fait – pour certaines d'entre elles du moins – avec accompagnement de grands couplets patriotiques ou religieux. Oh ! Quelle pitoyable chose !... et comme j'en ai souffert !

« Oui, j'ai rapporté dans notre vieux logis une impression très douloureuse, Norbert. La misère humaine, la misère morale qui ronge les âmes s'est révélée à moi dans toute sa triste vérité. Il me semble depuis lors qu'un poids pèse sur mon âme, qu'une angoisse continue l'opresse. Je voudrais vous avoir ici, mon ami, pour vous confier ce que j'éprouve. Mais vous êtes loin, à votre poste d'honneur et de danger... Ah ! Plus encore maintenant, je vous envie de souffrir, de vous donner pour la patrie ! Moi, pauvre petite fille, je ne puis rien... rien qu'offrir mes imparfaites prières et mes inquiétudes pour vous... »

Norbert songea avec émotion :

« Vos prières de sainte, Bénédicte très chère. »

Il lisait cette lettre dans le lit d'hôpital où il se trouvait depuis quelques jours. Blessé au bras, on l'avait évacué sur Paris à sa grande contrariété. Car sa mère était venue le voir, et avait manifesté l'intention de renouveler fréquemment cette visite. Or, tout, en elle – opinions, allures, toilette – froissait plus que jamais Norbert.

Mais autrement pénible encore avait été pour le jeune homme la courte apparition que Maurice Defrennes avait cru devoir faire près de lui, ce matin même.

Le banquier avait l'air gêné, en dépit de son aplomb habituel. Songeait-il que, par sa ladre cupidité de jouisseur, il se faisait le complice des ennemis qui venaient de blesser son fils ? Ou bien le regard dououreux, inquisiteur qui s'enfonçait dans le sien, éveillait-il en lui une sorte de honte ou un vague remords ?

Norbert s'était dit : « Quand je verrai mon père, je lui parlerai de ce que m'a écrit Licette... j'essayerai d'éclairer cette raison égarée. » Mais il était ce matin-là si abattu par la fièvre qu'il ne put exécuter sa résolution. Il dit à Maurice

Defrennes, qui se levait après un court échange de paroles :

— Vous reviendrez me voir, mon père ?

Le banquier répondit, en tapotant la main brûlante étendue sur le drap :

— Mais oui, mais oui, cher ami... Pas tout de suite... Tu comprends, je suis fort occupé !...

— Cela ne doit pas vous empêcher de venir visiter votre fils blessé.

Un reproche presque indigné vibrait dans l'accent de Norbert. Maurice Defrennes balbutia :

— Mais oui... mais certainement, je viendrai... le plus tôt possible...

Et il s'en alla presque hâtivement, les paupières cachant à demi ses yeux au regard trouble, comme s'il supportait difficilement la vue de ces êtres souffrants, mutilés, victimes de la Germanie et de ses complices.

Norbert le regarda s'éloigner. Il avait peine à dominer le douloureux mépris qui soulevait son âme, l'horreur qui l'étreignait jusqu'en ses profondeurs... Car la contenance embarrassée du

banquier, cette hâte de fuir le lieu où souffraient les soldats de France, et ces yeux baissés, fuyant le loyal regard plein d'angoisse de son fils blessé, n'était-ce pas un aveu de culpabilité ?

Au cours de l'après-midi du lendemain, une jeune femme entra dans la chambre que Norbert occupait avec trois autres officiers blessés. C'était Régina Figuères. Norbert savait par sa mère qu'après avoir été infirmière dans ce même hôpital, elle venait d'épouser un mutilé, le colonel Marceuil, un peu parent de M<sup>me</sup> Defrennes. Les anciens fiancés ne s'étaient pas revus depuis le jour où Régina était venue chez Norbert, pour tenter un dernier effort. Ce fut pourtant sans embarras apparent que la jeune femme vint à l'officier, lui tendit la main et dit gracieusement :

— En venant voir mes anciennes compagnes d'hôpital, j'entre un instant pour savoir de vos nouvelles, capitaine.

Il remercia, à l'aise, lui aussi. Régina n'était plus qu'un souvenir très lointain. D'autres, plus

puissants, régnait souverainement sur son âme transformée.

M<sup>me</sup> Marceuil conservait, dans sa toilette, l'élégance de bon ton qui avait toujours distingué Régina Figuères. Norbert retrouvait chez elle cette grâce discrète, ce charme tranquille et fin qu'il avait aimés dans sa fiancée d'autrefois. Physiquement, elle demeurait presque la même. À peine le doux teint de blonde avait-il perdu un peu de sa délicate fraîcheur. Moralement, Norbert, en cette courte entrevue, ne put juger si quelque changement s'était produit en elle.

Comme Régina quittait la chambre, elle croisa Licette, très « dernier cri », avec laquelle au passage, elle échangea une rapide poignée de mains et quelques mots assez froids. La baronne Korf vint au lit de son frère et se pencha pour mettre un baiser léger sur son front.

— Eh bien, mon pauvre ami, toi aussi, tu y passes ?... Je voulais venir plus tôt, mais impossible de trouver un moment...

Il était enveloppé du parfum capiteux qui émanait de ses vêtements, de sa chevelure

presque tout entière dissimulée sous le plus étrange chapeau qu'il eût encore jamais vu. D'un seul regard, il reconnut comme elle était changée. Prématurément, son visage se fanait. Un pli d'amertume cynique demeurait au coin des lèvres peintes, et la hardiesse du regard avait pris une intensité qui impressionna péniblement Norbert.

Aux premières paroles de sa sœur, il répondit froidement :

— Puisque tes occupations t'absorbent tant, je regrette que tu te sois dérangée pour moi.

Elle eut son rire aigu d'autrefois.

— Allons, ne sois pas susceptible. Tu sais bien comme je suis... c'est-à-dire comment on m'a élevée. Au fond, mon cher, si j'ai un peu d'affection pour quelqu'un au monde, c'est bien pour toi — pour toi seul.

Cette déclaration — la première de ce genre qu'il entendit sortir de la bouche de Licette — émut Norbert, quelque gouailleur qu'en fût le ton.

Il prit la main de sa sœur, et attacha un long regard attristé sur ce jeune visage qui portait la

trace des précoces flétrissures morales.

— Ma pauvre enfant, qu'a-t-on fait de ton âme ?

— Si j'en ai une, elle est bien misérable, mon cher ami... Mais parlons de toi... Ta blessure ?

Elle s'asseyait près de son lit, appuyait sur l'épaule de son frère une main gantée de suède. Il répondit brièvement à ses questions. Elle dit en riant :

— Toujours le même ! Tu n'aimes pas qu'on s'occupe de toi... Dis donc, tu viens d'avoir la visite de ton ancienne fiancée ?

— Oui... Elle venait voir les infirmières et est entrée, en passant...

Licette eut un sourire malicieux, qui lui rendit pour un instant son expression de jeunesse.

— À moins qu'elle soit venue spécialement pour toi. Le colonel Marceuil n'est pas mal, il a de beaux états de service... Mais il ne te vaut pas, Norbert, et je doute que Régina t'ait oublié.

— Tu te trompes certainement... D'ailleurs, Régina est une honnête femme, et...

— Qui te dit le contraire ? Elle ne cesserait pas de l'être si elle se donnait l'innocent plaisir de revoir parfois celui qu'elle a aimé — qu'elle aime probablement toujours.

— Je suis d'un autre avis. Son devoir, au cas où elle ne m'aurait pas oublié, serait d'écartier les occasions de rapprochement, car il y a un commencement de trahison, dans le fait qu'une femme mariée cherche à se rencontrer avec un homme qu'elle a aimé.

— Quelle rigidité !... Que diras-tu de moi, alors ? Mais je ne vais pas te faire mes confidences, car je te scandaliserais trop.

Ses lèvres trop rouges se soulevaient, en un sourire de sarcasme.

Norbert dit avec une gravité douloureuse :

— Non, ne me les fais pas. J'en devine assez pour souffrir profondément... Ah ! Licette, est-ce possible que tu sois issue de cette forte et chrétienne lignée des Defrennes, dont j'eus la révélation dès mes premiers jours passés à Clergeac ! Toi... toi, ma sœur !

Elle leva impatiemment les épaules. Une ombre s'étendait sur ses yeux brillants et hardis. Presque âprement elle riposta :

– Demande donc à notre père, à notre mère, pourquoi ils ont fait de moi ce que tu me reproches être ! S'il existe un Dieu, comme tu le crois, c'est sur eux d'abord qu'il fera porter sa malédiction.

Norbert dit sourdement :

– Hélas !

De nouveau, le sourire parut sur les lèvres de Licette. La jeune femme dit avec un accent de raillerie légère :

– Ne prenons pas le ton tragique. Au fond, je ne leur reproche pas de m'avoir élevée ainsi, car je suis heureuse... À part quelques moments... Bientôt, je me débarrasserai de Korf, et j'épouserai le petit Moulgrin, qui ne voit que par mes yeux. Nous ferons une paire de bons camarades. Lui a un peu trop de béguein pour moi, et serait volontiers jaloux. Mais je le mettrai au pas. Quand on a maté un Korf, on sait conduire

un simple Moulgrin.

Et le rire aigu résonna dans la chambre où les trois autres blessés, tout en feignant de lire,jetaient des coups d'œil curieux et intéressés vers la jeune femme.

Jusque-là, elle avait parlé sur un ton assez bas. Mais ces derniers mots étaient prononcés plus haut. Norbert eut un geste d'irritation, en murmurant :

– Inutile de faire entendre tes tristes théories... Ma pauvre Licette, quelle misère est la tienne ! Et ce Korf, cet odieux vampire, que fait-il ?... À quelles compromissions a-t-il entraîné mon père ?

Licette leva les épaules.

– Je n'en sais rien !... Ils sont au mieux, voilà tout ce que je peux te dire. Adrian est le grand conseiller de père, qui ne fait rien sans lui. Or, j'ai tout lieu de croire que cet estimable Korf est d'intelligence avec l'ennemi.

– Mais, mon père peut l'ignorer... il doit l'ignorer, même, car ce misérable ne l'a certainement pas choisi pour confident.

— Eh non, sans doute ! Mais je te répète que Korf mène son beau-père comme il l'entend. Les quelques scrupules que père a pu conserver ne tiennent certainement pas devant l'habileté de cet homme, qui sait admirablement exploiter les défauts, les vices d'autrui.

— Oui... mais enfin, ce ne sont de ta part que des suppositions. Tu ne sais rien de probant sur... sur une complicité possible entre eux.

— En effet. Mais je tiens pour certain, connaissant le personnage, que Korf, dans ses manigances avec l'ennemi, s'est arrangé pour faire de son beau-père un écran, derrière lequel lui manœuvre en sécurité. Si les choses se gâtent, notre père seul sera compromis, sérieusement compromis, du moins. Adrian n'aura en apparence qu'un rôle de comparse...

Elle s'interrompit, en remarquant l'altération du visage de son frère.

— Voyons, Norbert, ne te tourmente pas de cela ! Je puis me tromper...

Son regard s'adoucissait, et, d'une main

presque caressante, elle serra les doigts frémissants du jeune homme.

Il murmura, avec un accent de tragique douleur :

— Ah ! Je sens que tu as bien deviné. « Il » était si gêné devant moi, l'autre jour !... Quelle honte !... Quelle abominable honte !

Puis, d'un brusque mouvement, il se redressa sur son oreiller, en regardant Licette avec des yeux tout à coup enfiévrés.

— Surtout, que ce Korf ne s'imagine pas de venir me voir. Un tel cynisme ne serait pas pour le faire reculer, je m'en doute. Mais moi, je ne pourrais me taire de l'exécuter, devant mes camarades... de lui crier son infamie.

— Ne crains rien, je préviendrai cette démarche, qui est certainement dans ses projets. Il comprendra à demi mot... et, s'il ne veut pas comprendre, je lui mettrai les points sur les i... Là-dessus cher ami, je te quitte. Mais je reviendrai bientôt... et nous parlerons de choses moins désagréables, car je crains de t'avoir donné

la fièvre.

Il eut un geste d'indifférence.

— Peu importe. Je voulais savoir... Au revoir, Licette... Oui, reviens. Tu suis un bien triste chemin, ma pauvre petite, mais je sens bien que tu es sincère en me disant que tu as quelque affection pour moi. Si, plus tard, tu es trop malheureuse, n'oublie jamais que tu trouveras toujours en moi un appui.

Elle essaya de rire et de railler.

— Moi, malheureuse ?... Oh ! Je ne suis pas femme à le devenir jamais ! Enfin, merci quand même, mon cher Norbert.

Elle sortit, légère et brillante, laissant derrière elle un sillage de parfum pénétrant et une souffrance plus profonde, plus aiguë dans l'âme de son frère.

## XXIII

Ainsi que l'avait prévu Licette, un retour de fièvre se manifesta chez Norbert ce jour-là et les suivants. Il n'en était pas encore remis, quand il reçut la visite de M. Bruno Laurentie. Le notaire, ayant une affaire à traiter avec un confrère parisien, avait saisi cette occasion de venir voir son jeune parent.

— Bénédicte aurait bien voulu m'accompagner, expliqua-t-il à Norbert. Mais la chère petite est très languissante, très souffrante depuis quelque temps, et je n'aurais pas voulu lui faire supporter la fatigue d'un tel voyage.

— Qu'a-t-elle donc, ma petite Bénédicte ?

— Une grande faiblesse, qui nous inquiète vraiment. Elle dit ne pas souffrir, et s'efforce de rester vraie. Mais nous voyons bien qu'elle n'est plus la même... Et cela date de notre séjour à Toulouse.

– Ne s'est-elle pas trop fatiguée, là-bas ?

– Pas du tout. Elle a été seulement très impressionnée par l'état d'esprit jouisseur et insouciant de ses cousines et de bien d'autres... Notre Bénédicte est une âme de choix, une âme toute vibrante qui ne peut supporter sans souffrir profondément une atteinte à ses trois grands amours : Dieu, sa patrie, sa famille. L'impiété, l'indifférence religieuse, la trahison, les innombrables douleurs de l'humanité, à cette époque sanglante, sont réellement pour elle, j'en suis persuadé, autant de glaives qui s'enfoncent dans cette âme si ardente, sous de calmes dehors. Il n'est donc pas étonnant que sa santé, auparavant déjà délicate, subisse les effets de cette désolation intérieure.

– Mais enfin... il n'y a rien de grave ?

La voix de Norbert tremblait. M. Laurentie lui prit la main, en répondant vivement :

– Mais non ! Ne vous inquiétez pas, mon ami ! Avec des soins, elle se remettra promptement, notre petite chérie. D'ailleurs, vous viendrez la voir bientôt ?...

– Oui, je passerai près de vous mon congé de convalescence.

– Votre mère en sera mécontente, sans doute ?

Norbert eut un geste évasif. Même à ce parent qu'il aimait et dans lequel il avait toute confiance, il ne voulait pas apprendre que l'existence sous le toit paternel, fût-ce pour quelques jours seulement, lui serait insoutenable maintenant qu'il était presque certain de la complicité du banquier avec Adrian Korf.

Quand sa mère, le lendemain, lui demanda : « Tu passeras ton congé chez nous, je pense ? » il répondit qu'ayant besoin d'un très grand repos d'esprit, qu'il ne pouvait trouver à Paris, il avait choisi Clergeac, la ville calme par excellence.

M<sup>me</sup> Defrennes n'insista pas, mais dit avec une froide ironie :

– Décidément, ton foyer est là, maintenant !

Il répliqua :

– Oui, je trouve dans la vieille maison de ma famille ce qui m'a toujours manqué chez mon père, chez vous, ma mère.

– Et quoi donc ?

– Les souvenirs, les traditions, une atmosphère de foi et de spiritualité chrétienne.

M<sup>me</sup> Defrennes eut un rire sarcastique :

– Quels grands mots !... Mais enfin, je m'abstiens de commentaires. Il m'a bien fallu constater que ton obstination était irréductible, et que mieux valait abandonner au temps, à l'expérience, à la désillusion le soin de te faire voir ce que valent ces Laurentie et leur religion.

En attachant sur elle son profond regard, Norbert demanda, d'un ton calme et vibrant :

– Mais, ma mère, si dans ces croyances je trouve le calme et le bonheur, pourquoi tenez-vous tant à me voir privé d'une telle consolation ?

Elle demeura un moment quelque peu embarrassée. Puis, levant les épaules, elle riposta avec ironie :

– Mais non, mon cher, je ne tiens à rien de cela ! Garde-les tant que tu voudras, ces croyances. Je te prédis seulement qu'une

intelligence comme la tienne en sera désabusée un jour ou l'autre.

Norbert contint avec peine la réplique amère qui était sur ses lèvres. Ah ! L'hypocrisie, comme on la rencontrait partout ! L'abbé Dolmaine la lui avait montrée chez les faux dévots cachant sous l'apparence de la religion leurs haines ou leurs vices ; lui la trouvait chez sa mère, la soi-disant libre-penseuse – en réalité la sectaire qui haïssait tenacement, aveuglément, et cherchait à colorer son animosité féroce des plus faux prétextes.

« Ma petite Bénédicte, songea-t-il avec ferveur, je vais bientôt retrouver près de vous la sincérité, la plus pure lumière. Oh ! ma chérie, les âmes comme la vôtre sont de précieuses faveurs divines accordées à la pauvre humanité qui s'agit dans sa misère, dans son matérialisme. »

Combien elle lui apparut changée, quand, un soir de septembre, il entra dans le salon des Laurentie ! Plus que jamais, elle semblait immatérielle, dans la robe blanche où flottait son corps amaigri, avec ses cheveux légers tombant

sur ses épaules, retenus par un nœud de faille blanche. Elle se leva pour accueillir Norbert, pour recevoir le baiser qu'il mit sur son front. Puis elle retomba dans son fauteuil en disant avec un doux sourire :

— Vous le voyez, ami, je ne suis pas très forte encore. Mais je vais aller mieux, maintenant que vous êtes là.

Elle eut, en effet, comme un renouveau de forces, les jours suivants. Dans le jardin ensoleillé où fleurissaient les premiers chrysanthèmes, Norbert la promena lentement à son bras. Une très légère teinte rose montait parfois au visage pâle, devenu si menu. Dans les yeux couleur de feuille d'automne dorée par le soleil, Norbert retrouvait la même tendresse candide, la même douceur lumineuse, mais non plus — ou du moins très rarement — la gaieté fine et charmante d'autrefois. Bénédicte ressentait les épreuves de la patrie avec une extraordinaire intensité. Norbert s'en effrayait secrètement, à cause de sa santé si frêle. Mais que pouvait-il contre la mystérieuse ardeur de cette jeune âme

toute brûlante de charité ?

Il n'existait d'ailleurs chez elle aucune exaltation. Cette nature privilégiée possédait l'équilibre le plus parfait, le jugement le plus sain. Elle s'accordait ainsi admirablement avec Norbert, et dans leurs entretiens rien ne venait troubler l'union de leurs âmes.

Norbert ne dit mot à la jeune fille de ses douloureux soupçons à l'égard de son père. Il savait qu'elle aurait profondément souffert de sa souffrance, en même temps qu'à la pensée d'un Defrennes s'unissant aux ennemis de la France. Mais il lui parla de Licette, de cette pauvre âme sans morale, où, comme une lueur vacillante, demeurait un peu d'affection pour le frère si différent de ses parents et de son entourage habituel. Bénédicte disait, en joignant ses mains diaphanes :

– Pauvre Licette !... Pauvre Licette !

Et la plus ardente pitié faisait trembler sa voix.

En cette fin de septembre exceptionnellement douce, ils s'asseyaient parfois sous le cloître

autour duquel commençait de rougir la vigne-vierge. Bénédicte, en tricotant, écoutait Norbert lui parler de ses camarades du front, de ses soldats, qu'il aimait avec une fraternelle affection. Il lui lisait les lettres reçues d'eux, celles de l'abbé Dolmaine, et d'autres de son ami Bartholier, blessé gravement, réformé, devenu depuis peu le très heureux mari de cette cousine autrefois si obstinément refusée par son père.

« Le « père barbare » a cédé facilement, cette fois, aux prières de Marthe, écrivait le sculpteur... Il juge que l'épreuve, que la souffrance ont dû m'assagir... Et il n'a pas tort. Nous nous installons à Moussenac, dans ma vieille maison. Un peu plus tard, quand la paix sera venue, nous ferons quelques séjours à Paris – de courts séjours probablement, car Marthe aime beaucoup son Rouergue, et je ne lui cède guère maintenant sur ce point. »

– Voilà encore un bon foyer de fondé, disait Norbert. Bartholier est une nature droite, affectueuse, sur laquelle une femme intelligente et bonne aura une grande influence.

Le soir, autour de la lampe du salon, se groupaient le vieil archiprêtre, M. Bruno, les fiancés, M<sup>me</sup> Dolmaine, qui, en l'absence de son fils, passait plusieurs mois à Clergeac. Sur ces veillées mélancoliques de cœurs inquiets planaient la forte résignation chrétienne et les espoirs tenaces des âmes françaises. Puis, après avoir effleuré de ses lèvres le front de Bénédicte, Norbert rentrait dans son logis, regagnait la chambre des grands-parents où Élise avait allumé une lampe et tout préparé pour la nuit. Comme à son premier séjour dans cette demeure familiale, il entendait les muets conseils de ceux qui l'avaient précédé ici, et sentait autour de lui leur présence invisible. Devant la petite Vierge de bois et son enfant au doux visage, il priaît avec cette ferveur tranquille, cette foi inaltérable qui étaient devenues les notes caractéristiques de sa piété. Puis il s'endormait après avoir longuement pensé à Bénédicte, son angélique fiancée.

Il vint enfin, le jour où Norbert dut à nouveau la quitter. Quand il eut passé le seuil de la maison Laurentie, il se détourna, et la vit debout dans l'encadrement de pierre, toute blanche, sous la

chaude lumière de midi. Elle étendit les mains, en un dernier geste d'adieu, et se contraignit à lui sourire, pour qu'il emportât un souvenir consolant dans la fournaise où il retournait.

## XXIV

De cette atmosphère digne et réconfortante, Norbert tomba en plein drame, en plein mystère — et quel affreux, terrible mystère !

Par déférence filiale, il avait réservé le dernier jour de son congé pour le passer au logis paternel. En même temps, il songeait à avoir avec son père cet entretien que le banquier, comme s'il se fût douté du dessein de Norbert, avait réussi à esquiver jusqu'alors.

En arrivant à l'hôtel Defrennes, le jeune homme trouva sa mère affolée — elle toujours si maîtresse d'elle-même — qui se préparait à partir pour Saint-Germain. Maurice Defrennes avait loué là une villa somptueuse, où il menait joyeuse vie. Or, on venait d'avertir sa femme qu'on l'avait trouvé mourant, frappé d'une balle de revolver, dans un des salons de l'habitation. Près de lui était étendu le baron Korf, mort, qui tenait

encore l'arme dont il s'était servi contre son beau-père. On avait découvert près de celui-ci un revolver déchargé de trois coups, ce qui expliquait les trois blessures trouvées sur Korf, dont l'une avait dû entraîner la mort immédiate. Sans doute y avait-il eu une scène violente entre les deux hommes. Simultanément, ils avaient sorti l'arme qu'ils portaient toujours sur eux, et avaient tiré. Le revolver de Korf avait blessé grièvement le banquier, mais celui-ci avait tué son gendre. Telle était la thèse de la police, telle fut dès le premier instant la pensée de Norbert, tandis qu'il prenait place près de sa mère dans l'automobile qui allait les emmener à Saint-Germain.

Quant au motif de cette querelle, le jeune homme, par respect filial, voulut se l'imaginer honorable. Sans doute, M. Defrennes, écœuré du rôle louche que lui faisait jouer son gendre, avait-il signifié au misérable qu'il n'entendait pas le suivre dans cette voie. Korf l'ayant menacé, il avait tiré sur lui... Oui, telle était certainement la véritable version du drame.

Près de Norbert, dans la voiture qui les emmenait rapidement vers Saint-Germain, M<sup>me</sup> Defrennes restait silencieuse. Le premier affolement passé, elle semblait reprendre sa présence d'esprit. Dans ses yeux, on ne voyait pas une larme. Norbert se demandait, en considérant ce visage pâli qu'agitaient quelques tressaillements nerveux : « Que sait-elle des affaires de mon père, des manœuvres de Korf ?... Peu de chose, probablement... et même rien, peut-être. Tout en vivant sous le même toit, ils avaient leurs existences séparées. »

Mais il se souvenait aussi que les questions politiques ne laissaient pas M<sup>me</sup> Defrennes indifférente, et que le banquier avait coutume de s'en entretenir avec elle. Le jeune homme avait même remarqué fréquemment qu'elle apportait dans ces entretiens plus d'ardeur, plus d'âpreté que M. Defrennes, et aussi plus de haineux partis pris pour l'adversaire. Son mari, très visiblement, avait subi l'influence de ses idées, de ses conseils, dans l'orientation politique de son existence. Or, on pouvait raisonnablement supposer qu'un être intelligent et avisé tel que

Korf avait songé à utiliser cette influence féminine, pour mieux circonvenir son beau-père.

La question qui tremblait sur les lèvres de Norbert fut prononcée enfin, d'une voix hésitante, un peu sourde :

– Les rapports étaient donc bien mauvais entre mon père et Korf, pour qu'un tel drame ait pu se produire entre eux ?

M<sup>me</sup> Defrennes tourna la tête vers son fils, et répondit brièvement :

– Ils paraissaient toujours bien s'entendre. Je ne sais rien d'un dissensément entre eux.

– Cependant, il existait quelque chose, puisqu'ils en sont arrivés à s'entretuer ?

– Sans doute... Il y a eu probablement une discussion, et ton père, qui était fort nerveux depuis quelque temps, aura laissé échapper un geste de menace... Mais nous en sommes réduits aux hypothèses. Je te le répète, j'ignore ce qui a pu motiver cette horrible chose.

Norbert savait de longue date combien froide et personnelle était la nature de sa mère.

Néanmoins, il fut péniblement impressionné par l'absence de toute émotion chez elle, en cette circonstance tragique. Puis aussi, quelque chose dans l'accent de M<sup>me</sup> Defrennes lui parut sonner faux, comme un mensonge.

Il insista, voulant savoir jusqu'à quel point son père avait été d'accord avec Korf :

— Cependant, Licette paraissait persuadée que son mari exerçait une très grande influence sur mon père, et qu'il l'avait amené à de terribles compromissions.

M<sup>me</sup> Defrennes eut un rapide froncement de sourcils. Une lueur s'échappa de ses yeux bleus, dont le regard dur s'attacha sur Norbert frémissant, qui essayait de dominer son angoisse.

— Licette est insupportable, depuis quelque temps. Elle s'était butée contre Adrian et l'aurait volontiers accusé des pires horreurs. Tu n'as pas à prendre en considération ses racontars, qui attaquaient en même temps son mari et son père.

— Cependant, je crois Korf très capable d'avoir cherché à compromettre mon père, pour mieux se

garder lui-même... Et n'avez-vous pas idée que cet étranger, cet Autrichien d'origine équivoque, dénué de tous scrupules, a dû avoir sa part dans les profitables affaires de trahison qui ont mené notre pays au bord de l'abîme ?

— Je n'ai aucune idée là-dessus, je te le répète, Norbert. Ni ton père, ni Adrian ne me prenaient pour confidente, et je me perds comme toi en conjectures au sujet de cette querelle terminée de si épouvantable manière.

Il comprit, cette fois, qu'elle ne voulait point parler. Était-ce par scrupule de faire connaître à son fils l'ignominie du père coupable ?... ou bien agissait-elle sous l'empire de la prudence qui lui conseillait de nier toute connaissance, tout soupçon même de la connivence criminelle qui avait dû exister entre Korf et son beau-père ?

Mais Norbert restait persuadé que M<sup>me</sup> Defrennes était au courant et il comprenait en même temps, avec quelle indignation et quel déchirement ! Que sa mère n'éprouvait pas l'horreur de cette complicité sinon active, tout au moins tacite de Maurice Defrennes avec un

serviteur de l'ennemi.

Ce fut pour lui une nouvelle souffrance, s'ajoutant à la poignante épreuve vers laquelle il allait.

La demeure où venait d'avoir lieu le drame était une villa de style néo-grec, luxueuse et banale, entourée d'un assez beau jardin. Sur le perron, deux domestiques, occupés à discourir avec animation, se turent à l'apparition de l'automobile. L'un d'eux s'empressa de disparaître à l'intérieur, tandis que l'autre venait ouvrir la portière.

À Norbert, qui tout en descendant, s'informait de l'état de son père, le valet répondit :

— Monsieur vit encore. Mais il est très mal.  
— Menez-nous à sa chambre, ordonna M<sup>me</sup> Defrennes.

Norbert, en suivant sa mère dans l'escalier couvert d'un riche tapis, songeait avec un violent battement de cœur :

— Il vit !... Peut-être pourrai-je éveiller chez lui une lueur de repentir...

Mais au premier regard jeté sur le moribond, il comprit qu'il arrivait trop tard. Maurice Defrennes n'avait plus sa connaissance, et il expira au moment où sa femme et son fils se penchaient sur lui.

Ce fut un atroce moment dans l'existence de Norbert. Il devait conserver toujours le souvenir terrible de cette minute qui vit se décider, au tribunal divin, le sort de l'âme paternelle.

Et puis il fut pris par les formalités, il dut subir les questions des magistrats venus pour enquêter au sujet de cette dramatique affaire. M<sup>me</sup> Defrennes, elle aussi interrogée, répondit comme elle l'avait fait précédemment à son fils. Elle n'avait jamais remarqué d'animosité entre le beau-père et le gendre, et ignorait tout du grave dissensitement qui évidemment, avait dû se produire entre eux.

Sa présence d'esprit, son calme imperturbable ne l'abandonnaient pas un instant. Non, pas même devant le lit où venait d'expirer son mari, elle n'avait eu un moment d'émotion. Certes, depuis bien longtemps ils s'étaient détachés l'un

de l'autre. Mais elle n'avait pas laissé ignorer à son entourage — à ses enfants eux-mêmes — qu'elle acceptait fort allègrement la liberté réciproque dont avaient convenu ces deux époux également soucieux de s'épargner la gêne du devoir. Norbert ne se souvenait pas qu'une discussion de quelque importance se fût élevée entre ses parents. M<sup>me</sup> Defrennes avait toujours paru très satisfaite de son sort, et dépourvue de toute amertume, de tout ressentiment à l'égard de son mari. On ne pouvait donc attribuer à un sentiment de rancune cette froideur, cette insensibilité, devant l'horreur d'un tel drame et une fin aussi tragique. En cette circonstance, Norbert put mieux que jamais mesurer la distance qui séparait l'âme maternelle de la sienne, et il éprouva une fois de plus un poignant serrement de cœur.

Sur les indications de M<sup>me</sup> Defrennes il envoya une dépêche à Licette, qui se trouvait à Biarritz. Point ne fut besoin de chercher une formule capable d'adoucir le premier coup. La mort de Korf serait pour la jeune femme une bonne nouvelle ; celle de son père la laisserait à peu près

indifférente.

Norbert ne se faisait aucune illusion à ce sujet, et il ne fut pas surpris de recevoir une dépêche contenant ces mots :

« Impossible venir. Arrangez tout au mieux. Licette. »

M<sup>me</sup> Defrennes, après avoir lu ce télégramme que lui apportait son fils, dit avec une évidente contrariété :

— C'est ridicule d'agir ainsi ! Depuis quelque temps, cette petite Licette détestait son mari. Pourtant, il se montrait fort correct et prévenant pour elle... Et, en tout cas, il aurait été convenable qu'elle se dérangeât en pareille circonstance, ne fût-ce que pour ne pas donner lieu à des commentaires. Le public ne sera déjà que trop disposé à chercher les dessous de ce drame, comme il en a coutume.

La veuve du banquier s'employait avec beaucoup d'énergie à ce que ce trop curieux public demeurât dans l'ignorance, ou tout au moins ne creusât pas trop la tragique aventure de

Maurice Defrennes : s'il y avait là matière à quelque scandale retentissant, il fut étouffé avec l'aide des amis obligés et complices des deux défunts. Le nom de Defrennes restait intact, en apparence. Mais Norbert, repartant pour le front, emportait le pesant fardeau de ses doutes, de ses soupçons, de la poignante souffrance qui étreignait son âme quand il pensait au père coupable, disparu si promptement, laissant un mystère autour de sa fin dramatique.

Le mois suivant, Norbert et ses hommes, harassés après plusieurs attaques, furent envoyés au repos dans un village champenois. L'officier se trouvait logé dans la maison d'un propriétaire de l'endroit. Il occupait une grande chambre claire, dont les deux fenêtres ouvraient sur un jardin négligé. L'ameublement, datant du règne de Louis-Philippe, lui rappelait celui de son vieux logis de Clergeac. Sous un globe, une disgracieuse pendule de marbre, décorée de quelques bronzes, marquait les heures de cette détente accordée au combattant. Celui-ci, pour la

première fois depuis qu'il était entré dans la terrible mêlée, ressentait une sorte d'affaissement moral, ou, plus exactement, une détresse dont il avait peine à dominer la pénétrante acuité. Le souvenir si douloureux de son père entrait pour une bonne part dans cet état d'âme. Il fallait y joindre les souffrances physiques et morales de cette guerre – les siennes, et celles d'autrui, plus sensibles encore à son âme généreuse – puis ses inquiétudes au sujet de Bénédicte, qui continuait de s'affaiblir... et encore, dans la dernière attaque, la mort d'un jeune sergent auquel il s'était attaché d'une affection de grand frère : André Maugrennes, élevé dans une totale incroyance, l'avait attiré par sa droiture, sa bravoure toute simple, la jeunesse et la spontanéité de son âme, et peut-être surtout, parce qu'il discernait chez lui, sous ses affirmations d'athéisme et ses théories sociales avancées, quelque chose d'une inquiétude, d'une nostalgie semblables à celles dont lui-même avait si longtemps souffert. Issu d'une race façonnée par un puissant atavisme religieux, Maugrennes, disciple des prêcheurs de révolte et des adversaires acharnés de l'armée,

s'était retrouvé soudainement Français et prêt au sacrifice. Il avait donné sa vie pour la patrie, simplement, obscurément, avec la satisfaction d'accomplir un devoir très haut, et peut-être la pensée qu'il entrait ainsi dans le cadre de la grande famille des ancêtres, dont ses éducateurs avait tenté de l'éloigner à jamais.

Norbert le regrettait, ce jeune homme, qui fût peut-être devenu son disciple, et dont il aimait à écouter l'âme complexe en apparence, mais si simple au fond, car elle était, comme beaucoup de ses contemporaines, celle d'un pauvre enfant éloigné, par l'erreur de son éducation, des sources vives où la race française avait puisé les plus fortes vertus et son aptitude au dévouement pour les nobles causes.

De sa mère, Norbert recevait des lettres assez rares, et toutes remplies de questions relatives aux affaires de succession. Le banquier laissait une fortune très considérablement augmentée en ces dernières années. Mais Norbert, à qui répugnait cette richesse édifiée sur la souffrance et la mort, avait résolu d'en abandonner la plus

large part à des œuvres d'assistance aux mutilés, aux combattants, aux veuves et aux orphelins de ceux-ci. Le reste suffirait amplement à l'existence confortable mais sans luxe qu'il mènerait avec Bénédicte, s'il survivait à la tourmente.

Licette lui écrivait quelques courts billets, assez affectueux. Elle ne lui donnait pas de détails sur sa manière de vivre – d'où il concluait que celle-ci était fort sujette à reproche. En répondant à la jeune femme, il glissait quelque discret conseil, quelque réflexion susceptible d'arrêter un instant la pensée volage de cette âme faussée, pervertie – non irrémédiablement, peut-être.

Mais son réconfort, il le trouvait dans les lettres de Bénédicte. La jeune fille, trop fatiguée pour écrire les longues missives de naguère, n'envoyait plus à son fiancé que quelques lignes, dans lesquelles se condensaient, avec une intensité singulière, toute la suavité, l'ardeur, la délicate simplicité de cette âme, et son très pur amour pour Norbert.

Elle parlait peu de sa santé. Jamais elle ne se plaignait, mais bien au contraire elle disait : « Je suis heureuse de souffrir en union avec vous, les combattants, mes défenseurs. Et quelles minimes souffrances est-ce là, en comparaison des vôtres. »

Un soir, Norbert relisait le plus récent de ces billets qui datait de quinze jours, quand son ordonnance entra, en annonçant :

— Le vauquemestre vient de venir. Il y a une lettre pour vous, mon capitaine.

Le jeune homme saisit vivement l'enveloppe sur laquelle aussitôt, il reconnut la grande écriture appuyée de M. Bruno Laurentie. L'ayant décachetée, il en sortit un double feuillet, couvert de cette même écriture, et qui contenait une petite feuille de vélin sur laquelle se trouvaient quelques lignes, de la main de Bénédicte. Ce furent celles-là, d'abord, que lut Norbert ...

« Mon Norbert, ami très cher, Dieu me demande le sacrifice de ma vie. Il me demande de

renoncer à notre bonheur sur terre, et j'ai dit :  
« Que votre volonté soit faite, mon Seigneur ! »  
Norbert, souvenez-vous que cette vie n'est qu'un  
passage, après lequel nous nous retrouverons  
éternellement. Je ne cesserai de vous aimer, là où  
je vais, en Celui qui est tout amour. Ne me  
pleurez pas, ô mon ami, car je vais à la Vie, à la  
Lumière. Mais consolez mon père cher, mon  
pauvre vieil oncle, ma bonne amie Thérèse.  
Adieu, mon fiancé, mon Norbert si cher. Nous  
nous reverrons dans la joie sans ombres, sans fin.

« Votre petite Bénédicte. »

La feuille tremblait entre les mains de Norbert,  
il murmura, en passant une main frissonnante sur  
son front moite :

— Que dit-elle ?... Ma Bénédicte... ma petite  
chérie...

Puis, avidement, il saisit la lettre de M.  
Laurentie, et lut :

« Mon enfant, mon cher Norbert, notre

Bénédicte est allée rejoindre ses amis les anges. Oui, elle a quitté cette terre, ma petite fille au cœur si doux, l'enfant qui nous était plus chère que ne l'eussent été les trésors du monde entier. Son état, hier, s'est subitement aggravé, de façon tout à fait imprévue. La faiblesse a augmenté avec une effrayante rapidité, sans que les médecins pussent l'enrayer. Notre enfant chérie s'est éteinte doucement, comme une petite sainte qu'elle était vraiment. C'est le cri unanime de ceux qui l'ont connue, et surtout de ceux qui l'ont vue mourir. Plus d'une fois, elle a prononcé votre nom. Quelques instants avant de rendre le dernier soupir alors que depuis plusieurs heures elle n'avait plus bougé ni parlé, j'ai vu ses paupières se soulever, ses lèvres s'entrouvrir. En me penchant alors tout près d'elle, j'ai entendu ces mots : « Norbert... il faut des saints... pour réparer... »

« Voilà quelle fut la fin de notre bien-aimée : paisible et angélique comme sa courte vie. Sans en avoir l'air, en paraissant ne suivre que son goût, Bénédicte, constamment, se renonçait pour la satisfaction d'autrui. Sa mort est le

couronnement de cette vie d'obscur et souriant sacrifice. Dans le secret de son cœur, elle avait entendu son Dieu lui demandant sa jeune et pure existence pour le rachat d'âmes coupables. Simplement, avec cette ardente générosité qui se cachait sous sa douceur aimable, elle a répondu : « Prenez, Seigneur. » Le petit mot d'elle que je vous envoie, et que j'ai trouvé dans sa chambre avec cette mention « Pour remettre à Norbert », nous prouve bien qu'elle avait entendu cet appel divin, avant l'aggravation de son état.

« Mon enfant, nous sommes brisés, mais nous bénissons Dieu de nous avoir donné une de ses plus pures créatures, qui a été pendant près de vingt ans notre joie et notre consolation. Elle a quitté notre douloureuse terre, elle vit dans l'éternel amour. Son vieil oncle, bientôt ira l'y retrouver. Mais nous, Norbert, si Dieu nous retient encore des jours nombreux en ce monde, nous imiterons notre Bénédicte en portant avec douceur le poids de notre sacrifice... Mon cœur se déchire en écrivant ceci. Je suis résigné, mais encore tout sanglant. Et vous, Norbert, mon fils... vous qui l'aimiez si noblement, si ardemment...

Ah ! Souvenez-vous des larmes du Christ, notre Maître, à Gethsémani... tenez-vous près de Lui, pour boire ce calice. Tout peut se supporter... tout, quand on s'unit ainsi à Celui qui a voulu prendre sur ses épaules divines le poids de nos détresses, de nos martyres, et l'écrasant fardeau de nos fautes. »

La feuille s'échappa des doigts frémissants, Norbert s'abattit contre la table placée devant lui, ses coudes frappèrent le vieux bois d'acajou, et le front pressé entre ses mains subitement glacées, il eut un cri rauque, une sorte de sanglot qui s'étranglait dans sa gorge :

– Bénédicte !

## XXV

Par les verrières placées au-dessus du portail de Saint Norbert, les chaudes clartés de juin se répandaient en rayons d'azur, d'or et de pourpre, sur les premières colonnes de la nef, comme en cette matinée où Norbert Defrennes était entré pour la première fois dans la vieille église cistercienne, sous l'égide du vieil archiprêtre et de Bénédicte.

La foule des fidèles venait de se retirer, la grand-messe terminée. Il ne restait que quelques-uns d'entre eux, tels M. Bruno Laurentie, agenouillé à son banc, M<sup>me</sup> Dolmaine dont le voile de deuil relevé découvrait le visage creusé, vieilli, mais paisible, et près d'eux Élise, la fidèle servante qui continuait de soigner la maison Defrennes. Des brumes d'encens flottaient encore dans le chœur. Un vieux sacristain, qui traînait un peu les pieds, allait et venait de l'autel à la

sacristie. Dans l'une des stalles anciennes sur lesquelles se déroulaient en sculptures intéressantes des scènes du Nouveau Testament, était agenouillé le prêtre qui venait de célébrer la messe. Il tenait son visage entre ses mains fines et longues et s'absorbait dans une profonde action de grâces. Après avoir terminé à Rome ses études théologiques, il venait de dire aujourd'hui sa première messe dans cette église de Saint Norbert, où tant de ses aïeux avaient prié, où Bénédicte Laurentie avait passé tant d'heures de sa courte vie en de mystiques entretiens avec son Dieu.

Le prêtre était Norbert Defrennes. Deux secrètes influences l'avaient dirigé dans cette voie, au cours des dernières années de guerre. L'une, la dernière parole de Bénédicte, mourante, que lui avait rapportée M. Laurentie : « Norbert... il faut des saints... pour réparer... » L'autre, une phrase de l'abbé Dolmaine, dans une lettre que celui-ci écrivait à son cousin au moment où un éclat d'obus l'avait blessé mortellement peu de temps après la mort de Bénédicte : « La vigne du Seigneur a besoin d'ouvriers. Il faut des âmes

généreuses, des cœurs apostoliques pour le relèvement des ruines morales... » Peu à peu, Norbert avait entendu l'appel que Dieu lui adressait ainsi par le canal de ces deux êtres d'élite. Son existence, qui lui apparaissait comme sans but, depuis que Bénédicte n'était plus, avait été lentement, mais fortement orientée vers ce nouvel avenir. La colère de sa mère n'avait pu l'arrêter. Aussitôt libéré de ses obligations militaires, il était parti pour le séminaire français de Rome... Et voici que ce matin, il venait d'accomplir cet acte inoubliable d'une existence sacerdotale : le sacrifice divin offert par ses mains à Celui qui règne dans les cieux.

Il demeurait accablé sous le poids de cette faveur que lui envieraient les esprits angéliques. Son âme frémissante remerciait et s'humiliait... Puis elle s'offrait en holocauste pour les âmes coupables, et, douloureusement, songeait à celles qui lui étaient plus proches : Maurice Defrennes, M<sup>me</sup> Defrennes, toute à son existence vide et futile. Licette, mariée au fils Moulgrin, plus que jamais folle de plaisir, et qui dansait – hélas ! comme tant d'autres sur les tombes à peine

fermées des victimes du drame effroyable.

Une demie sonna au vieux clocher. Norbert se leva, lentement, comme à regret, quitta la stalle et alla rejoindre M. Bruno et M<sup>me</sup> Dolmaine. Tous trois sortirent de l'église, par le portail de côté devant lequel, un matin, Bénédicte, surgissant de l'ombre du profond petit porche, dans la flamboyante lumière d'été, était apparue à Norbert comme un de ces ardents séraphins qui entourent éternellement le trône de Dieu.

Ils gagnèrent le cimetière et s'agenouillèrent dans la petite chapelle Renaissance qui voisinait, sous l'orme séculaire, avec, celle des Defrennes. En ces dernières années, la sépulture des Laurentie avait reçu trois nouveaux hôtes : Bénédicte, son grand-oncle, qui lui avait très peu survécu, et l'abbé Dolmaine, dont sa mère avait fait revenir le corps inhumé provisoirement dans un cimetière de la Somme.

Mais aucun hôte nouveau ne reposait sous la chapelle du dix-huitième siècle au fronton de laquelle était inscrit le nom de Defrennes. Le corps de Maurice Defrennes se trouvait au Père-

Lachaise, où sa femme avait fait élever un riche mausolée d'où était absent le signe de la Rédemption. Le chaînon brisé restait définitivement séparé de la chaîne d'ancêtres catholiques à laquelle s'était rattaché Norbert.

Au retour, M. Bruno et ses compagnons demeurèrent dans le silence. Le notaire s'appuyait au bras du jeune prêtre qu'il appelait « mon fils ». La mort de Bénédicte l'avait beaucoup vieilli. Mais cet homme plein de foi savait réagir contre l'abattement de la douleur, et attendait avec une noble patience, dans la pratique des œuvres charitables, que Dieu le réunît à sa fille bien-aimée. Toute semblable était M<sup>me</sup> Dolmaine, qui vivait maintenant près de son frère et dirigeait l'intérieur que n'éclairait plus la grâce délicate de Bénédicte. Ils savaient tous deux, pour l'avoir appris dès leurs premières années, que l'existence terrestre n'est qu'un passage conduisant à la vraie Vie, et que seule cette croyance peut résoudre l'éénigme des souffrances et des inégalités de la création.

Tandis que M. Laurentie et sa sœur, au logis,

allaient enlever leurs vêtements de sortie, Norbert quitta le salon assombri par ses volets clos et se trouva dans le jardin embaumé des roses – de ces mêmes roses dont il avait respiré l’arôme dans la chapelle funéraire, mêlé à celui des grands lis blancs qui fleurissaient tout près de la maison, dans un étroit parterre. Ce jardin était demeuré tel qu’au temps où Bénédicte le parcourait de son allure légère, presque aérienne. En longeant les petites allées ombreuses, l’abbé Defrennes se trouva près du reste de cloître, au fond du jardin. Là aussi, comme autrefois, les roses et l’opulente vigne-vierge couvraient les colonnettes et les arcatures ogivales. Quelques sièges rustiques restaient à demeure sous le monument. M. Bruno y venait souvent, comme en un lieu particulièrement consacré par la prédilection de Bénédicte. Ici, elle aimait venir travailler, ou faire la lecture au vieil archiprêtre. Ici, un après-midi de juillet, Norbert, conduit par l’abbé Laurentie et son neveu, avait eu la vision charmante de la jeune fille vêtue de blanc, assise sous le vieux cloître fleuri, brodant sur un tulle léger la fleur des vierges, avec le vieux chien Tommy dormant

à ses pieds.

Appuyé à l'une des colonnettes de pierre, il revivait les heures de cet après-midi : il revoyait la table garnie de sa nappe blanche à dessins rouges, la buire d'étain, les vieux verres en forme de coupes et la faïence d'autrefois que Bénédicte avait disposés là pour lui, parce qu'elle connaissait son goût pour les objets du passé. Avec des gestes tranquilles et harmonieux, elle servait les trois convives. Norbert revoyait la souriante douceur des yeux bruns et l'ombre qui avait un moment éteint leur lueur dorée, quand, loyalement, il avait déclaré son incroyance.

Bénédicte !... petite sainte, petite fiancée toute virginal ! Elle avait passé dans sa vie comme une vision toute pure et maintenant qu'il appartenait entièrement au Seigneur, il pouvait, sans aucune faute, ramener en son esprit le souvenir de cet être béni, dont le cœur candide n'avait connu et inspiré que l'amour dépouillé de ses contingences terrestres.

Machinalement, il entra sous le cloître et s'assit, au hasard, sur un siège dont le bois vieilli

craqua sous lui. Son bras s'appuya contre la petite table où, autrefois, Bénédicte posait les volumes dont elle faisait la lecture à son grand-oncle. La vision radieuse ne le quittait pas. Dans le reflet rosé d'une clarté qui s'éteignait lentement, Bénédicte lui apparaissait telle qu'elle était, debout sous les vieilles arcades fleuries, en cette fin d'après-midi où, souriant doucement, elle avait dit avec un air tendre et recueilli :

— Les anges sont mes amis.

Les mains du prêtre se rapprochèrent, se joignirent dans un geste de prière. D'ici quelques jours, il quitterait Clergeac pour aller se mettre à la disposition de l'archevêché de Paris. Si l'on écoutait son désir, il serait envoyé dans une des paroisses populeuses, où le zèle et la charité d'une âme sacerdotale doivent s'adjoindre la patiente, la foi profonde et une force d'âme que les déceptions, les ingratitudes, la haine même ne peuvent abattre. Norbert ne se faisait pas d'illusions. L'abbé Dolmaine lui avait fait connaître quelques-unes de ses amertumes, en même temps que les joies austères de son

sacerdoce. Mais le nouveau prêtre ne reculait pas devant l'immolation entrevue, et en évoquant la vision de Bénédicte, il demandait, pour les rudes labeurs de son apostolat, l'aide angélique de l'enfant au cœur pur, que Dieu avait prise comme une victime sans tache, pour la réparation des jouissances effrénées qui insultaient à sa majesté en même temps qu'aux sanglantes épreuves de la patrie.



Cet ouvrage est le 289<sup>e</sup> publié  
dans la collection *Classiques du 20<sup>e</sup> siècle*  
par la Bibliothèque électronique du Québec.

**La Bibliothèque électronique du Québec**  
est la propriété exclusive de  
Jean-Yves Dupuis.